



HAL
open science

Évangélistes et évangélisés, exemple d'un contact. La fondation d'une mission chez les Gallas en Éthiopie par les Capucins (1846-1936)

Natacha Couvert-Tarnowka

► **To cite this version:**

Natacha Couvert-Tarnowka. Évangélistes et évangélisés, exemple d'un contact. La fondation d'une mission chez les Gallas en Éthiopie par les Capucins (1846-1936). Histoire. 1995. dumas-00639464

HAL Id: dumas-00639464

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00639464v1>

Submitted on 9 Nov 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

MAITRISE D'HISTOIRE

ÉVANGÉLISATEURS ET ÉVANGÉLISÉS, EXEMPLE D'UN
CONTACT. LA FONDATION D'UNE MISSION CHEZ LES
GALLAS EN ÉTHIOPIE PAR LES CAPUCINS (1846-1936).

Sous la direction de Madame Sophie Eckert-Dulucq.

NATACHA COUVERT-TARNOWKA

...

Je tiens à remercier tous ceux qui ont rendu cette recherche possible. En premier lieu, Madame Sophie ECKERT-DULUCQ, qui en a assuré la direction, et m'a proposé des orientations de recherche très fructueuses.

Les Pères capucins, en particulier le Père Simon LEGASSE de Toulouse et le Père Régis CARTON de Paris, savent tout ce que je dois à leurs suggestions et leurs conseils.

Toute ma reconnaissance va enfin à mon entourage qui a accepté de relire ce manuscrit.

Toulouse, le 5 septembre 1995.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	p2
QUELQUES RAPPELS NÉCESSAIRES	p5
PREMIÈRE PARTIE : LA MISSION ETHIOPIENNE : NAISSANCE ET FONDATIONS	p21
CHAPITRE I : L'ETHIOPIE ET L'EUROPE	p22
<u>section 1 : Les premiers contacts</u>	p22
<u>section 2 : L'historique</u>	p23
CHAPITRE II : LA MISE EN ŒUVRE DE L'ÉVANGÉLISATION	p26
<u>section 1 : Les grands papes missionnaires</u>	p26
<u>section 2 : Qu'est ce qu'une mission ?</u>	p30
CHAPITRE III : L'INSTALLATION DE MISSIONNAIRES EN ETHIOPIE	p34
<u>section 1 : La France missionnaire</u>	p34
<u>section 2 : Les premiers obstacles</u>	p38
<u>section 3 : Les trois évêchés</u>	p42
DEUXIÈME PARTIE : UNE CULTURE IMPORTÉE	p50
CHAPITRE I : LES CAPUCINS CHEZ LES GALLAS	p51
<u>section 1 : La population à évangéliser : les Gallas</u>	p51
<u>section 2 : La réaction des autochtones : entre rejet et bon accueil</u>	p59
CHAPITRE II : L'ŒUVRE MISSIONNAIRE	p67
<u>section 1 : Les œuvres d'enseignement</u>	p68
<u>section 2 : Les œuvres sociales</u>	p94
<u>section 3 : La communication</u>	p105
CONCLUSION	p118

INTRODUCTION

Cette recherche a été motivée par le souvenir de mon arrière-grand-père, comptable-payeur sur la ligne de chemin de fer Djibouti-Addis-Abéba de 1909 à 1913. Je souhaitais donc étudier l'histoire de l'Ethiopie à cette époque.

Mais, l'histoire de l'Ethiopie est tellement complexe qu'il est difficile de tout examiner sans en déterminer les limites. Aussi, mon propos est-il d'essayer de définir les différents aspects du contact de deux civilisations que, par la nature des choses, tout sépare : celui des missionnaires capucins avec le peuple galla.

De quoi s'agit-il en réalité ? Il s'agit de tenter de comprendre ce qu'ont exporté avec eux les missionnaires (langue, religion, connaissances diverses, etc.) et ce qu'ils ont voulu ou pu transmettre aux Gallas. Et vice-versa, nous essayerons de voir ce qu'ont apporté les Gallas aux missionnaires. En fait, il est question d'un choc entre une croyance animiste et la foi chrétienne : c'est l'effet de l'acculturation. Seulement, ce contact, cette rencontre, posent nécessairement bon nombre de problèmes comme celui de l'assimilation ou du rejet par les Gallas de cette culture importée. Cela nous amène à examiner l'évolution des transformations subies par ce peuple tout au long de la présence missionnaire.

Il faut alors s'étendre sur une assez longue période : celle qui va de l'arrivée des missionnaires capucins en 1846 à Massauah (1) jusqu'à leur remplacement par les Pères de la Consolata de Turin en 1936. 1936 est une année charnière dans l'histoire de l'Ethiopie puisque c'est le début de la mainmise italienne. Entre ces deux dates, toute une série d'événements politiques, économiques, sociaux, etc., va bouleverser les structures et les mentalités.

Toute une logistique accompagne le missionnaire vers l'in-

(1) Les missionnaires capucins n'atteindront le pays galla qu'en 1852 après de multiples aventures.

connu afin qu'il ne se sente pas isolé. Fils de l'Eglise catholique romaine, il reçoit des directives précises et le soutien de la Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi. Il importera de voir comment les décisions prises par les supérieurs hiérarchiques seront appliquées en pays même de mission. Créer une nouvelle Eglise et assurer un clergé "indigène" n'étaient-ce pas les principaux objectifs du missionnaire ?

Le missionnaire, porté par le verset de saint Matthieu (1), souhaite avant tout transmettre la vérité suprême et les vertus de la vie chrétienne. Pour cela, il doit être un Africain parmi les autres : il doit se fondre dans la population. Il sera donc intéressant de noter l'adaptation du missionnaire au sein des Gallas et finalement le regard qu'il porte sur cette société aux moeurs différentes des siennes.

Le peuple galla possède sa propre religion (croyances, cérémonies, etc.), sa propre morale, sa propre civilisation. Mais, tout cet univers dûment établi depuis des siècles se voit petit à petit remis en question par l'arrivée des missionnaires capucins. Comment vont réagir les Gallas face à une puissance étrangère qui veut lui imposer une autre religion ? Cette nouvelle religion, qui se dit universelle, ne va-t-elle pas contribuer au recul de leurs pratiques et traditions ancestrales ? Conscients des avantages qu'ils avaient sur les autres, les chefs traditionnels gallas (sorciers, guérisseurs) redoutaient-ils des transformations qui soient préjudiciables à leurs intérêts ?

En définitive, il ne s'agit pas de distribuer blâmes et louanges aux évangélistes ou aux évangélisés mais de se demander si le peuple galla a souffert d'une perte d'identité progressive, dont il a été plus ou moins acteur en accueillant le prêche des missionnaires, en les laissant construire leurs chapelles.

Le plan découle naturellement de ces quelques idées énoncées. Puisqu'il s'agit de l'histoire d'un contact, d'une interpé-

 (1) "Allez, faites de toutes les nations des disciples", XXVIII, 19.

nétration entre deux sociétés, deux cultures, je m'arrêterai d'abord à la naissance de la mission capucine. Cet aperçu montrera la politique missionnaire engagée à cette époque, les conditions dans lesquelles ces missionnaires partent et celles qu'ils trouvent au moment de leur arrivée en Ethiopie. Auparavant, un bref historique des contacts de l'Ethiopie avec l'Europe aura été fait.

Je me tournerai ensuite vers la confrontation de ces deux cultures. Pour cela, il faudra présenter les Gallas, la population à évangéliser, et étudier leurs réactions face aux missionnaires capucins.

Enfin, il faudra montrer que les changements qui ont pu s'opérer chez les Gallas, ont eu pour détonateur principal la venue de l'homme blanc. De quelle manière les missionnaires ont-ils amené ces changements ? Sur quoi vont-ils mettre l'accent ? Comment ces communautés vont-elles s'organiser face à tous les obstacles qu'elles rencontrent ?

En conclusion, je décrirai ce qu'il en est de la mission capucine en Ethiopie en 1995. Ce choc des civilisations, des cultures, est-il encore perceptible aujourd'hui ?

Le lecteur trouvera à la fin de ce mémoire le détail de mes sources et de ma bibliographie. Je tiens encore à remercier les Pères capucins qui, tant à Toulouse qu'à Paris, m'ont toujours accueillie très amicalement et ont tout fait pour faciliter mes recherches. Mes remerciements vont également aux Pères capucins d'Ethiopie et de Rome pour leur précieuse correspondance.

QUELQUES RAPPELS NÉCESSAIRES

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire d'examiner le contexte dans lequel s'inscrit notre recherche et de faire une critique des sources utilisées.

1. Les Capucins

François d'Assise (1182-1226), dont la vie et l'idéal enthousiasmèrent nombre de gens, est à l'origine d'un ordre de Frères fondamentalement voués à l'Évangile qui, par amour du Christ pauvre, ont réagi à l'influence grandissante de l'argent dans la société ecclésiastique et laïque de ce temps. Cet ordre se subdivise en trois : en 1209, les Frères Mineurs ; en 1212, les Pauvres Dames ou les Clarisses ; en 1221, le Tiers-Ordre de la Pénitence.

Par la Bulle "Ite et vos" de 1517, Léon X sépare, à l'intérieur du Premier Ordre, les Observants (1) et les Conventuels. Le Pape regroupe en une seule famille les diverses branches des réformés (Alcantarins, Amadéens, Clarennins, etc.). Celles-ci suivent la Règle écrite (ou dictée) par saint-François, mais selon des constitutions, des usages propres. Chaque branche religieuse possède également Maisons et Provinces indépendantes. Elle est soumise à sa propre hiérarchie.

La réforme capucine est née du besoin de revenir à la stricte observance (2). L'artisan de cette réforme s'appelle Matthieu de Basci, ermite observantin austère. Il cherche à retrouver l'esprit franciscain primitif : pauvreté totale, vie éré-

(1) Observants : Groupe de religieux au sein de l'Ordre des Frères Mineurs qui fait profession d'observer la Règle plus littéralement que les autres.

(2) Saint-Chamond (Père Eugène de.), Capucins Français, Saint-Etienne, 1920.

mitique, liberté de prédication. Le pape, Clément VII, approuve la réforme en 1528 mais leur interdit de fonder des couvents hors des frontières italiennes, et ce, jusqu'en 1574. Grégoire XIII lève ensuite cette interdiction et, en 1575, les Capucins fondent leur première maison en France (Paris-Picpus), où ils connaissent une expansion considérable. En 1754, ils comptent 438 couvents et 6176 religieux. Ceux-ci se recrutent dans les plus nobles familles : le Père Joseph Leclerc du Tremblay fut le secrétaire de Richelieu. On le connaît sous le nom d'"Eminence grise".

Toutefois, les Franciscains de toutes branches connaissent l'affaiblissement général de la vie religieuse au Siècle des Lumières et subissent la Révolution française.

Au XIXème siècle, l'Ordre (1) se reconstitue peu à peu. Sous l'égide du Ministre Général Capucin suisse, Bernard d'Andermatt (1884-1908), le renouveau missionnaire de l'Ordre Capucin comprend trois étapes importantes :

- Dans le Chapitre Général de 1884, l'Ordre donne de nouvelles directives pour le renouveau de l'apostolat, afin de faire face au problème de l'évangélisation.

- En 1887, l'Ordre reconnaît un statut particulier à ses missions : elles sont désormais sous la juridiction directe du Ministre Général. Chaque province de l'Ordre est invitée à assumer la charge et la responsabilité d'un territoire de mission .

- En 1889, afin de combler les dépenses des missions, l'OSM (Opus Seraphicum Missarum) est fondé en Suisse. C'est une sorte de convention de solidarité missionnaire entre les frères de l'Ordre et les fidèles confiés à leurs soins. Les fidèles contribuent financièrement au soutien des missions capucines et les frères offrent pour les membres de l'OSM les messes conventuelles qui sont célébrées tous les jours dans les chapelles de l'Ordre des Capucins.

Dans la Bulle "Felicitate quadam" en 1897, Léon XIII réunit à nouveau toutes les congrégations de l'Observance sous le nom

(1) The Capuchins in Africa, Roma, 1993.

de Frères Mineurs (dits Franciscaïns en France), laissant aux Conventuels et aux Capucins leur pleine indépendance.

Le deuxième concile du Vatican leur demande de s'y adapter aussi bien dans leur vie privée, personnelle ou collective, que dans leurs apostolats multiples. Des chapitres généraux spéciaux refondant les constitutions propres à chaque branche - Conventuels, Franciscaïns, Capucins - sont convoqués dans ce but. L'occasion est ainsi venue d'un retour aux origines sans pour autant renier sept siècles d'histoire et d'expérience.

Les Frères Mineurs, et surtout les Frères Mineurs Capucins, renoncent en général aux grands couvents. Ils cherchent à vivre dans la proximité des gens simples et en petite fraternité dans laquelle prêtres et non-prêtres collaborent.

L'habit des Capucins est légèrement différent de celui des Frères Mineurs. Le capuchon est plus long et plus pointu. Ils portent tous une corde blanche pour ceinture (d'où leur nom de "cordeliers"), et des sandales (1).

2. Quelques aspects de l'Ethiopie

Parallèlement à l'évangélisation au XIXème siècle des tribus animistes de l'Ouest de l'Afrique, les missionnaires capucins ont, eux, décidé d'entrer à l'Est de l'Afrique (Ethiopie en 1846, Seychelles en 1852, Congo en 1910, etc.). L'Ethiopie, une des plus anciennes contrées habitées du continent, a été le premier objectif des plans de pénétration. Ceci peut s'expliquer par son histoire chrétienne.

C'est en effet, au IVème siècle après J.C. que le christianisme fait son apparition en Ethiopie. Les circonstances de cet événement nous ont été rapportées par le moine historien Rufin d'Aquilée (345-410) dans son *Histoire ecclésiastique*, rédigée en 403.

Parti de Tyr, le philosophe Méropius, accompagné de deux

(1) L'Encyclopédie Universalis donne un bon historique de l'Ordre des Capucins.

jeunes gens, Frumentius (Frumence) et Aedesius (Edèse) dont il assure l'éducation, atteint une contrée (l'Inde ?) qu'il souhaite visiter. En 333, lors de leur retour, ils abordent les côtes du royaume d'Axoum pour s'approvisionner. Malheureusement pour eux, les habitants sont hostiles aux Romains. L'équipage du navire est alors massacré à l'exception de Frumentius et d'Aedesius qui sont épargnés et conduits au souverain, Ella Amida, roi d'Axoum. Celui-ci accueille les jeunes gens et leur confie certaines fonctions : le premier est trésorier, le second est échantson. Sur le point de mourir, le roi les libère. Mais la reine réussit à les convaincre de rester dans son pays pour l'aider à le gouverner en attendant la majorité de son fils, Ezana. C'est ainsi que Frumentius, plus particulièrement, est associé à l'exercice du pouvoir. Il en profite pour favoriser l'extension de la religion chrétienne (1).

Ezana devenu roi et converti au christianisme, Aedesius et Frumentius quittent le pays. Le premier retourne à Tyr tandis que le second se rend en Egypte où le christianisme est prospère. Frumentius rencontre à Alexandrie le patriarche Athanase qui le sacre évêque et qui lui donne pour mission de retourner à Axoum pour y prendre la tête de la communauté chrétienne en plein essor.

Cette fidélité de l'Eglise d'Ethiopie à celle d'Egypte sera sans faille jusqu'en 1959. Elle la suivra jusque dans l'hérésie monophysite (2), lors du concile de Chalcédoine en 451 (3). Outre ses rapports avec l'Egypte, l'Eglise éthiopienne est également liée au judaïsme. Le roi Salomon est le père présumé de Ménélik, fils de la reine de Saba, surnommé le "Lion de Juda" et

 (1) Rouaud (A.), "Et l'Ethiopie devint chrétienne" in Notre Histoire, Mai 1990, n°67.

(2) Doctrine au Vème siècle d'Eutychès qui défend l'idée d'une union des deux natures du Christ, au point que son humanité semble absorbée par sa divinité.

(3) Ce concile a condamné le monophysisme et définit la position de l'Eglise envers la personne du Christ.

premier empereur de l'Éthiopie.

Cet îlot chrétien résistera aux multiples pressions musulmanes au cours de l'histoire ainsi qu'aux convoitises coloniales qui l'assaillirent tout au long du XIX^{ème} siècle.

Jusqu'à la révolution de 1973, la société éthiopienne est restée essentiellement " féodale". La tradition politique est tout entière incarnée dans la personne de l'Empereur. Elu de Dieu, le Negoussa Nagast ("Roi des Rois") tire sa légitimité du droit divin et de l'héritage biblique légendaire.

A l'échelon local, l'Empereur est représenté par des "vassaux", que l'on nomme Ras (1) ou Négus (2), auxquels il délègue certains pouvoirs : justice, police, perception des impôts. Leur charge est héréditaire. En vérité, leur subordination est plus théorique que réelle, étant donné l'isolement des "fiefs" et la pauvreté des moyens de communication. C'est avec ardeur que les empereurs d'Éthiopie vont se battre contre les pairs du royaume pour consolider leur pouvoir. Chacune des parties possédant elle-même une armée, le pays s'est souvent retrouvé dans l'anarchie la plus complète.

Aussi la notion de territoire a-t-elle varié au cours des décennies au rythme de ces conflits incessants, auxquels s'ajoutent ceux avec d'autres puissances comme l'Islam (invasions multiples depuis le XVI^{ème} siècle) ou l'Italie. La capitale elle-même n'est pas fixe. Elle suit l'Empereur dans ses déplacements à travers le pays.

C'est encore une société esclavagiste qui persiste au XIX^{ème} siècle. Certaines ethnies sont, d'ailleurs, considérées comme naturellement inférieures (3). L'esclave est surtout employé aux travaux domestiques ; seuls les grands propriétaires

(1) Maréchal, titulaire du gouvernement d'une province.

(2) Titre royal.

(3) Les chrétiens coptes ne pouvaient être des esclaves. Seules certaines ethnies du sud-ouest l'étaient : Kaffa, Guimira, etc. La tribu la plus touchée reste les Shankallas.

les utilisent pour les travaux agricoles. La paysannerie reste largement dominante dans la société éthiopienne.

Il ne faut pas cependant exclure de la scène politique, l'Eglise copte. Détentrice et administratrice d'immenses domaines qui lui ont été concédés par les différents empereurs, elle se trouve liée indissociablement au pouvoir temporel. L'Abouna (1) assure le prestige du pouvoir souverain tandis que l'Empereur arrête les pratiques cultuelles.

Le symbole de cette entente est incontestablement le Fetha Nagast ou "Droit des Rois". Il traite aussi bien des questions religieuses que des questions laïques. Mais il permet, avant tout, la cohésion, l'unité de l'empire.

Lorsqu'il accède au pouvoir le 11 février 1855, Théodoros tente de jeter les fondations d'une Ethiopie moderne. Il essaye, d'abord, de briser la puissance des féodaux et des chefs de bande (shiftas) en s'efforçant de mettre sur pied une armée de métier. Ensuite, il entreprend les réformes suivantes : suppression de la polygamie et lutte contre l'esclavage. Enfin, c'est grâce à lui que l'Ethiopie commence à s'ouvrir à l'Europe par le biais de messages envoyés à Napoléon III, aux souverains de Russie, d'Autriche et surtout à la reine Victoria (2).

Mais c'est sous le règne de Ménélik II (1889-1907) que vont s'opérer les premiers grands changements en Ethiopie. Il réalise l'unité territoriale de son pays en lui donnant sa configuration actuelle. L'Ogaden, le Hararguïé et les Gallas du sud sont définitivement rattachés à l'Empire. Il entame la modernisation de son pays en faisant appel à de nombreux techniciens étrangers. La poste est créée en 1893, le téléphone en 1899, l'éclairage en 1905, etc. En 1889, la capitale est transférée à Addis-Abéba, la

(1) L'Abouna est le métropolitain, le chef de l'Eglise nationale.

(2) Offusqué du silence de la reine à sa lettre, Théodoros séquestre les Européens qui sont dans son pays. Les Britanniques décident d'envoyer en décembre 1867 une expédition punitive confiée à Robert Napier. Pour ne pas tomber aux mains des ennemis, Théodoros se suicide en avril 1868.

"nouvelle fleur". Des écoles, des hôpitaux sont fondés un peu partout. En 1917, la voie ferrée fonctionne de Djibouti à Addis-Abéba.

Les dernières années de Ménélik sont marquées par des luttes dynastiques. Finalement, le ras Taffari l'emporte. En 1916, il est désigné comme régent et monte sur le trône en 1930 sous le nom de Haïlé Sélassié (1). Du stade féodal, il fait passer l'Ethiopie à celui de monarchie absolue. En 1931, il dote le pays d'une constitution et d'un parlement.

Mais l'appétit des conquêtes n'est pourtant pas encore apaisé. Les grandes puissances surveillent jalousement les derniers lambeaux de territoire africain.

Dès le jour où Ferdinand de Lesseps eût percé le canal de Suez en 1869, il mit toute la côte orientale de l'Afrique en communication avec l'Europe. La France s'établit à Obock en 1866 et à Djibouti en 1885 ; l'Angleterre s'installe à Zeïla en 1882 et à Berbera en 1884 ; l'Italie achète la baie d'Assab en 1882, occupe Massaouah en 1885 et le Bénadir (Mogadiscio) en 1888-1889. Donc, dès le XIXème siècle l'intégrité de l'Ethiopie est compromise de toutes parts.

L'Italie a toujours encouragé les premiers grands voyages d'exploration et d'action missionnaires. La mer Rouge est un de leurs premiers objectifs. La baie d'Assab marque le premier jalon de la colonisation italienne ; seulement elle n'est pas très intéressante puisqu'elle ne possède pas de mouillage. Aussi, les Italiens se tournent-ils vers le port de Massaouah en 1885. Lorsque, en 1887, les troupes italiennes tentent de pénétrer à l'intérieur des terres, elles se heurtent au ras Aloula. En riposte, une expédition italienne de 12 500 hommes est envoyée pour conquérir l'Erythrée. L'Empereur Joannès IV, le prédécesseur de Ménélik, ne peut pas s'y opposer car il est trop occupé à mater

(1) "Roi des Rois, Puissance de la Trinité, Lion conquérant de la tribu de Juda, Elu de Dieu, Défenseur de la Foi", tel est le titre complet de ce Négus.

les mahdistes du Soudan (1).

Profitant de la confusion de Joannès, Ménélik achète des armes aux Italiens et signe avec eux le traité d'amitié et de commerce d'Ucciali le 2 mai 1889. Mais, la rédaction de l'article 17, qui reconnaît à l'Italie certains droits privilégiés, pose un problème. La traduction des termes amharique et italien est ambiguë. Rome estime que l'Ethiopie est devenue un de ses protectorats et s'empresse de le notifier aux autres puissances occidentales. Cet incident conduit à des affrontements entre Italiens et Ethiopiens, levés en masse pour l'occasion. Et le 1er mars 1896, c'est le désastre d'Adoua : l'Europe colonisatrice est vaincue par l'Afrique pour la première fois depuis les campagnes d'Hannibal en 202. Un autre traité est alors signé, annulant le précédent. La santé de Ménélik déclinant, le 13 décembre 1906, un traité anglo-franco-italien décide le partage de l'Ethiopie en trois zones d'influence. Les droits de l'Italie restent limités mais l'indépendance de l'Ethiopie est quand même assurée par les trois puissances.

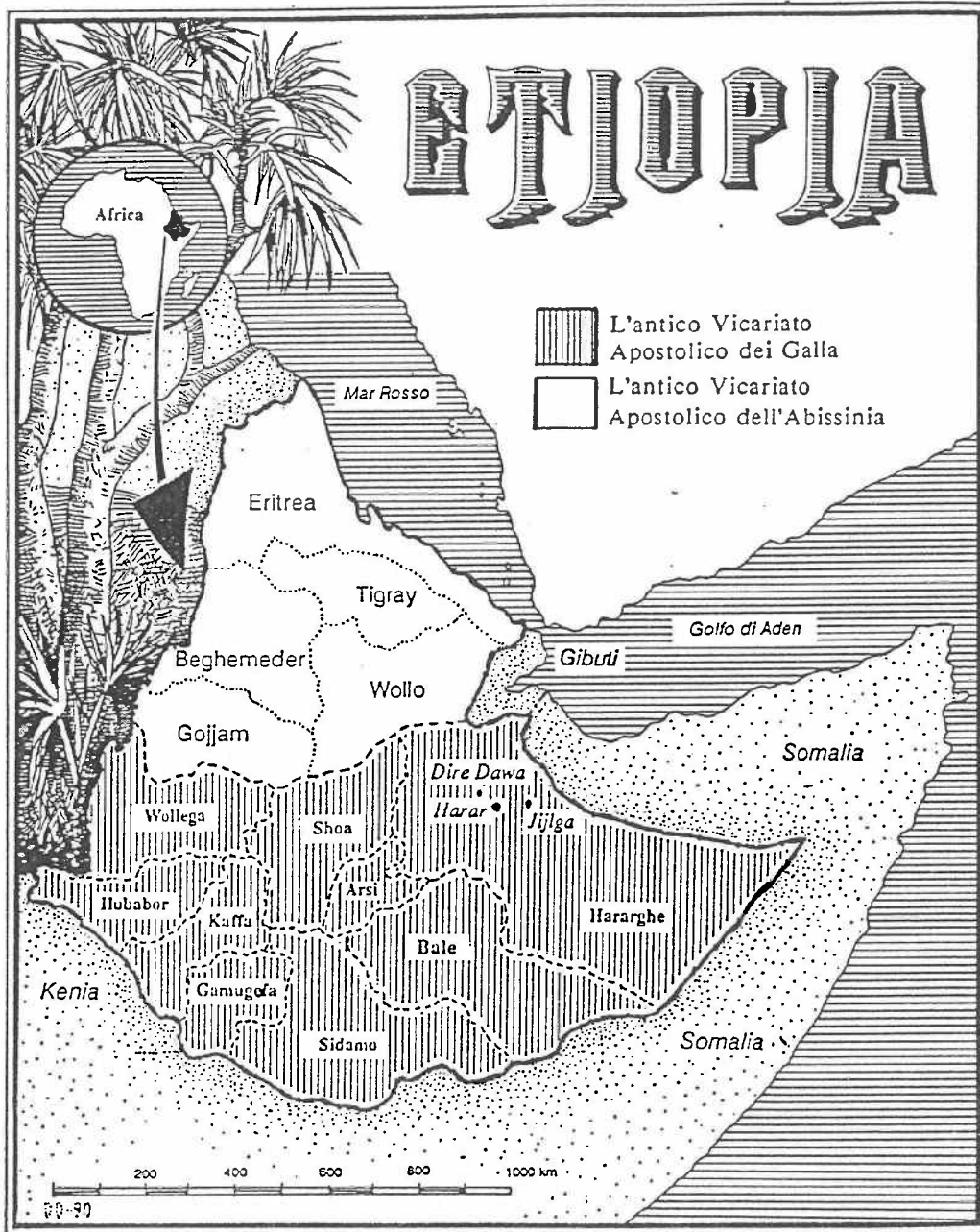
Pourtant, tous ces traités signés n'arrêtent ni les ambitions, ni les intrigues de l'Italie en Ethiopie. Les fascistes, parvenus au pouvoir, rêvent de conquérir le pays. L'invasion a lieu le 3 octobre 1935 à la suite d'un incident de frontière. Les conflits dureront jusqu'en 1941.

3. L'épopée missionnaire et la conquête coloniale

Au XIXème siècle, l'entreprise missionnaire se distingue de la conquête coloniale. L'idée de colonisation implique toujours l'idée de gouvernement plus ou moins direct d'un pays donné par une nation étrangère, qui, tout en rendant service au pays qu'elle gouverne, entend bien en tirer profit. L'idée de mission, elle, implique théoriquement une "action essentiellement désintéres-

(1) Manifestation religieuse de l'Islam, caractérisée par l'attente de la proclamation d'un mahdi, envoyé de Dieu pour rétablir la foi corrompue et la justice sur la Terre.

L'ETIOPIA AL TEMPO DEL MASSAIA E OGGI
 (L'Ethiopie au temps de Massaia (1846-1880) et aujourd'hui)



L'ancien vicariat apostolique des Gallas.
 L'ancien vicariat apostolique d'Abyssinie.

Source: Atti del convegno sul Card. Massaia all'antonianum di Roma, 24 feb. 1990.

sée et entièrement orientée vers le plus grand bien de l'indigène (1)". Tels sont les propos du missionnaire pour justifier son action chez les indigènes. Mais le colonial et le missionnaire ont en commun d'être blancs : ils sont les représentants d'une même civilisation conquérante. Leurs idéaux pédagogiques, leur foi religieuse, leur fidélité politique, leurs intérêts scientifiques ou économiques sont tous européens, basés sur une formation européenne, dépendant d'institutions européennes et souvent guidés d'Europe.

D'autre part, la colonisation vient à la rencontre de l'idéal missionnaire en s'affirmant civilisatrice. Ceux qui veulent ainsi convertir les "païens", porter la parole de Dieu jusqu'aux extrémités du monde, sont imbus de la mentalité de leur siècle qui conçoit l'évangélisation comme indissociablement liée à l'œuvre de civilisation des populations. Voici comment s'exprime David Livingstone en 1837 : "L'affaire du missionnaire me paraît être de répandre la connaissance de l'Évangile par tous les moyens en son pouvoir (...), tout en s'efforçant d'améliorer la condition matérielle de ceux parmi lesquels il travaille, par l'introduction des arts et de l'instruction, et en faisant tout ce dont il est capable pour rendre le christianisme respectable à leurs yeux (2)".

L'introduction progressive de la "civilisation" parmi les populations est fréquemment évoquée pour justifier la conquête coloniale et l'épopée missionnaire : détrôner et remplacer la barbarie, la sauvagerie en Afrique. C'est ce que vont tenter de réaliser les missionnaires capucins en Éthiopie chez les Gallas. La carte nous montre bien le découpage ecclésiastique du pays qui s'est opéré durant la première moitié du XIX^{ème} siècle.

Les Gallas forment l'ethnie la plus importante de l'Éthiopie et ont toujours joué un rôle fondamental dans son histoire. Ces pasteurs nomades commencent leur migration dès 1540 par le sud. Ils occupent, au XIX^{ème} siècle, le sud-ouest du Massif

(1) Aupiais (F.), Le missionnaire, Paris, Larose, 1938, p11.

(2) Pache (Th.D.), David Livingstone, Lausanne, 1937, p25.

éthiopien, une partie du Choa et les régions de steppe du sud.

4. Les sources

L'écrivain malien Amadou Hampaté Bâ (1901-1991) écrivait qu'"en Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle (1)". Dans certaines ethnies comme les Gallas en Ethiopie, la tradition orale a toujours perduré. Les légendes et les contes, les proverbes, les us et coutumes, la religion (en l'occurrence animiste), l'enseignement des techniques sont transmis de génération en génération par les vieillards, vénérables sages du clan. C'est la langue qui conserve avant tout la culture et la coutume.

Contrairement aux Abyssins (ou Amharas), les Gallas ne possèdent aucune écriture. Les récits se transmettent de bouche à oreille avec tous les inconvénients que pareille pratique suppose sur le plan de la connaissance exacte. Aussi, n'ayant pas pu aller en Ethiopie, m'a-t-il été impossible de comprendre l'impact même de l'arrivée des premiers aventuriers, puis des missionnaires capucins dans la première moitié du XIXème siècle chez les Gallas. Il n'existe pas en France de traces écrites, de documents, d'archives pouvant contredire les récits des Blancs, quels qu'ils soient. Ces lacunes dans les sources m'ont alors obligée de me contenter essentiellement de sources missionnaires capucines et de récits de voyageurs (rapports, dossiers de presse, etc.). Je n'aurai pas le loisir de mesurer la propre opinion de ce peuple, si ce n'est à travers des documents européens. En outre, je n'ai pas pu consulter les chroniques du Palais et de l'Eglise, seuls documents écrits au XIXème siècle.

La mission des Gallas est exclusivement confiée à la Province Capucine de Toulouse le 10 juin 1883. C'est, par consé-

(1) Cette phrase célèbre a été lancée par l'auteur en 1960 à l'UNESCO pour illustrer sa lutte en faveur du sauvetage et de la réhabilitation des traditions orales et africaines.

quent, au couvent Saint-Louis de Toulouse, 33 avenue Jean Rieux, que j'ai commencé mes recherches.

Malgré le transfert à Rome des archives dans les années 1970, il reste un fonds important d'ouvrages concernant la mission des Gallas. Il est possible de les consulter dans les deux bibliothèques du couvent. La première renferme, entre autres, des récits de missionnaires et de voyageurs, les biographies et les mémoires des Vicaires Apostoliques, des grammaires franco-éthiopiennes, etc. La seconde est consacrée uniquement aux revues, dont certaines sont très anciennes. Les Annales de la Propagation de la Foi paraissent dès 1822, les Missions Catholiques dès 1868. En 1884 un bulletin officiel d'information et de formation destiné aux frères est édité : les Analecta Ordinis. Ce sont là essentiellement et précisément les sources que j'ai compulsées. Il m'a semblé qu'elles étaient les plus importantes pour reconstituer l'épopée des Capucins en Ethiopie.

C'est en 1950 que la mission des Gallas est reprise par la Province de Paris. La bibliothèque franciscaine, 32 rue Boissonade, en cours d'informatisation, est donc très riche en ce qui concerne l'Ethiopie d'hier et d'aujourd'hui. Pour compléter cette littérature missionnaire, le CEAT (Centre d'études africaines de Toulouse), dépendant de l'Institut Catholique, 21 rue de la Fonderie, offre de nombreux instruments de travail pour la recherche.

En ce qui concerne les sources missionnaires (statistiques, récits, presse), quelques points sont à éclaircir. Il est important de s'arrêter d'abord sur le nombre considérable de statistiques que nous pouvons rencontrer dans tout ouvrage catholique de l'époque. Ces statistiques sont, la plupart du temps, surévaluées et cela, pour deux raisons. La première a pour but de susciter des dons de bienfaiteurs, soit des particuliers, soit des œuvres. Rappelons qu'à cette époque, il était courant de parrainer un enfant acheté par les missionnaires à un marchand d'esclaves. La seconde était motivée par le désir de montrer à Rome, et en particulier à la Sacrée Congrégation de la Propagande de

la Foi, les progrès "incroyables" de l'évangélisation. Cela se vérifiait par le nombre de baptêmes, de communions, de mariages, etc. Car c'était en fonction des bons résultats chiffrés que se décidait l'évolution d'une mission.

Ensuite, ces ouvrages ne se préoccupent pas du bon fonctionnement d'une école ou d'un séminaire, en particulier des programmes précis, des heures de cours. Il en est de même en ce qui concerne les dispensaires ou les orphelinats, la poste ou l'imprimerie installés par les missionnaires. La vision est globale mais partielle ; elle va uniquement à l'essentiel. Il a donc été très difficile de récolter des informations sur le matériel, le personnel dont disposaient ces différentes institutions. Il est intéressant de remarquer, à ce propos, que les récits se focalisent plutôt sur les problèmes et les difficultés rencontrés, les inquiétudes et les souffrances endurées dans ce pays par les missionnaires que nous pouvons, d'ailleurs, considérer comme des pionniers. Nous pouvons parler ici d'ecclésiocentrisme et paradoxalement, de vision pessimiste.

Evidemment, la question de l'objectivité de ces récits se pose. Ecrits uniquement par des prêtres catholiques, ils sont le plus souvent à la gloire de l'Eglise. Cela peut s'expliquer par le courant ultramontain, alors dominant au XIXème siècle en France, qui aimait définir l'Eglise "comme pouvoir hiérarchique et unique institution du salut (1)". Il l'affirmait aussi comme détentrice et maîtresse de la vérité, unique et universelle, valable pour l'ensemble de l'humanité. Les missions chrétiennes furent donc le reflet expansionniste du christianisme, religion universaliste et "première". L'objectif principal de l'Eglise n'était-il pas d'universaliser, c'est-à-dire de réunir ce qui était dispersé, isolé, autonome, autosuffisant ? Tous ces différents thèmes ont marqué fortement la littérature missionnaire et la rendent spécifique.

Enfin, la presse missionnaire du XIXème siècle est exclusi-

(1) Roux (A.), Mission des Eglises. Mission de l'Eglise, 1984, p54.

vement destinée aux prêtres catholiques. L'italien ou le latin sont autant utilisés que le français, ce qui n'est pas toujours évident à appréhender pour le lecteur non averti. Les thèmes traités sont les mêmes que ceux que nous trouvons dans les récits. L'unique différence tient au fait que les auteurs essaient surtout de persuader les séminaristes de partir dans de lointains pays. Nous verrons, plus loin, en effet, que les missions manquent de personnel.

Cependant, cette littérature particulière reste très riche en informations brutes, d'autant plus qu'au XIX^{ème} siècle, l'Ethiopie est un pays où tout est secret. Il fallait être suffisamment téméraire pour écrire sur des thèmes qui n'étaient pas toujours officiellement autorisés en Ethiopie par les autorités temporelles et spirituelles.

Les très nombreux rapports, articles ou lettres de missionnaires, qui ont été insérés dans les revues, constituent une source remarquable. De même, chaque institut missionnaire a retracé l'histoire de ses missions en utilisant quantité de textes, de lettres et de renseignements inédits, tirés de ses archives particulières. La correspondance des missionnaires reste en effet une source inégalable en raison de sa spontanéité. Cette spontanéité peut, cependant, être très orientée selon l'utilisation qui en est faite. Néanmoins, ces missionnaires demeurent des hommes d'exception, leurs nombreuses lettres en témoignent.

En ce qui concerne les récits de voyageurs, il est très intéressant de noter l'influence flagrante de deux sciences contemporaines du XIX^{ème} siècle : la sociologie et l'ethnologie (1). Celles-ci, inspirées par le courant positiviste et sous-tendues par l'idée de supériorité des Blancs, vont être une justification

 (1) Auguste Comte (1798-1857) est regardé comme le fondateur de la sociologie en tant qu'étude de la formation et du fonctionnement de la société ; il l'appelle "science positive".

Opuscule de philosophie sociale, 1819-1826.

de la conquête coloniale : on apporte la civilisation à des "sauvages". La première des références devient l'état de la civilisation, c'est-à-dire celle de l'Européen du XIXème siècle. La grande époque des publications racistes s'étend de 1850 à 1854. Le comte de Gobineau, célèbre écrivain français de l'époque écrit notamment à propos du noir du Dahomey : "L'interrogez-vous, cherchez-vous à pénétrer dans son esprit pour y apprécier la nature des idées qui l'occupent ? Vous trouvez l'intelligence la plus inculte unie à l'orgueil le plus sauvage, qui n'a d'égal qu'une aussi profonde et incurable nonchalance (1)". Ces idées-là vont influencer la politique, l'histoire, la littérature et la culture des pays occidentaux. Nous pouvons le retrouver aisément dans les récits de voyageurs où se côtoient entre autres, les termes suivants : "sauvages", "féroces", "cruauté". Le mot "nègre" est le plus souvent employé pour désigner un noir. Cela lui a donné peu à peu une connotation péjorative, et donc d'infériorité. Mais il n'en est rien lorsque Rimbaud, dans sa correspondance, parle de "négrillon", enfant du nègre.

Dans la vision que nous avons de l'Éthiopie du XIXème siècle, les voyageurs et les auteurs français nous ont laissé un témoignage tendancieux. Ce qu'ils ont cru comprendre, même ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux, ils l'ont parfois mal interprété ; par conséquent, leurs observations risquent d'être incomplètes, voire inexactes et fausses. Ainsi, dans leurs descriptions de l'Éthiopie, ils englobent toute la population dans une seule entité sans discerner les Gallas, les Erythréens, les Amharas etc. Ces diverses ethnies ne doivent absolument pas être mélangées puisque pas une ne ressemble à une autre : ces sociétés ne fonctionnent pas de la même manière. Les voyageurs ont donc un regard curieux mais leurs observations, voire leurs déductions, induisent en erreur. L'Éthiopie, ce n'est pas exclusivement l'Abyssinie comme ils le prétendent. L'Abyssinie est considérée comme le centre politique, le centre du pouvoir et

(1) Gobineau (J.A. de), Essai sur l'inégalité des races humaines, 1854, tome I, p48.

des décisions, aussi y ont-ils attaché plus d'importance qu'aux autres régions.

Il en est de même lorsqu'ils décrivent les Gallas. Ils oublient facilement qu'il existe, à l'intérieur même de ce peuple, une vingtaine de clans désignés par des noms géographiques ou topographiques : Gallas-Hararis, Gallas-Djimmas, Gallas-Itous, etc.

Les récits de voyageurs sont une source inépuisable de richesses, malgré tout. Ils ont abordé tous les domaines : histoire, géographie, politique, économie pour ne citer que quelques exemples. Leur témoignage est, sur le plan national comme sur le plan international, parmi les premiers témoignages écrits sur l'Ethiopie du XIXème siècle et du premier quart du XXème siècle. Ces témoignages permettent au grand public de s'évader vers d'autres contrées, dites exotiques, et perpétuent le mythe d'un pays riche et chrétien, un pays dont on peut retirer des avantages économiques tant au niveau de l'individu qu'au niveau de l'Etat. Ainsi les voyageurs deviennent-ils des intermédiaires importants. Ils essaient d'introduire la France comme civilisatrice en Ethiopie. Cela se ressent notamment dans les desseins des frères d'Abbadie qui ont sillonné le pays en 1838.

D'autres remarques peuvent être faites au sujet des différentes sources utilisées. Parfois, aucune date n'est précisée dans l'ouvrage. Il est donc très difficile de situer l'événement. Ensuite, il est évident que le vieil italien n'est pas toujours facile à comprendre. Certains mots, par exemple, n'existent dans aucun des dictionnaires. Enfin, il a été plus simple d'adopter l'orthographe la plus commune pour l'ensemble des noms de lieux et de personnes.

Après ces quelques remarques, il nous faut maintenant aborder dans une première partie, la mission éthiopienne et dans une seconde partie, la rencontre des missionnaires avec les Gallas.

PREMIÈRE PARTIE : LA MISSION ETHIOPIENNE : NAISSANCE
ET FONDATIONS

Le XIXème siècle est un grand siècle missionnaire, un des plus importants de l'histoire des missions tant par le nombre de conversions que par l'étendue des territoires évangélisés. On parle d'un renouveau, d'une renaissance. Pourtant, il s'ouvre sur des ruines au lendemain des nombreuses persécutions religieuses de la Terreur.

Pour comprendre ce qu'est la mission éthiopienne, il nous incombe d'en étudier les fondations. Sous l'impulsion des premiers papes du XIXème siècle, bon nombre d'instituts, essentiellement masculins, et d'œuvres charitables apparaissent. L'esprit missionnaire se réveille, en effet, un peu partout au sein de l'Eglise catholique.

L'Ethiopie, toutefois, n'est encore qu'un pays lointain. Depuis des siècles, plusieurs essais ont été faits pour y pénétrer, sans jamais y parvenir réellement. Les contacts avec le Négus demeurent difficiles. Malgré tout, en 1846, une poignée de missionnaires décide de partir à la rencontre du pays de la reine de Saba et du roi Salomon.

CHAPITRE I : L'ETHIOPIE ET L'EUROPE

Isolée, la chrétienté d'Ethiopie s'est refermée sur elle-même. La venue d'étrangers, et en particulier de missionnaires, ouvre soudain des horizons insoupçonnés.

SECTION I : LES PREMIERS CONTACTS

Il faut remonter au XVème siècle pour entrevoir les premiers contacts entre l'Ethiopie et l'Europe.

L'Ethiopie, depuis des siècles, a toujours été un enjeu pour les Européens, qu'ils soient ambassadeurs, commerçants ou missionnaires. Au XVème siècle, l'Ethiopie est placée sur la route des épices dont raffole l'Occident. Elle commande, en effet, l'entrée de la mer Rouge, l'unique voie de passage entre l'Océan Indien et la Méditerranée. Les Portugais vont alors tout tenter pour s'approprier ce commerce et en même temps gêner le pèlerinage à la Mecque. Plus tard, lors des débuts de la colonisation, les Européens chercheront à s'attribuer les richesses mystérieuses des plateaux avoisinants le Choa dont les voyageurs relatent l'existence. En ce qui concerne les missionnaires, depuis longtemps, leur plus cher désir est de ramener l'Eglise éthiopienne dans le droit chemin : le christianisme latin (1).

Mais les Européens restent, néanmoins, surpris devant les peuples qu'ils rencontrent : Abyssins, Gallas, etc. Du côté éthiopien, l'émotion n'est pas moindre : la couleur de la peau de ces étrangers est entièrement blanche ! Imaginons encore plus leur stupeur devant les constructions monumentales, les moyens extraordinaires en possession des Blancs lorsqu'une délégation éthiopienne a visité Rome en 1404 !

Lorsque ces hommes inconnus arrivent en Ethiopie, ils sont porteurs de richesses inestimables et armés d'instruments surprenants : arquebuses, bombardes etc. Ces nouveautés intriguent. En en découvrant leurs vertus, les Ethiopiens veulent se les appro-

(1) Stoffregen-Pedersen (K.), Les Ethiopiens, Brépols, 1990.

prier et cela risque de modifier leurs habitudes. Certains objets (verroterie, étoffes), qui pour les Européens ne sont que de la vulgaire pacotille, émerveillent les populations. Ainsi, ces hommes suscitent-ils la curiosité par leur drôle de manière de s'habiller, par leur couleur si claire, par leurs moyens très puissants et par leur origine extraordinaire. Ils viennent de pays lointains, au-delà des océans. Certes, cette supériorité de l'homme blanc occasionne l'étonnement, l'envie mais aussi l'agacement et l'humiliation.

D'autres personnages viennent leur parler d'un Dieu qui est censé protéger tout le monde sans faire aucune distinction. Ce qui pouvait être flou dans certaines de leurs croyances devient soudainement évident : l'idée de la mort par exemple. Pourtant, certains actes de la vie du missionnaire interpellent les populations. On le soupçonne de cacher des secrets ou de la magie. Pour si peu, combien se sont retrouvés enchaînés, jetés en prison ou sur le point d'être exécutés !

SECTION 2 : L'HISTORIQUE

Outre l'épisode de Frumentius et d'Aedesius, d'autres relations ont été entretenues par l'Ethiopie avec l'Europe (1).

En 1404, une délégation éthiopienne visite Rome. Ayant eu écho de cette démarche, les Egyptiens décident d'interdire le passage par le Nil. Or, depuis le XII^{ème} siècle, l'Occident croit qu'il existe un royaume extrêmement riche, gouverné par un prêtre-roi, le Prêtre Jean (2). Mais, pour espérer entrer en contact avec ce prêtre-roi, il faut d'abord localiser sa contrée. Après avoir multiplié les hypothèses, l'identification avec l'Ethiopie est définitivement admise au XV^{ème} siècle. Ayant trouvé un autre itinéraire pour atteindre l'Ethiopie, des liens se créent entre les souverains européens et le Prêtre Jean. Alphonse V d'Aragon lui offre sa fille

(1) Supra p4.

(2) Caire-Jablnet (M.P.), "Le royaume du Prêtre Jean" in L'Histoire, Avril 1980, n°22.

en mariage. Le pape Eugène IV l'invite en 1441 avec des religieux éthiopiens à participer au concile de Florence. Et c'est dans les années 1457-1459 qu'est rédigée à Venise la première carte de l'Ethiopie par Fra Mauro.

En 1486, le roi Jean II du Portugal envoie un émissaire, Pero de Covilham pour conclure une alliance avec le Prêtre Jean. Il met quatre ans pour atteindre l'Ethiopie. Retenu comme conseiller auprès du Négus, il ne reviendra pas. En 1510, c'est au tour de l'Ethiopie de solliciter l'aide du roi du Portugal. Ce dernier envoie une ambassade qui séjourne en Ethiopie de 1520 à 1526. Le chapelain de la mission, Francisco Alvarez, laisse le premier récit d'un Européen sur l'Ethiopie, publié ensuite en 1540 au Portugal.

Mais l'Ethiopie est aux prises avec une invasion musulmane, qui dévaste tout sur son passage. Le Négus Lebna Dengel (1508-1540) réfugié dans le Tigré, appelle les Portugais à la rescousse. La flotte portugaise arrive en 1541 devant Massaouah. Quatre cents hommes débarquent sous le commandement de Christophe de Gama, fils du navigateur Vasco de Gama. L'aide efficace des Portugais assure la défaite des musulmans en 1543 (1).

La papauté cherche alors à profiter de la présence portugaise pour rallier les chrétiens d'Ethiopie (2). Aussi, sur proposition d'Ignace de Loyola, envoie-t-elle une mission, dirigée par le Père André d'Oviedo. Il arrive en 1557 mais la mission s'éteint sur place. Une seconde mission est donc entreprise sous l'égide du Jésuite Pedro Paez, qui réussit à convertir une partie de la population à la foi catholique. Le Négus Sousnéyos (1607-1632) est lui-même contraint de franchir le pas. Voyant le succès de la mission, la Propagande envoie six Capucins. En 1626, le Père Mendez succède au Père Paez. Il impose immédiatement " des mesures draconiennes contre les anciens usages, prescrivant le rebaptême des Ethiopiens, la reconsécration des églises, le rejet des vieux saints de la nation et l'usage de la seule liturgie latine avec, outre cela,

(1) Rouaud (A.), "Les Portugais au secours des chrétiens d'Ethiopie (1541-1543)" in L'Histoire, Avril 1979, n°11.

(2) Davy (A.), Ethiopie d'hier et d'aujourd'hui, Paris, 1970.

de terribles sanctions contre les réfractaires (1)". Cette fois, l'Ethiopie est en train de s'enliser dans une guerre de religion : toute la population se soulève. Le Négus Sousnéyos abdique le 14 juin 1632, en faveur de son fils Fasilidas. Des mesures sont prises en ce qui concerne les catholiques romains. Les Jésuites sont expulsés. Quatre des six Capucins, dont les Pères français Agathan-ge de Vendôme et Cassien de Nantes, plus tard béatifiés par Pie X, sont pendus ; les deux autres réussissent à survivre. Par ailleurs, un édit condamne à être pendu ou lapidé tout prêtre catholique entrant dans le pays. En 1648, c'est le cas de trois Capucins qui tentaient de s'aventurer à nouveau en Ethiopie. L'Ethiopie se ferme désormais à tout étranger.

Pourtant, Yassou Ier (1682–1706) souhaite renouer des contacts avec l'Occident contre l'avis des pairs du royaume. Louis XIV décide alors d'envoyer deux ambassades françaises : celle de Charles-Jacques Poncet en 1698 puis celle de Le Noir du Roule en 1705. Le premier, médecin, venu du Caire, soigne le Négus de la lèpre et devient son principal conseiller. Le second, consul à Damiette, en Egypte, tombe dans un guet-apens au Soudan. Ces deux missions n'ont eu aucune incidence politique ou commerciale mais elles ont permis la reconnaissance mutuelle des deux pays.

Malgré l'insécurité permanente qui règne en Ethiopie au XVIIIème siècle, un voyageur écossais, James Bruce, parvient à y séjourner trois ans, de 1769 à 1771. En 1798, après la campagne d'Egypte, Bonaparte entre en relation avec le Négus mais il ne semble pas qu'une quelconque influence se fasse sentir. Il faudra vraiment attendre le voyage des frères d'Abbadie pour ouvrir une brèche à une multitude d'étrangers.

Nous venons de faire connaissance avec l'historique des relations entre l'Ethiopie et l'Europe. Il est temps maintenant d'approcher ces missionnaires qui vont être les piliers de la politique évangélisatrice des différents papes du XIXème siècle. Comment se déroule une mission à cette époque ?

(1) Doresse (J.), Histoire de l'Ethiopie, 1970, p70.

CHAPITRE II : LA MISE EN ŒUVRE DE L'ÉVANGÉLISATION

La prédication de l'Évangile en pays dit de mission a été tout au long du XIX^{ème} siècle une entreprise très organisée (administrations, Collèges, etc.). Le diagramme suivant le montre bien. Les papes n'ont jamais cessé d'améliorer les conditions dans lesquelles s'effectuent les missions externes (1). Par exemple, de nombreux instituts et œuvres apparaissent. La mission s'inscrit alors dans une logistique qui lui donne de grands moyens pour l'apostolat. Mais pour étendre la foi à ceux qui se trouvent hors des frontières de l'Église, il faut un personnel missionnaire compétent et de plus en plus qualifié.

SECTION 1 : LES GRANDS PAPES MISSIONNAIRES (2)

1. Le réveil missionnaire : GRÉGOIRE XVI (1831-1846)

Le pape Grégoire XVI est considéré comme le grand pape missionnaire du XIX^{ème} siècle. Sous sa direction, d'anciennes congrégations reprennent leurs activités missionnaires : Franciscains, Jésuites, Lazaristes. Cinq nouveaux instituts apparaissent dont les Oblats de Marie-Immaculée de Mgr de Mazenod. Grégoire XVI va largement s'appuyer sur les Œuvres d'aide spirituelle et matérielle, notamment celles de la Propagation de la Foi (3) et de la Sainte-Enfance (4).

Le 3 décembre 1839, dans sa lettre apostolique, *In supremo*,

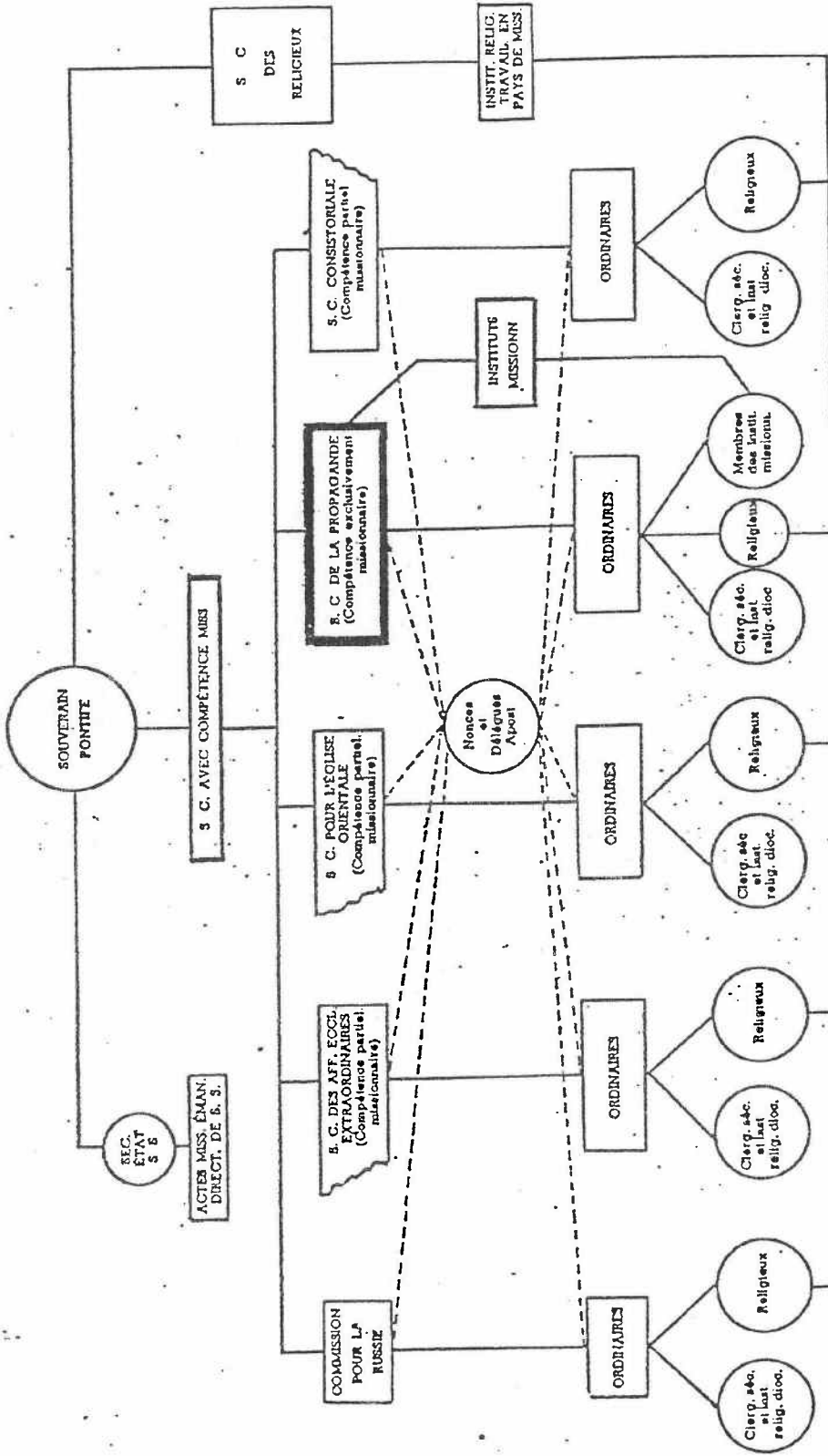
 (1) Il existe des missions internes, concernant la France, où l'objectif des missionnaires est de ranimer la foi.

(2) Cette section a été largement inspirée par l'ouvrage de Mgr Delacroix, Histoire universelle des missions catholiques, 1958.

(3) La Propagation de la Foi est officiellement créée le 3 mai 1822 par Marie-Pauline Jaricot afin de recueillir de l'argent pour les missionnaires.

(4) Mgr de Forbin-Janson fonde en 1843 une association pour venir en aide aux enfants païens, particulièrement aux petits Chinois.

L'ORGANISATION MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE



NOTA — Ce diagramme résume l'organisation missionnaire de l'Église.

il condamne la traite des Noirs (et non l'esclavage encore pratiqué par les puissances occidentales catholiques). Sa fameuse instruction *Neminem Profecto* du 23 novembre 1845 est sans doute son testament. Elle rappelle que les missionnaires doivent, en priorité, multiplier les églises locales et former un clergé indigène.

2. L'ère des explorations : PIE IX (1846-1878)

Sous le pontificat de Pie IX, le plus long de l'histoire, l'expansion missionnaire s'accroît parallèlement aux explorations. Parfois, les missionnaires catholiques arrivent à les devancer. Mgr Massaïa débarque à Massaouah en 1846.

Le 8 décembre 1869, des vicaires apostoliques des quatre coins du monde viennent assister au Concile Œcuménique Vatican I. Une commission, présidée par le Préfet de la SCPF (Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi), prépare une constitution pour les missions. La première partie concerne les évêques et les vicaires apostoliques ; la seconde, le personnel missionnaire et la troisième, les méthodes d'évangélisation. Ce Concile est interrompu par l'invasion de la France au cours de l'été 1870 par la Prusse. La constitution n'est ni discutée ni votée.

Des écoles apostoliques se créent en France afin de susciter exclusivement des vocations missionnaires parmi les élèves : Amiens (1869), Poitiers (1870) et Bordeaux (1874).

3. La grande expansion des missions

a. LÉON XIII (1878-1903)

Dans les dernières années de Pie IX et les premières années de Léon XIII, l'Afrique devient le centre d'intérêt majeur de l'apostolat. Brazza, Livingstone, Stanley, etc., ouvrent la voie, tracent des itinéraires et dessinent des cartes. Les *terrae incognitae* des vieux atlas disparaissent les unes après les autres.

Au Congrès de Berlin, du 15 novembre 1884 au 25 février 1885, l'article VI de l'Acte du Congo définit une charte des

missions. Seules la conversion des païens et l'administration des sacrements demeurent les objectifs principaux des missionnaires, et non le clergé local.

Léon XIII est l'auteur de la Quête Anti-Esclavagiste. Elle a pour but d'aider à la libération des indigènes du joug de l'esclavage. Il en fixe les bases et les règles le 20 novembre 1890 dans sa lettre *Catholicae Ecclesiae*.

Le 12 juillet 1895, l'Œuvre du Clergé indigène est fondée par Stéphanie Bigard et sa fille à Caen. Elle permet d'apporter une aide aux séminaires indigènes.

b. PIE X (1903–1914)

Il s'est surtout consacré à la réorganisation de la vie chrétienne. Il n'apporte pas de changement dans la doctrine et la politique de la SCPF. Seule la constitution *Sapienti Consilio* du 29 juin 1908 redéfinit la compétence de la SCPF en matière de territoires. Son domaine territorial est réduit : l'Europe du Nord-Ouest et l'Amérique anglo-saxonne ne lui appartiennent plus.

4. L'avènement des jeunes Eglises

a. BENOIT XV (1914–1922)

La guerre de 1914–1918 a eu, entre autres, pour résultats fâcheux un ralentissement des missions et la mobilisation de nombreux missionnaires français.

Le 23 octobre 1916, l'Union missionnaire du clergé est fondée par le Père Paolo Manna des Missions étrangères de Milan. C'est une association de prêtres qui va répandre l'idée missionnaire dans les rangs du clergé (susciter des vocations nouvelles) et va favoriser la cause missionnaire parmi les fidèles, quels qu'ils soient.

Benoît XV crée, le 1er mai 1917, la Sacrée Congrégation de l'Eglise Orientale. Le 15 septembre, la SCPF est dégagée de tous les problèmes concernant les missions d'Orient. Mais, c'est sous l'action du cardinal Van Rossum, Préfet de la SCPF depuis 1918,

que les missions vont prendre un véritable essor.

Le pape publie le 30 novembre 1919 l'encyclique *Maximum Illud* où il entend séparer l'apostolat missionnaire des agissements coloniaux des puissances européennes. Des recommandations spéciales sont données à la SCPF pour créer des séminaires pour le clergé autochtone. Les principes dictés dans cette encyclique commanderont désormais toute l'action missionnaire.

b. PIE XI (1922-1939)

Il profite du tricentenaire de la SCPF pour transférer à Rome le siège de l'Œuvre de la Propagation de la Foi le 3 mai 1922 et pour regrouper les associations au sein des OPM (Œuvres pontificales missionnaires).

C'est le pape qui a le plus encouragé l'apostolat. Pour informer et motiver les catholiques, il organise en 1925 une Exposition missionnaire. Le 28 février 1926, il insiste sur le rôle des évêques en tant qu'apôtres et appelle à la formation d'un clergé et d'églises autochtones dans son encyclique *Rerum Ecclesiae*.

La politique missionnaire de Pie XI est largement illustrée par le sacre de six évêques chinois à Rome en 1926. Cette action continue jusqu'au second conflit mondial.

SECTION 2 : QU'EST-CE QU'UNE MISSION ?

1. Les fondements

a. La Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi

Le 6 janvier 1622, le pape Grégoire XV (1621-1623) fonde la "Sacra Congregatio de Propaganda Fide" (SCPF) (1). Le 22 juin, elle est érigée canoniquement par la constitution *Inscrutabili*. Le 14 décembre, le pape règle les attributions et les pouvoirs de la SCPF.

(1) Aujourd'hui, c'est la Sacrée Congrégation pour l'évangélisation des peuples.

Elle se compose de cardinaux, de prélats et d'un secrétaire. Au sommet, c'est un Cardinal Préfet qui préside les réunions. Les décisions importantes sont prises chaque mois au cours des réunions plénières des cardinaux. Les affaires courantes sont réglées par des réunions ordinaires hebdomadaires. Deux fois par mois, le Préfet fait un rapport au pape.

La SCPF a pour tâche de traiter toutes les affaires concernant la diffusion de la foi dans le monde entier. Elle nomme les Ordinaires (1), choisit et mute le personnel ; elle s'occupe de toutes les affaires relatives aux missions à l'exception de celles qui touchent à la foi, aux rites et aux causes matrimoniales. Elle s'occupe également des collèges missionnaires et des œuvres en faveur des missions.

b. La mission

L'objet essentiel de la mission (2) est d'introduire et de consolider la foi catholique chez ceux qui ne la possèdent pas.

Le premier stade d'organisation est généralement appelé mission. Le territoire de mission, lui, est encore sans limites précises mais il est confié à un groupe de missionnaires et est administré par l'un d'eux. Dès qu'un territoire devient plus important, il est érigé par décret de la SCPF en Préfecture Apostolique.

Les missionnaires sont sous la direction des vicaires ou pré-

 (1) Ce sont les supérieurs ecclésiastiques dont le pouvoir de juridiction s'étend à un territoire assimilé au diocèse. Ce sont en particulier les archevêques, les évêques, les vicaires et préfets apostoliques.

(2) Selon le dictionnaire de droit canonique publié sous la direction de R. Naz à Paris en 1957, le mot de "mission", au sens large, sert à désigner le territoire dans lequel les missionnaires exercent leur effort d'évangélisation. Au sens strict, cela indique le territoire d'évangélisation dans lequel des quasi-paroisses n'ont pas encore été érigées. Dans le langage populaire, il ne s'agit que de la résidence du missionnaire.

fets apostoliques, véritables représentants du Pape. Ces Ordinaires sont chargés de travailler à la conversion des non catholiques et doivent prendre des initiatives pour assurer le bon fonctionnement de la mission. Il leur appartient d'envoyer tous les cinq ans à Rome un rapport détaillé et de rendre des comptes au Pape lors de leur voyage. Ils doivent y adresser, en outre, tous les ans, les données chiffrées concernant les conversions, les baptêmes, les mariages etc.

Les ressources des missions sont très variées. La plus grosse partie provient des collectes privées organisées par les instituts de missionnaires, les bienfaiteurs, la presse etc. Les œuvres contribuent également à financer les missions. Certaines petites œuvres sont chargées de fournir le linge, des objets de culte etc.

2. Le personnel missionnaire

a. La formation

Chaque diocèse se suffit à lui-même et doit pourvoir au recrutement de son clergé. C'est pourquoi tout diocèse possède un séminaire ou un collège pour enseigner et former les jeunes gens. Dès que l'état du diocèse le permet, les religieux peuvent créer deux séminaires : l'un réservé aux études littéraires, l'autre aux études philosophiques ou théologiques.

En ce qui concerne les missions, il manque du personnel. Aussi des écoles apostoliques et des collèges missionnaires ont-ils été fondés. Ils ont pour but spécifique de préparer des missionnaires qualifiés, aptes à faire face à n'importe quelle situation. Certains collèges sont érigés canoniquement par la SCPF comme ceux des Capucins : Collège Saint-Laurent à Rome, Collèges Saint-François d'Assise à Milan et à Palerme (1). L'admission des élèves est soumise à un règlement très sévère. De nombreux renseignements et formalités administratives sont demandés au postulant. Une fois admis, l'aspirant missionnaire reçoit une formation appropriée.

(1) Guide des missions catholiques, 1937, tome I.

Benoît XV fait un portrait du missionnaire idéal (1) : "Assez cultivé pour faire face à toutes les objections, suffisamment expert dans l'ensemble des sciences sacrées et profanes ; assez maître des langues indigènes pour pouvoir se réserver personnellement à lui-même, au lieu de la confier à des catéchistes, l'explication de la doctrine, et pour pouvoir tenir une place dans les sociétés savantes du pays ; et puis, avant tout, un modèle de piété, de charité et d'endurance."

Mais, il faut le souligner, très souvent l'apprentissage du missionnaire se fait sur le terrain. Les trois évêques du Vicariat des Gallas, les Frères de Saint-Gabriel et les Soeurs Franciscaines de Calais n'ont eu aucune formation missionnaire.

b. Le personnel féminin

C'est au XIXème siècle qu'apparaissent des congrégations féminines nouvelles (2), souvent dans l'ombre des instituts missionnaires masculins. La présence des religieuses, particulièrement en Afrique, se traduit par une action au niveau des malades et de l'éducation des jeunes filles, suivie ultérieurement de la prise en charge des enfants abandonnés. C'est ce que feront les Franciscaines de Calais chez les Gallas. Il ne semble pas qu'il y ait eu de formation missionnaire pour les femmes jusqu'à la fin du XIXème siècle.

Nous allons, à présent, nous intéresser aux différents obstacles que rencontrent les missionnaires ; d'abord, les politiciens français, ensuite le voyage à travers l'Éthiopie et enfin, l'installation chez les peuples gallas.

(1) Delacroix (Mgr), op. cit., p179.

(2) Les sources (Bulletins de Congrégation, archives diverses) ne donnent que peu de détails sur les religieuses elles-mêmes, leur mode de vie, leurs motivations ; ces sources évoquent plutôt leurs activités. Seules les lettres personnelles permettent de se faire une idée des mentalités.

CHAPITRE III : L'INSTALLATION DE MISSIONNAIRES EN ETHIOPIE

Les missionnaires capucins arrivent donc en Ethiopie dans le but précis de porter la foi catholique et de représenter leur patrie au sein des ethnies "ignorantes", et particulièrement à celle des Gallas. Pour y parvenir, ils doivent prendre de multiples précautions. "En additionnant la difficulté des voyages, la gravité des risques, la précarité des santés, les perspectives de l'inconnu, il est compréhensible que les missions se fassent sous le signe de la rareté. Il faut le reconnaître : le missionnaire pionnier est un être d'exception, bien qu'il s'en défende ! (1)."

SECTION 1 : LA FRANCE MISSIONNAIRE

1. La politique anticléricale française

Le Second Empire est, pour l'Eglise catholique française, une période très importante : d'une part, elle devient en majorité ultramontaine ; d'autre part, jusqu'en 1860, elle a une influence considérable dans le pays. Mais la défaite de 1870 et l'insurrection de la Commune ont raison de cette heureuse situation. La victoire des républicains, aidés des francs-maçons, accentue les attaques contre le cléricalisme. Combattre le cléricalisme, ce n'est pas attaquer la religion, disent bon nombre de républicains, mais défendre la liberté de conscience (2).

Dès 1880, un ensemble de lois et de décrets contribue au bon déroulement de cette politique. Deux décrets paraissent au Journal Officiel : l'un concerne la suppression de la Congrégation des Jésuites, l'autre stipule que toutes les congrégations religieuses, non reconnues par l'Etat, doivent demander l'autorisation gouvernementale dans un délai de trois mois.

Le 3 novembre 1880, les Capucins sont expulsés du Couvent

(1) Maurier (H.), Les missions, 1993, p155.

(2) Cholvy (G.) et Hilaire (Y.M.), Histoire religieuse de la France contemporaine, 1880-1930, Toulouse, Privat, 1986, p21.

de Toulouse parce qu'ils ont refusé de demander cette autorisation gouvernementale (1). Deux ou trois religieux restent tandis que les autres s'exilent vers l'Espagne et le Canada. Ils ne rentreront pas avant 1914. Les portes des églises sont désormais scellées. Entre temps, le 10 juin 1883, la Province Capucine de Toulouse reçoit la mission des Gallas.

A partir de 1901, les campagnes anticléricales deviennent de plus en plus violentes. En réaction contre ces menaces, des mouvements catholiques se forment un peu partout. Bientôt deux France se différencient.

Durant la première guerre mondiale, des prêtres, des séminaristes, des aumôniers sont mobilisés (loi de 1889). Ils partagent tous la vie du simple soldat : ils côtoient le froid, la mort, la peur. On ne peut mettre en doute leur patriotisme. Aussi, lors de la victoire, la IIIème République doit-elle compter avec la présence catholique.

2. La politique française envers les missions

En 1900, aux quatre coins du monde, les deux tiers des missionnaires sont français. La plupart des œuvres pour venir en aide aux missions ont été créées en France. Et surtout, entre 1822 et 1922, la France a versé 293 millions de francs-or sur les 500 recueillis par la Propagation de la Foi (2). La France a donc une place prépondérante dans ce renouveau missionnaire.

La République encourage fortement les missionnaires qui propagent la culture et la civilisation françaises un peu partout dans le monde. Les missionnaires, eux, sont soucieux de montrer une belle image de la France au moyen de diverses actions bénéfiques telles que l'enseignement, les soins etc. Très fréquemment, la Bible et la croix précèdent la France colonisatrice et se complètent. Le missionnaire est un éclaireur : c'est celui qui découvre,

(1) Aulon (l. d'), Histoire des Frères Mineurs Capucins de la Province de Toulouse, Toulouse, 1936.

(2) Goyau (G.), Missions et missionnaires, Paris, 1931.

qui fournit les renseignements géographiques, topographiques et ethnologiques du pays. Le missionnaire demeure très attaché à sa patrie et l'affirme souvent haut et fort. Le missionnaire est avant tout un Européen, un Français qui vient amener la civilisation à des indigènes.

3. En Ethiopie

L'amitié qui lie l'Ethiopie à la France remonte au XVII^{ème} siècle. En 1843, Rochet d'Héricourt, envoyé de Louis-Philippe, signe un traité d'amitié franco-éthiopienne (1) avec Sahlé-Selassié, roi du Choa et grand-père de Ménélik.

Cette amitié n'a jamais cessé entre les deux pays. Elle s'est même renforcée grâce au gouverneur et ministre plénipotentiaire, M. Lagarde, après son établissement sur la côte des Somalis. En 1897, un véritable traité d'alliance est conclu avec Ménélik. Il porte sur les fonctions du port de Djibouti et les frontières de la côte des Somalis.

Le 6 décembre 1889, Ménélik demande le concours de la France pour la construction d'une ligne de chemin de fer. Une convention est signée en 1897. Mais de nombreuses négligences et maladresses vont conduire la politique française à une impasse. En effet, la situation financière de la compagnie française empirant, on a recours à des capitaux anglais. Le gouvernement français est furieux en apprenant cette décision. Le projet reste en sommeil quelques années durant lesquelles les Anglais et les Italiens cherchent à obtenir l'internationalisation de la ligne. C'est seulement en 1908 que la ligne de chemin de fer est à nouveau dirigée par une compagnie française. Pour cela, la France a dû renoncer au monopole des lignes de chemin de fer en Ethiopie et stopper son projet d'une ligne jusqu'au Nil blanc (2).

Le chemin de fer développe l'influence française. Les ou-

(1) C'est un traité qui n'a pas eu une grande portée internationale.

(2) Alype (P.), Sous la couronne de Salomon. L'empire des Négus, de la reine de Saba à la Société des Nations, Paris, Plon, 1925.

vriers, de même que les médecins de la compagnie, ont beaucoup contribué à la diffusion de la langue. C'est sous l'impulsion du ministre plénipotentiaire, M. Klobukowski, que des agents des postes, des ingénieurs, des professeurs français, affluent en Ethiopie. A Addis-Abéba, une école franco-éthiopienne est fondée en octobre 1907 : l'Alliance française. A Harar, sur l'initiative du ras Mekonnen et du docteur Vitalien, se construit un hôpital.

Mais les Français d'Ethiopie ne forment pas une communauté homogène : il existe de nombreuses tensions entre les laïcs et les religieux. Mgr Jarosseau dénonce l'influence "franc-maçonne" (1) de l'ambassadeur M. de Coppet dans une lettre au ras Taffari en 1914 (2) :

"Si M. de Coppet me porte si grande haine, c'est parce que j'ai combattu son esprit franc-maçon, ennemi de la chrétienne Ethiopie et de la cause du ras Taffari qui a fait triompher le règne de la croix, il y a cinq ans."

M. de Coppet désire laïciser l'enseignement français en Ethiopie et évidemment, Mgr Jarosseau s'y refuse. Le gouvernement français n'ignore pas les intentions de M. de Coppet. En 1914, le président du conseil, Aristide Briand, envoie des instructions strictes à ce propos pour que la légation de France laisse tranquille l'évêque et ses missionnaires.

La politique française désire défendre l'indépendance et l'intégrité de l'Ethiopie. Elle ne cesse de militer pour l'introduction de l'Ethiopie dans la Société des Nations avec l'Italie, contre l'Angleterre. A l'unanimité, elle sera admise le 28 septembre 1923.

Après avoir rencontré des obstacles politiques, les missionnaires capucins vont devoir faire face aux incommodités engendrées par le pays lui-même.

(1) Ce terme est généralement utilisé de manière péjorative par les missionnaires.

(2) Citée par Bernoville (G.), Mgr Jarosseau, 1950, p312.

SECTION 2 : LES PREMIERS OBSTACLES

1. Un long voyage

Dans la première moitié du XIXème siècle, il est absolument nécessaire, pour atteindre l'Ethiopie, de débarquer en Egypte. Là, deux itinéraires peuvent être envisagés : soit par la voie de Suez et de la mer Noire, soit par celle du Nil bleu que l'on qualifie souvent de plus dangereuse à cette époque. La pénétration à l'intérieur des terres ne se fait pas sans peine. Plus tard, la percée de l'isthme de Suez en 1869 et la construction du chemin de fer de Djibouti à Harar et de Dirré-Daoua à Addis-Abéba ouvriront de nombreux horizons à la communication.

Il est intéressant de s'arrêter d'abord sur la géographie de l'Ethiopie. Comme le précise Christiane Roussé-Grosseau (1), "l'appréhension physique d'un pays n'est pas sans incidence sur les relations humaines." A ce propos, nombreux sont les récits de missionnaires capucins qui en témoignent. Le compte-rendu de la conférence donnée par le Père Marie-Bernard à La Rochelle décrit l'Ethiopie de telle manière (2) :

"Presque les deux tiers du pays sont formés de vastes déserts et de montagnes volcaniques, avec des hauts plateaux de 4.000 mètres. La partie habitée se divise elle-même en trois zones climatiques très distinctes. Jusqu'à 1.800 mètres, c'est la plaine, dont le climat, la faune et la flore sont les mêmes que dans les régions équatoriales : chaleur intense, pluies abondantes, végétation exubérante, forêts de tamarins et de bambous, habitées par le lion, le tigre, le léopard, de monstrueux serpents, l'éléphant, l'hyène ..., les rivières sont infestées de crocodilles et d'hippopotames. De 1.800 à 2.400 mètres, c'est la région des plateaux, où

(1) Mission catholique et choc des modèles culturels, 1992, p177.

(2) Les Voix Franciscaines, 1909, p236.

l'on cultive le maïs, l'olivier, la vigne, le tabac, le café. Au-dessus de 2.400 mètres commencent les hauts-plateaux, région du blé, des pâturages, où s'engraissent d'innombrables troupeaux. Peu de rivières. Quelques torrents desséchés une bonne partie de l'année. Des montagnes abruptes, parmi lesquelles d'anciens volcans au vaste cratère, d'où s'échappent toujours des vapeurs sulfureuses. Aucune route praticable : il faut cheminer à travers les défilés des montagnes et dans le lit des torrents."

L'Ethiopie apparaît donc comme un pays hostile. Ses montagnes, ses déserts semblent former une muraille infranchissable. La traversée du désert, qui dure entre dix jours et un mois, s'effectue essentiellement en caravane : dépenses considérables, exigences et fourberie des chameliers, fièvres et autres épidémies, soleil tropical et manque absolu d'eau potable, attaques de peuples nomades etc (1).

Une fois à l'intérieur des terres, il est conseillé d'entrer en contact avec le gouverneur de la province. Habituellement, une lettre de recommandation d'un ras (2) est nécessaire pour parcourir une autre province, à condition qu'il n'y ait pas de guerres. Malgré ces précautions, il arrive que les missionnaires fassent de mauvaises rencontres. Mgr Massaïa et ses compagnons, en mai 1863, sont arrêtés par des soldats du Négus Théodoros, qui les dépouillent de tout et les enchainent (3). Contre toute attente, ils parviennent à obtenir la clémence du souverain et peuvent poursuivre leur chemin.

(1) Combes (E.) et Tamisier (M.), Voyage en Abyssinie dans les pays des Galla, de Choa et d'Afat (1835-1837), Paris, Dessessart, 1839, tome II.

(2) Lorsqu'on voyage avec une lettre de recommandation d'un prince, les habitants des lieux où l'on fait halte doivent fournir logement et nourriture. C'est ce qu'on appelle le dergho.

(3) Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie, 1900, p191.

Le Père Azaïs (1) précise que, dans ce pays accidenté, le mulet est l'unique moyen pour voyager : mulets de selle pour les voyageurs, mulets de charge pour les bagages. Les provisions, l'équipement, la pharmacie (quinine) restent indispensables. Mgr Massaïa préfère, néanmoins, le bâton de saint-François pour faire ses visites de village en village.

2. Un début d'installation

Après avoir surmonté toutes les difficultés du voyage, le missionnaire doit faire admettre sa présence au sein de la population, les Gallas. Le meilleur moyen d'y parvenir, c'est d'accomplir des tournées de prospection quotidiennes. Ces promenades sont fructueuses parce qu'elles permettent au missionnaire d'explorer la région dans laquelle il se trouve, d'entrer en contact avec les Gallas, de nouer parmi eux des relations profitables et surtout d'apprendre leur langue et leurs mœurs.

Le premier pas à franchir c'est la connaissance de la langue, outil indispensable pour l'apostolat. Les seuls renseignements sur l'Ethiopie dont disposent les missionnaires dans la première moitié du XIXème siècle, sont des études historiques publiées dès 1490, quelques récits de voyages et diverses grammaires éditées dès 1548. Mais, en général, les missionnaires apprennent sur le tas. L'ingénieur Mgr Massaïa, lui, préfère acheter à un marchand d'esclaves deux petits garçons gallas afin de les instruire et de s'exercer avec eux dans la langue de leur pays (2).

Les premières impressions, les premiers jugements se font au travers des sonorités d'une langue. Le Père Martial de Salviac écrit en 1900 à ce propos (3) : "La langue galla, harmonieuse, souple, d'une grande plasticité, paraît être, après l'arabe, celle qui relie le plus grand nombre d'individus sur le continent noir." Les missionnaires vont s'appliquer à déchiffrer la langue, à découvrir

(1) Azaïs (B.), Cinq années de recherches ..., 1931, p21.

(2) Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie, 1900, p17.

(3) Salviac (M. de), Les Gallas, grande nation africaine, 1900, p6.

ses richesses, à retranscrire ses nuances. C'est sur l'initiative de Mgr Taurin que les premières publications en langue galla sont éditées dès 1880.

Le missionnaire doit pouvoir se loger, se soigner, se nourrir, se défendre. Il doit également construire des chapelles pour la célébration du culte. En pays dit de mission, il doit être en mesure de subvenir à ses besoins.

Des négociations avec les pouvoirs locaux s'imposent pour l'acquisition des terrains. Généralement, ce sont les princes ou les ras qui proposent les terrains. Une lettre de Mgr Taurin l'atteste (1) :

"Le roi nous a donné cet emplacement avec le terrain voisin : c'est un morceau du domaine royal lui-même, et son nom particulier est Birbisa. J'arrive avec ordre du roi d'y faire les constructions qui nous sont nécessaires."

Les cabanes et les chapelles sont l'ouvrage des missionnaires et de leurs jeunes orphelins gallas. La terre sert de mortier et de plâtre tandis que la main sert de truelle. Une lettre de Mgr Jarousseau décrit son installation chez les Gallas (2) :

"Nos résidences actuelles sont encore bien primitives. Un cercle plus ou moins vaste de branchages ou de pieux fichés en terre et réunis par de la boue, le tout surmonté d'un toit conique de chaume : telle est l'habitation des missionnaires chez les Gallas. Les portes et les fenêtres sont faites de pièces de bois de l'épaisseur d'un madrier. Elles nous protègent contre la dent des fauves ; mais elles nous défendent mal de la bise qui souffle et pénètre par toutes les fentes."

(1) Annales de la Propagation de la Foi, 1871, p42.

(2) Bulletin des Missions Catholiques, 1900, p219.

De temps en temps, les missionnaires sont contraints d'improviser devant la rareté des biens. Le Père Alfred de Carouge raconte comment s'est déroulée la consécration de Mgr de Jacobis, vicaire d'Abyssinie, en novembre 1849 (1) :

"La plus grande salle de la maison devait servir de chapelle. Il fallait improviser l'autel, le petit autel ou crédence, les trônes épiscopaux. Trois caisses formèrent l'autel qu'on couvrit et ajusta, et quatre petits chandeliers y furent placés ; deux autres caisses composèrent le petit autel, et deux autres qu'on revêtit d'une étoffe rouge devinrent les deux trônes."

Il est évident qu'en pays de mission, certains produits manquent. Pour pallier l'absence de vin de messe, Mgr Massaïa essaye de fabriquer du vin à base de raisins secs ou de planter de la vigne. Les missionnaires s'accommodent du peu qu'ils possèdent.

Nous allons, à présent, raconter l'avancée des trois évêques en pays galla.

SECTION 3 : LES TROIS ÉVÊCHÉS

1. Les précurseurs (1838-1846)

En 1838, deux jeunes Français, Antoine et Arnauld d'Abbadie décident d'aller repérer les sources du Nil qu'ils devinent en Ethiopie. En compagnie d'un Lazariste italien, le Père Sapeto, ils explorent l'Ethiopie durant plusieurs années.

Prévenue des possibilités apostoliques en Haute-Ethiopie, la congrégation des Lazaristes dépêche les Pères Justin de Jacobis et Montuori. Dès 1839, la mission d'Abyssinie est fondée.

Cependant, Antoine d'Abbadie continue ses recherches scientifiques dans le sud et entre en contact avec des tribus gallas animistes. Il écrit le 19 octobre 1843 de Saka, dans l'Ennerea, à un

(1) Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie, 1900, p31.

de ses amis, M. de Montalembert (1) :

"Les gens de Kaffa raisonnent avec une simplicité qui vous ferait sourire :

"Cet étranger n'a pas de femme, donc il est un saint. Il "sait lire, donc il est prêtre. Il est blanc, donc il est "évêque, et pourra sacrer les prêtres dont nous avons "tant besoin.

"Oh ! combien serait belle la position d'une mission dans Kaffa ! Je vous prie d'appeler l'attention des supérieurs ecclésiastiques sur tout ceci".

Il fait part de ses découvertes au Préfet de la Propagande, dans une lettre datée du 9 mars 1845. Après avoir examiné la situation, Grégoire XVI décrète le 26 avril 1846 la création d'un Vicariat Apostolique en pays galla . C'est à l'Ordre des Capucins que la nouvelle mission est confiée.

2. Mgr Massaïa (1846-1880)

Le premier titulaire de la mission est Mgr Massaïa, religieux de la Province de Turin. Il débarque à Massaouah le 28 octobre 1846 et se dirige vers Gouala. Ne pouvant pénétrer plus à l'intérieur des terres, il s'emploie à faire plusieurs ordinations. Mais, averti de l'arrivée d'un évêque catholique et de ses actes, l'Abouna Salama II (2) décrète l'expulsion de celui que l'on nomme plus communément Abouna Messias (3). Le 7 janvier 1849, Mgr Massaïa revient, clandestinement, à Massaouah pour la consécration épiscopale du Père Justin de Jacobis. L'Abyssinie a désormais un vicaire. Après une autre tentative de pénétration dans Gondar, la

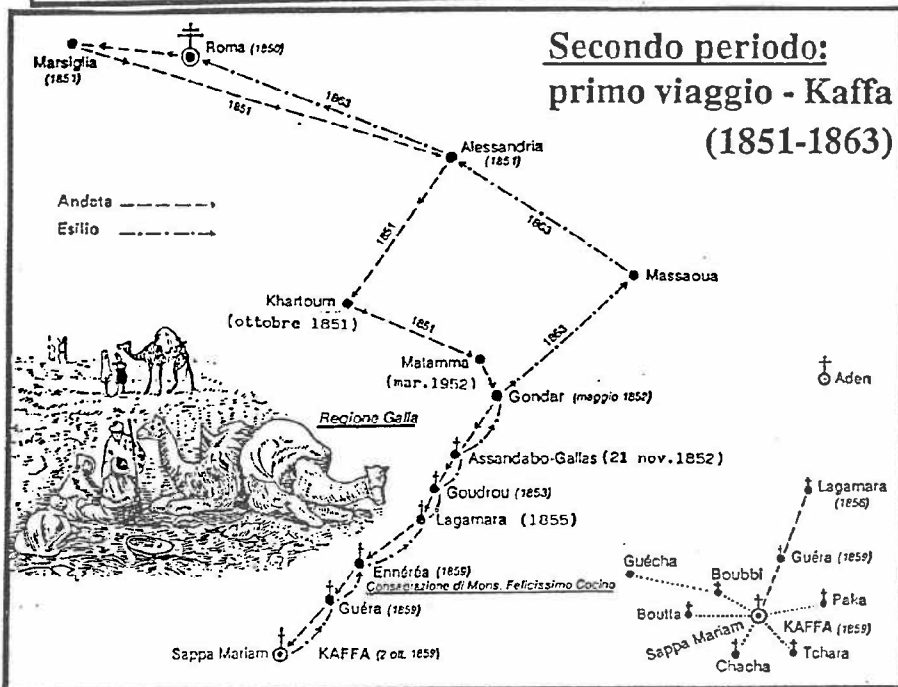
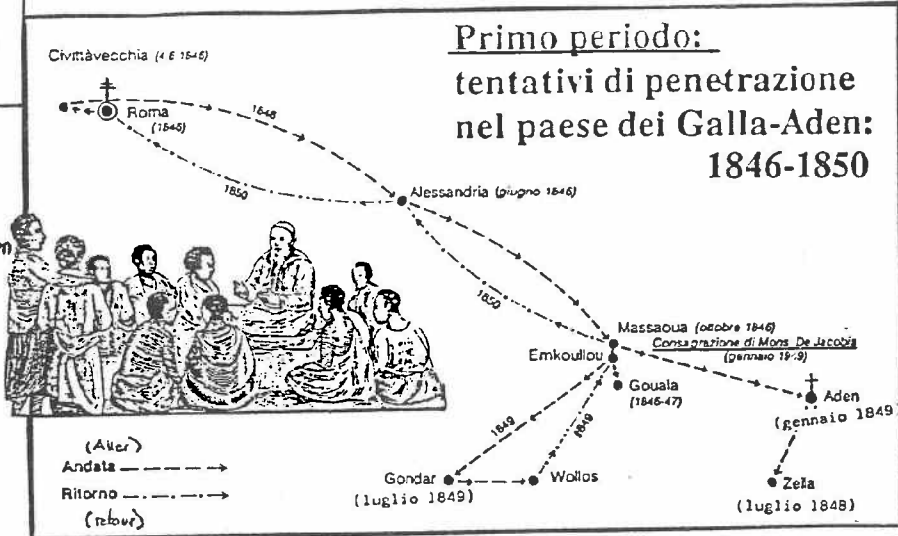
(1) Citée par Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie, p4.

(2) Toutes les sources présentent l'Abouna Salama II, évêque copte, comme étant un véritable imposteur.

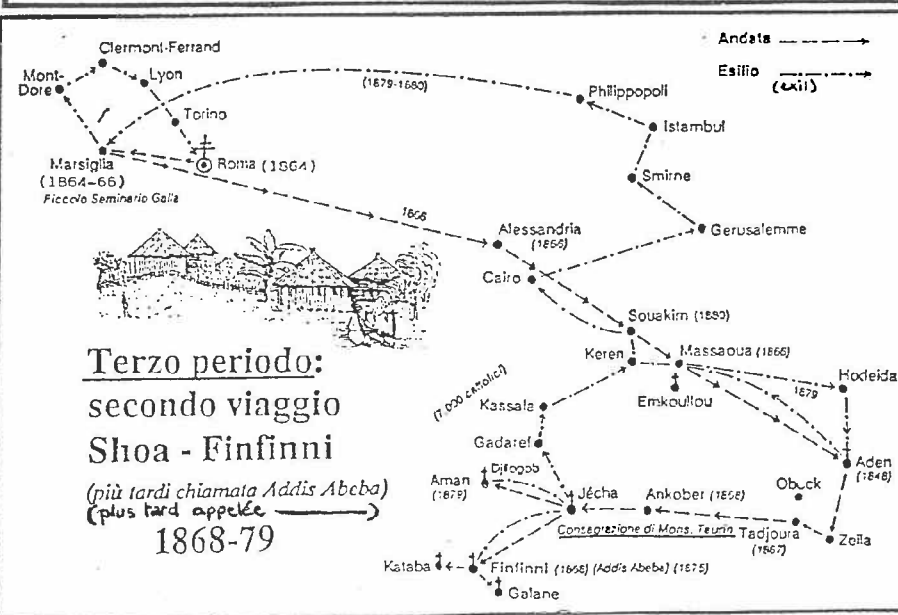
(3) On donne le titre d'Abba, Père, aux prêtres et celui d'Abouna, aux évêques.

ITINÉRAIRE DE MASSAIA (1846-1880)

1^{ère} période:
Tentative de pénétration en pays des gallas-Aden



2^{de} période:
Premier voyage - Kaffa.



3^e période:
Second voyage - Choa - Finfinni.

capitale de l'Abyssinie, il s'embarque pour l'Europe (1).

En avril 1851, il est à Alexandrie. Décidé à prendre la voie du Nil, il se déguise en marchand et traverse le Soudan Egyptien. Reconnu comme chrétien non loin de Matamma, il ne doit la vie sauve qu'à deux soldats de Théodoros (2). Enfin, le 21 novembre 1852, il franchit le Nil bleu et atteint la terre galla. Il fonde sa première station à Assandabo, point de départ de l'apostolat.

Le 3 mai 1859, il donne la consécration épiscopale au Père Felicissime Coccino, qui devient également son coadjuteur. Malheureusement, le 23 août 1861, Mgr Massaïa est reconduit à la frontière à la suite de persécutions musulmanes. Le 4 novembre 1863, il est à Massaouah. Depuis le 3 janvier, un décret de la SCPF a déclaré officiellement la mission des Gallas, mission française. Il part en Europe en 1864 où il voyage un peu partout pendant deux ans. Son itinéraire le montre bien.

Il revient en compagnie du Père Taurin le 1er novembre 1867. Cette fois, leur expédition est garantie par Ménélik, roi du Choa. Après avoir traversé le désert somali, Mgr Massaïa atteint Litché, lieu de résidence de Ménélik, le 11 mars 1868. Désormais, l'extension de l'apostolat progresse. Le 14 février 1875, Mgr Taurin Cahagne reçoit la consécration épiscopale et devient le nouveau coadjuteur de Mgr Massaïa, Mgr Coccino ayant renoncé.

Ati Johannès, devenu empereur, impose à Ménélik le départ des missionnaires. Tous quittent le pays le 8 juillet 1879. Rentré en Europe, le 23 mai 1880, Mgr Massaïa donne sa démission et est élevé au rang de cardinal en 1884. Il s'éteint le 6 août 1889.

3. Mgr Taurin (1881-1899)

Devenu vicaire apostolique des Gallas le jour de la démission

(1) Analecta Ordinis, 1927, p150.

(2) Au moment où l'évêque est roué de coups par les musulmans, il s'écrie : "Par la mort de Kassa". Cette formule est un appel à la puissante protection de Kassa, le futur Théodoros, et voilà pourquoi les deux soldats se sont hâtés d'accourir.

officielle de Mgr Massaïa, Mgr Taurin (1) repart pour l'Ethiopie en janvier 1881.

Ne pouvant retourner dans le Choa, il décide de se mettre en route vers Harar (2). Le 22 avril, il franchit les portes de Harar où il obtient la permission du khédive (3) de s'y installer. Il y rencontre Arthur Rimbaud, trafiquant en tout genre à ce moment-là. Le 7 janvier 1882, il va à Aden pour accueillir trois nouveaux missionnaires dont le futur Mgr Jarosseau.

Le 10 décembre, Mgr Taurin donne la consécration épiscopale à Mgr Louis-de-Gonzague Lasserre, qui devient son coadjuteur. C'est à cette époque que la mission des Gallas est exclusivement et définitivement confiée à la Province Capucine de Toulouse. Mgr Taurin prospecte aux alentours de Harar et envoie ses missionnaires visiter la province.

Le 20 mai 1885, Harar est témoin d'un événement capital : le drapeau vert de l'Emir remplace celui des Egyptiens. Le 10 juin, les Egyptiens et les Anglais quittent la ville. Très vite la situation s'aggrave : Mgr Taurin est fait prisonnier. C'est grâce à l'intervention de la mère de l'Emir que la sentence de mort se transforme en exil. Il rejoint ses missionnaires à Zeïla le 24 octobre 1886. Il ne reste plus de missionnaires chez les Gallas.

Pourtant, le 6 janvier 1887, Ménélik entre à Harar, victorieux et acclamé par les Européens. Le nouveau gouverneur de Harar est le ras Mekonnen, cousin et fidèle combattant de Ménélik. Il permet aux missionnaires de revenir et de reprendre l'évangélisation des Gallas. En juillet 1888, Mgr Taurin part en Europe. En décembre 1889, deux missionnaires sont tués par des brigands (4).

Par la suite, Ménélik devenu empereur, Mgr Taurin, libre de ses actes, encourage ses missionnaires à fonder des stations. A

(1) On le nomme Mgr Taurin bien que ce soit son prénom, son nom de famille étant Cahagne.

(2) Occupée par les Egyptiens depuis 1875, Harar demeure une ville musulmane. Sa province est néanmoins peuplée de tribus gallas.

(3) Titre porté par le vice-roi d'Egypte de 1867 à 1914.

(4) Analecta Ordinis, 1927-1928.

cette époque, l'Abyssinie est témoin des convoitises européennes. En 1897 arrivent les Franciscaines de Calais à Harar. En mai 1899, Mgr Taurin décide de rentrer en France. Il meurt le 1er septembre 1899 à Carcassonne. Le même jour, le gouvernement français le décore de la Légion d'Honneur pour services rendus.

4. Mgr Jarosseau (1900-1936)

Mgr Lasserre, ancien coadjuteur de Mgr Taurin, accepte en 1887 le vicariat d'Arabie. Aussi le Père André Jarosseau reçoit-il le 16 septembre 1900 la consécration épiscopale des mains du Préfet de la Propagande à Rome.

Le 10 décembre, Mgr Jarosseau embarque pour Djibouti en compagnie des Frères de Saint-Gabriel. Le 11 février, il est à Harar où il commence à s'occuper des lépreux et des écoles. Le 19 juin 1902, Mgr Jarosseau se met en route pour Addis-Abéba pour rencontrer Ménélik afin qu'il autorise son voyage pour le Kaffa. Il y reste jusqu'en septembre 1903 (1).

L'Abouna Mathéos organise un peu partout de multiples représailles contre les missionnaires. En avril 1904, Mgr Jarosseau obtient la bienveillance de l'empereur. Le 17 juillet 1905, il envoie le Père Joachim à Rome pour demander au Vatican d'entretenir des relations avec Ménélik afin d'obtenir en Abyssinie la paix religieuse. Pie X décide d'intervenir le 17 septembre 1907 en envoyant lettres et cadeaux à Ménélik. L'apostolat peut désormais se poursuivre : de nouvelles stations sont fondées.

Ménélik, sentant ses forces décliner, désigne son petit-fils Yassou (2) comme son successeur. Le 17 janvier 1913, un décret de la Propagande érige la Préfecture du Kaffa et la confie aux Pères de la Consolata de Turin. Le 6 août 1914, neuf missionnaires de la

(1) Huet (B.), Tableau chronologique comparé de l'histoire des missions catholiques en Éthiopie (1837-1937), Paris, 1971.

(2) On l'appelle Lidj Yassou. Lidj signifie en langue amharique fils et correspond au titre espagnol d'infant. Ménélik meurt en 1913 mais sa mort restera longtemps cachée.

mission des Gallas sont mobilisés pour la guerre. De septembre 1915 à février 1916, les missionnaires sont persécutés à Daga-Dima, chez les Aroussis-Gallas par l'Abouna. Lidj Yassou décide le 27 juillet 1916 d'enlever le gouvernement de Harar au ras Taffari (1) qui le possède depuis 1910. Le 5 septembre, il entre à Harar, acclamé par les musulmans. La guerre est inévitable entre Lidj Yassou et les chrétiens, dont le ras Taffari. L'impératrice Zéouditou, fille de Ménélik, est couronnée le 11 février 1917. Mais les troubles persistent à l'intérieur du pays. Chez les Aroussis, les stations sont violemment attaquées.

Le 29 août 1918, Addis-Abéba est confiée aux Pères Lazaristes. Les années 1920-1921 sont marquées par une double lutte : d'une part, contre les politiciens français qui veulent laïciser les écoles des missionnaires et d'autre part, contre l'Abouna. Le calme revient, même chez les Aroussis, en 1922.

Le ras Taffari décide de partir en voyage en Europe à la suite de l'acceptation de l'Éthiopie dans la Société des Nations. En août 1924, il est reçu au Vatican par Pie XI. En octobre, c'est au tour de Mgr Jarousseau de se rendre en Europe.

Le 6 août 1925, Mgr Jarousseau s'embarque pour Djibouti. Il continue toujours son apostolat chez les Gallas et entretient des relations privilégiées avec le ras Taffari. Le 7 octobre 1928, le ras Taffari est proclamé héritier du trône. En novembre 1929, une mission pontificale arrive à Djibouti : les relations avec le Vatican demeurent au beau fixe.

Mais un incident survient en avril 1930. L'auteur d'un article de l'Osservatore Romano, journal du Vatican, traite de l'idée colonisatrice et de son application en Éthiopie. "Le principe d'une colonisation en Éthiopie est admis. C'était heurter, à d'extrêmes profondeurs, chez l'Abyssin, un sentiment national qui s'exacerbait de la conviction d'être une race élue, de très vieille civilisation, et qui avait conquis des titres éminents à l'autonomie absolue, par sa lutte d'un millénaire contre l'islamisme (2)."

(1) Fils du ras Mekonnen et futur Haïlé Sélassié.

(2) Bernoville (G.), Mgr Jarousseau, 1950, p323.

Très vite, un danger menace les missionnaires : la guerre. Le 10 octobre 1935, la rupture entre l'Italie et l'Éthiopie est consommée. En mars 1936, quelques missionnaires quittent le pays. Mgr Jarosseau, lui-même, s'installe dans une grotte du 31 mars au 5 mai. Harar est bombardée (1).

Les événements s'accélèrent. Le 3 mai, la famille impériale éthiopienne part se réfugier en Angleterre. Le 6, les Italiens sont entrés dans Addis-Abéba. Le 15, Mgr Jarosseau est sous le coup d'un décret d'expulsion formulé par Mussolini. La révocation de cet ordre survient le 23 mai après de nombreuses protestations françaises. La Propagande donne ses instructions concernant la mission des Gallas le 22 août : le personnel missionnaire français est remplacé par un personnel italien. Vingt-deux missionnaires arrivent. Les missionnaires français doivent rester en Abyssinie quelques temps afin de leur apprendre la langue et de les mettre en contact avec les populations. Le Vicariat des Gallas appartient désormais aux Capucins italiens.

Sur demande de Mgr Jarosseau, la Préfecture de Djibouti reste entre les mains des Capucins de la Province de Toulouse. En avril 1937, Pie XI accepte la démission de Mgr Jarosseau. Le 14 juin 1938, Mgr Jarosseau rentre définitivement en France. Le 24 juin, il arrive au couvent de Toulouse où il se retire. Il entretient une correspondance avec le Négus et ne cesse de s'informer de l'évolution politique de l'Éthiopie. Le 17 janvier 1941, Mgr Jarosseau s'éteint au couvent de Toulouse où il repose aujourd'hui.

Nous venons de faire connaissance avec le milieu missionnaire. Il est temps à présent d'approcher le peuple galla et leurs différentes réactions. D'où viennent-ils ? Comment vivent-ils ? Quelles sont leurs croyances ? Comment vont-ils réagir ? Pour finir, nous essaierons d'analyser la rencontre qui s'est produite entre les missionnaires capucins et les Gallas.

(1) L'ouvrage de Gaëtan Bernoville est le plus complet en ce qui concerne cette période.

DEUXIÈME PARTIE : UNE CULTURE IMPORTÉE

1846-1936 : presque un siècle d'approches, de découvertes mutuelles, de relations quotidiennes entre les missionnaires capucins et le peuple galla avec, durant cette période, des bouleversements d'ordre politique, économique et social. Un long chemin a été parcouru depuis la mission de Mgr Massaïa.

L'Eglise, au cours des siècles, a toujours affirmé sa volonté de "civiliser" les populations dites indigènes. Nous verrons que les Gallas possèdent leur propre civilisation, leur propre pensée religieuse, leurs propres mœurs et que leur société est très bien structurée et hiérarchisée.

Communiquer, faire partager ses connaissances, soulager les souffrances, assister les pauvres, éduquer et enseigner les enfants, libérer les populations du joug de l'esclavage, telles sont les prérogatives affichées par les missionnaires. Nous devons à présent cerner d'un peu plus près cette rencontre entre les missionnaires capucins et les Gallas. Nous examinerons les changements qui se sont opérés au sein de la société galla.

CHAPITRE I : LES CAPUCINS CHEZ LES GALLAS

Il s'agit maintenant de découvrir les structures fondamentales de la société galla, ses mœurs, ses croyances. Nous devons, par la suite, cerner les réactions de ce peuple face à la venue de l'homme blanc, en l'occurrence le missionnaire.

C'est en tenant compte de ce premier contact que les activités apostoliques capucines vont pouvoir s'exercer et que le sort des missionnaires va se déterminer. Comment vont se comporter les missionnaires face aux menaces que sont l'Eglise copte, l'Islam et les "sorciers" gallas ?

SECTION I : LA POPULATION A ÉVANGÉLISER : LES GALLAS

Le Galla ou l'Oromo est qualifié de "plus beau noir du monde" par tous les missionnaires. Le Père Martial de Salviac le décrit de manière surprenante (1) : "Le teint clair, jaune buis ou doré, ocre rouge ou brune, abonde plus que la couleur noir ébène."

1. Présentation socio-économique et historique
 - a. Le paysage galla

Le climat de l'Ethiopie méridionale est beaucoup plus humide que celui de l'Abyssinie. Les Gallas peuvent profiter de l'abondance des pluies. Mais les environs de Harar ne bénéficient pas de cette aubaine et la sécheresse est donc, avec les sauterelles, le principal fléau à combattre pour obtenir des récoltes (2).

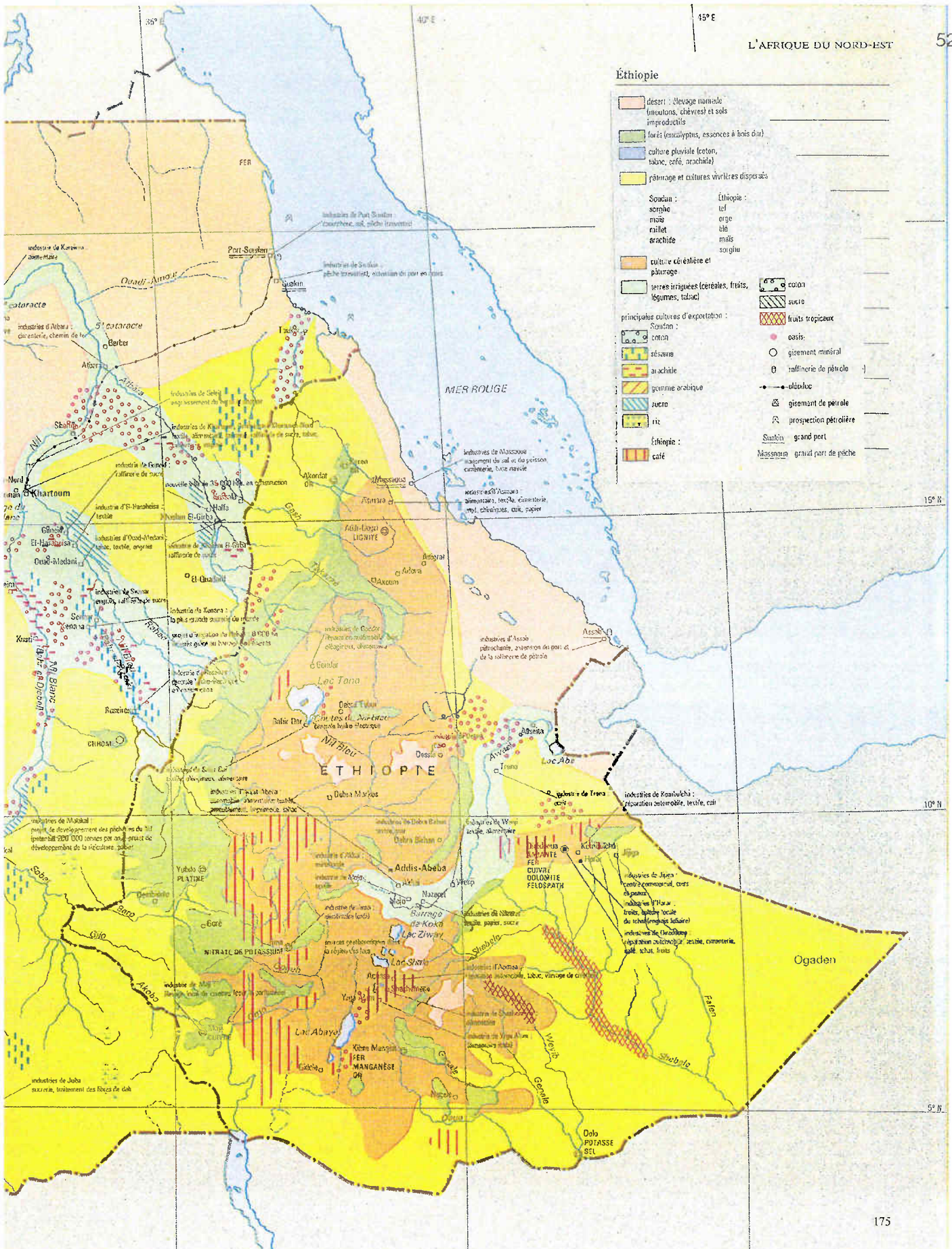
La vie est déterminée par les aléas géographiques. Elle se concentre dans la région des plateaux (3). Dans l'ensemble, l'activité est essentiellement agricole, dominée par certaines cultures : maïs, manioc, sorgho, blé, auxquelles il faut ajouter des lé-

(1) Salviac (M. de), Les Gallas, grande nation africaine, 1900, p14.

(2) Combes (E.) et Tamisier (M.), Voyage en Abyssinie ..., 1839, tome II.

(3) Supra p38-39.

Cultures et industries de l'Éthiopie



Source : Atlas des civilisations africaines, éd. du Fanal, août 1986.

gumineuses telles que pois, lentilles, fèves.

Les champs labourés, les plantations de coton alternent avec bois et pâturages. Les forêts dominent le paysage : ifs, pins, genévriers (utilisés pour la construction), oliviers sauvages. Les vallées du Kaffa regorgent de caféiers, de citronniers et de "musa ensete" (espèce de bananier). Nous pouvons le discerner sur la carte.

Le Galla était autant cultivateur qu'éleveur de bétail. Le bétail était largement utilisé : viande (souvent pour les sacrifices), peaux, lait (1). Posséder un grand nombre de bêtes était une marque de prestige et provoquait le respect. Le miel faisait partie de la nourriture préférée des Gallas. Les ruches étaient généralement suspendues aux arbres afin de protéger le miel contre l'appétit vorace des fourmis et des blaireaux.

En ce qui concerne les rivières, elles pullulaient de poissons. Mais les Gallas, à la différence des Abyssins, ne s'adonnaient pas à la pêche et dédaignaient cette nourriture.

Les maisons gallas se composaient d'un toit de chaume conique charpenté de branches, de jeunes troncs, fixés en terre et consolidés avec des pierres (2). Le cône avait l'aspect d'une carapace de tortue ou d'un champignon. Les missionnaires, pour mieux s'intégrer dans les villages et se faire accepter, ont choisi de copier les maisons gallas. Le Père capucin Joseph écrit à un de ses amis (3) :

"Le village de Lafto se compose d'une vingtaine de huttes où il faut se courber pour pénétrer. Si vous y entrez, vous trouverez quelques gourdes par-ci par-là, des lambeaux de toiles qui furent blanches dans le temps, des enfants roulant tout nus par terre. Le père et la mère se trouvent dehors. Au coucher du soleil, le troupeau arrive ; alors vaches, ânes, chèvres, hommes

(1) Les Gallas étaient friands de lait frais ou caillé.

(2) Salviac (M. de), op. cit. p214.

(3) Bulletin des Missions Catholiques, 1909, p16.

et femmes s'engouffrent dans ces huttes sans fenêtre, ni cheminée. On allume au milieu un peu de feu et tout le monde mange la *buddena* (pain soupoudré de piment)."

b. Une histoire mouvementée

Les Gallas se sont d'abord répandus dans le royaume des Zendj, en Somalie actuelle, d'où ils ont été chassés. Profitant de l'invasion musulmane de l'Ethiopie, conduite par Gragne dit le Gaucher, sultan de Zeïla, des tribus gallas commencent leurs incursions dès 1540 sur les frontières méridionales de l'empire. Elles apparaissent progressivement, non seulement dans le Choa, mais aussi dans le Godjam et le Tigré. Des territoires abyssins sont entièrement anéantis et conquis. Les tribus finissent par s'établir définitivement dans le Choa (1).

Mais les Négus essaient de repousser les Gallas et de reconquérir leurs provinces (2). Seulement la progression de ces peuples pasteurs n'est pas ralentie par les quelques défaites qu'ils subissent.

Au milieu du XVIIIème siècle, Yassou II épouse une princesse galla. Dès lors, les Gallas possèdent en Abyssinie un droit de cité qu'ils ne perdront plus. A la mort du Négus Takla-Guïorguis en 1784, le pouvoir se concentre entre les mains des seigneurs gallas et ce, pour trois-quarts de siècle. Depuis cette époque, des termes gallas se sont infiltrés dans la langue amharique (3).

Le ras Ali, prince galla régnant sur Gondar, encourage les Gallas à se convertir à l'Islam et les utilise comme mercenaires (4). En 1852, le futur Théodoros commence à unifier l'Abyssinie en

 (1) Dorresse (J.), Histoire de l'Ethiopie, Paris, PUF, 1970.

(2) En 1569, le Négus Sartsa-Denguel ; en 1608, le Négus Sous-néyos et en 1660, son fils, le Négus Fasilidas.

(3) Les Gallas parlent l'oromo tandis que les Abyssins ont plusieurs langues : l'amharique (langue de la Cour), le tigré, le tigrigna et le ghèze (langue sacrée).

(4) Les Gallas sont de très bons guerriers.

combattant les Gallas. Ménélik continue l'œuvre de Théodoros et soumet successivement les vastes territoires gallas.

D'où viennent les Gallas ? Trois hypothèses ont été envisagées à partir d'une tradition populaire qui raconte que les Gallas ont traversé une grande mer et une petite pour venir en Afrique, au Zanzibar, d'où ils se sont répandus en Ethiopie (1).

Ces deux mers peuvent être en premier lieu le Golfe Persique et l'Océan Indien. Le docteur Mérab, médecin personnel de Ménélik, pense à une ascendance persane des Gallas. D'autres ont avancé que ces deux mers peuvent être deux lacs situés vers le Haut-Nil. Les Gallas seraient donc des descendants des Berbères, des Numides ou des Carthaginois. Enfin, la plus fantaisiste des hypothèses demeure néanmoins celle du Père capucin Martial de Salviac qui donne pour ancêtres aux Gallas, les Gaulois !

c. Une société structurée et hiérarchisée

Le gouvernement galla est aristocratico-familial. Chaque tribu se subdivise en cinq clans. Chaque clan détient le pouvoir durant une période de huit ans et le passe ensuite au clan suivant (2).

Le gouvernement compte trois hauts dignitaires : l'Abba-Bokou, le premier magistrat ; le Dorj, le juge ; l'Abba-Doula, le chef militaire. Ils sont assistés d'un parlement composé d'anciens dignitaires, de vieillards et d'"intellectuels". La loi est purement orale. Ce sont essentiellement les vieillards, les pères de famille qui règlent et apaisent les conflits. Les crimes, les délits plus importants, sont à la charge des Dori. Tout procès exige un sacrifice (très souvent un bœuf).

D'après le Père Martial de Salviac, les sanctions sont légitimes. Il en donne quelques exemples (3). En cas de vol, le voleur

(1) Mérab (Dr), Impressions d'Ethiopie (1921-1929), 1929, p231.

(2) Piolet (JB), Les missions catholiques françaises au XIXème siècle, Paris, 1902, tome II.

(3) Salviac (M. de), Les Gallas, grande nation africaine, chap. XI.

doit rendre cinq fois plus. Les blessures ou mutilations méritent un dédommagement en troupeaux, de même que l'adultère. Le meurtre doit être vengé par le plus proche parent de la victime.

Il existe un véritable ordre social basé sur la propriété et la fortune. La plus grande partie des territoires appartient à la communauté. Toutefois les riches et les guerriers possèdent de grandes propriétés. Autour d'eux, se greffent des villages, occupés par des parents ou des clients (1).

Le gabare (2) est un cultivateur galla qui doit cultiver la terre pour le compte d'un soldat abyssin auquel elle a été concédée par le Négus. D'après Charles Michel (3), le paysan galla est tenu d'apporter chaque mois du bois de chauffage, de la farine pour la consommation du soldat abyssin.

Au marché de Harar, les paysans gallas amènent des marchandises : miel, beurre, pois etc. Le thaler à l'effigie de Ménélik a été assez vite accepté par les Abyssins et les Gallas comme monnaie. Mais, malgré un édit du Négus publié à Addis-Abéba, la monnaie divisionnaire est largement refusée par les Gallas. Les régions gallas de l'ouest (Kaffa, Wellega etc.) se servent du sel. Il y a l'amoulet, barre de sel rectangulaire pesant en général 640 g, longue de 26 cm, épaisse de 4 ou 5 cm, et le baguet, barre de sel de même forme mais beaucoup plus petite, seules divisions du thaler.

Le Galla n'a pas d'esclaves et a en horreur ceux qui pratiquent l'esclavage de masse, comme les Abyssins.

2. les croyances

Seules les sources missionnaires ont été très précises sur cette question, aussi faut-il les prendre avec précaution. Lorsqu'il s'agit de présenter la conception religieuse d'un peuple,

(1) Comme dans la Rome antique, les clients doivent le respect et une complète obéissance à leur patron.

(2) Les gabares sont supprimés en novembre 1932 par Haïlé Sélassié. Désormais, tout travail est payé.

(3) Michel (Ch), Mission de Bonchamps, 1900.

l'interprétation des rites et symboles se fait à partir de ce qu'ils signifient dans notre propre culture. Souvent les missionnaires ont commis cette erreur, quitte à dénaturer complètement le sens de ces rites et symboles ou du moins à les simplifier. Il se peut, néanmoins, qu'un syncrétisme ait été déjà établi, la religion copte exerçant son influence depuis des siècles sur les autres religions, y compris celle des Gallas.

Selon ces diverses sources, le peuple galla professe le monothéisme : leur dieu se nomme Waga. Les instruments de Waga sont les bons esprits, les Aïoula, bienfaiteurs et protecteurs des hommes. Parallèlement, il existe des mauvais esprits, les Ginnis, qui ont le rôle de tentateurs et de séducteurs. Le serpent est l'image même du démon à combattre.

Comme les catholiques, les Gallas admettent le Paradis, Ayana Waga et l'Enfer, Ibidda Adjaba. Entre le ciel et la terre, c'est le Purgatoire, gofa (souffrance). Des missionnaires capucins interrogent un vieillard galla sur son dieu (1) :

"Y a-t-il un Dieu ? — Oui, répondit le vieillard, et il n'y en a qu'un. — As-tu une âme ? — Oui, une âme qui est voyageuse dans le corps. — A la mort où va l'âme ? — Elle va avec Dieu, si elle est bonne, mais si elle est mauvaise, Dieu la repousse. — Est-ce qu'il la repoussera toujours ? — Oui, ils ne pourront jamais être d'accord."

La croyance fondamentale du peuple galla réside néanmoins dans cette légende (2) :

"— Les Blancs ou *Frangi* ont un livre : Dieu le leur a donné. Les Arabes ont un livre ; les Abyssins ont un livre : Dieu leur a donné. Mais les Oromo n'ont pas de livre.

(1) Dialogue cité par Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie, 1900, p108-109.

(2) Salviac (M. de), *op. cit.*, p133-134.

Nos pères nous ont raconté qu'à nous aussi, Waqa, au commencement, nous avait donné un livre. Une vache le dévora. Waqa s'irrita et ne voulut pas nous donner un autre livre. Nous en sommes réduits à chercher le livre là où il s'est perdu, dans le péritoine des vaches que nous consultons pour connaître l'avenir. Aussi l'Oromo ne fait-il le mal que par ignorance. Quand un Oromo vient à mourir, son âme monte vers Waqa qui demande : — Qui est là ? — C'est un Oromo, répondent les Aïoula. — Un Oromo, reprend Waqa, mais c'est un ignorant. Ne sachant pas plus lire qu'une vache, il a vécu comme une vache ; il ne sait pas distinguer entre le bien et le mal. Comment le punir ? ... Trouvez-lui un coin dans le paradis."

Les Gallas n'ont aucune représentation anthropomorphe de la divinité, et ils n'ont d'autres temples que la nature et la voûte des cieux. Leur culte consiste en chants, en prières, en oblations (farine, lait, miel) et en sacrifices à l'ombre du plus bel arbre du village.

Chaque maison possède son talisman : un tronçon de bois par exemple. Celui-ci doit protéger toute la famille contre les esprits maléfiques.

L'Abba-Mouda (Père de l'Onction) est revêtu d'un prestige surhumain. C'est lui qui possède la loi et les traditions, qui est le représentant de Waqa auprès des Gallas. Les Gallas viennent de loin pour lui demander conseil (1).

Les Gallas sont, d'après les missionnaires, très superstitieux et ces superstitions sont bien entretenues par les "sorciers", qui y trouvent leur compte (2). Le Père Azaïs en a noté

(1) Salviac (M. de), Les Gallas, grande nation africaine, chap. VII.

(2) Le terme de "superstition" est employé à tort et à travers par les missionnaires dès qu'il s'agit d'une autre croyance que la leur. Les missionnaires y englobent tout ce qui est magie, présages, envoûtement, maléfices etc.

quelques unes dans son ouvrage (1) :

- Ils ne tuent ni la vipère, ni la couleuvre qu'ils tiennent en vénération.

- S'ils voient dans leur maison un mante religieuse, c'est signe de malheur. Ils la tuent et l'enterrent auprès d'un tombeau ou avec les ossements d'un bête immolée.

- Ils ne montrent jamais le ciel avec le doigt : c'est une injure à Dieu.

- Ils n'élèvent pas eux-mêmes un enfant né le même jour de la semaine que son père.

Après nous être arrêtés un moment sur les caractères généraux de ce peuple, nous allons regarder les diverses attitudes adoptées par les Gallas face aux missionnaires.

SECTION 2 : LA RÉACTION DES AUTOCHTONES : ENTRE REJET ET BON ACCUEIL

Il est nécessaire de préciser que les Gallas sont en majorité animistes. Cependant, certains clans ont été convertis soit au christianisme copte, soit à l'Islam.

1. La réaction violente

a. Les Coptes

Antoine d'Abbadie dit à propos du clergé copte (2) : "Ce qui distingue surtout leur christianisme du nôtre, ce sont des pratiques vicieuses ou déréglées."

La ferveur et l'attachement religieux de tout un peuple se manifestent par son opposition à toute invasion religieuse étrangère. Le peuple éthiopien est chrétien et s'est battu durant des siècles pour le rester. Ses plus grands adversaires demeurent l'Islam et le catholicisme romain. L'Abouna a donc pour mission de garantir l'unité religieuse de l'empire et de surveiller la politique

(1) Azaïs (B.), Cinq années de recherches ..., 1931, p118-119.

(2) Abaddie (A. d'), L'Abyssinie et le roi Théodore, 1868.

entreprise par le Négus en sa faveur. Pour y parvenir pleinement, l'Abouna possède des espions disséminés dans tout le pays. L'Abouna Salama II est tout de suite prévenu de l'arrivée d'un évêque européen en Abyssinie. Il sait que Mgr Massaïa se trouve à Massaouah. Aussi ordonne-t-il au gouverneur de la ville de détruire la maison de l'évêque, moyennant quelques présents (1). Un autre épisode narre l'enchaînement de Mgr Massaïa sur les ordres du métropolitain.

Les persécutions organisées par l'Eglise abyssine importunent considérablement et sans cesse les missionnaires capucins. Ces derniers représentent une menace, un danger pour le maintien de l'unité religieuse de l'empire.

Malgré la bienveillance de Ménélik à l'égard des missionnaires, ceux-ci ne peuvent échapper aux calomnies de toutes sortes et aux représailles. Le ras du Kaffa, Wold Guiorguis, et le clergé copte "accusent les chrétiens et leurs prêtres d'avoir jeté le discrédit sur leur baptême et leurs propres prêtres. Occupation ou confiscation des églises, saisie des objets de piété, ordre aux chrétiens de se faire rebaptiser selon le rite copte (...) (2)." Il est même interdit à toute personne d'approcher Mgr Jarosseau sous quelque prétexte que ce soit. Le 15 septembre 1903, les missionnaires sont forcés de quitter le Kaffa à cause des persécutions de plus en plus vives dirigées par l'Abouna.

Dans les années 1920-1921, l'Abouna Mathéos et les politiciens français, avec notamment M. de Coppet, semblent conjuguer leurs efforts pour attaquer les écoles catholiques. Mgr Jarosseau écrit à ce propos (3) :

"L'Abouna et ses partisans voudraient remplacer tous ces bons serviteurs du pays et de la cause du ras Tafari, par des élèves grandis dans les écoles coptes. Ces écoles, établies à Harar et à Addis-Abéba pour ruiner

(1) Carouge (A. de), p22-23.

(2) Bernoville (G.), Mgr Jarosseau, p207.

(3) Idem, op. cit. p 279.

les nôtres, n'avaient réussi qu'à former des élèves très médiocres et beaucoup plus attachés à la langue anglaise qu'à la langue française. Aussi notre bon ras Tafari trouva-t-il dans cette infériorité un argument sans réplique pour défendre notre cause, lorsque la ligue de nos ennemis voulut le mettre en demeure d'agir contre nous."

Les sources missionnaires donnent l'impression d'une multitude de persécutions dont sont victimes les Pères capucins. Il faut donc prendre avec prudence ces récits, qui parfois sombrent dans la paranoïa.

b. Les musulmans

Jean Doresse (1) raconte que "la tolérance naturelle de l'Ethiopie chrétienne laisse plus que jamais, le champ libre à la diffusion de l'Islam. Cette expansion musulmane était particulièrement facile chez les envahisseurs gallas, plus enclins à prendre la religion du Prophète, qui ménageait leurs coutumes, que le christianisme, qui les bouleversait." Aussi les musulmans ont-ils parfois réussi à prendre les rênes du pouvoir (2).

Les musulmans craignent surtout pour l'avenir de leur commerce d'esclaves, condamné par Mgr Massaïa. La haine qu'ils portent aux missionnaires catholiques est permanente : ils ne cessent pas d'ourdir des complots.

Lorsque Mgr Taurin arrive à Harar, les musulmans lui occasionnent sans cesse des tourments. Eau, pain, bois, denrées alimentaires sont refusés ou disputés aux missionnaires. Mgr Taurin leur conseille de rester calmes et de ne pas répondre aux agressions dont ils font l'objet. La population finit par s'apaiser et par tolérer leur présence. Mais en 1886, l'Emir Abdullaï somme la po-

(1) Doresse (J.), Histoire de l'Ethiopie, 1970, p82.

(2) Ati Johannès, Négus en 1872, est musulman ; Lidj Yassou témoigne de la sympathie pour l'Islam.

pulation hararie de choisir entre le Coran et la mort. Mgr Taurin est alors emprisonné et condamné à mort. La mère de l'Emir intervient aussitôt : "Mon fils, lui dit-elle, je te demande la grâce d'Abba Jacob, si tu touches à sa vie, sache que je ne suis plus ta mère." L'évêque a la vie sauve mais doit s'exiler (1).

Il semble que, durant la présence de Mgr Jarosseau, les missionnaires n'aient pas été inquiétés par les musulmans. Seul l'épisode de la guerre entre Lidj Yassou et le ras Taffari alarme les missionnaires à Harar.

c. Les Gallas

Tout aussi redoutables que les précédents, certaines couches de la population vont également entraver les activités des missionnaires. Les vieillards peuvent devenir des adversaires potentiels parce que ce sont eux qui, généralement, sont les gardiens des traditions et du savoir ancestraux. En outre, leur présence au gouvernement leur permet d'être au centre des décisions prises concernant les missionnaires.

Les "sorciers" ou les "mages" font aussi obstacle au ministère des missionnaires car ce sont eux qui sont les maîtres des puissances invisibles, des miracles, de la magie guérisseuse. Or, le missionnaire est à la fois un gêneur et un concurrent. Lorsque la population s'adresse au missionnaire, cela provoque de la jalousie et donc du ressentiment. Aussi les "sorciers" gallas rendent-ils responsables les missionnaires de toutes les calamités. Si la sécheresse ravage les récoltes, si des maladies déciment les troupeaux, la cause en est toujours la présence de ces hommes blancs.

C'est en tendant des guet-apens, en accusant les missionnaires d'être les apôtres du mal que les "sorciers" vont tenter d'éliminer ceux qui leurs portent préjudice. Quand Mgr Taurin rend visite à un des chefs gallas nommé Orfo, rien ne semble comme d'habitude. Des individus inconnus occupent la maison du chef et

(1) Episode narré dans Analecta Ordinis, 1927, p235.

ne cessent de chuchoter, de comploter. La nuit venue, Mgr Taurin, intrigué, envoie les enfants qu'il a amenés avec lui de Harar s'enquérir de ce qui se trame. Les enfants, heureusement, surprennent une conversation : ces hommes projettent d'assassiner les missionnaires. Mgr Taurin ne dit rien mais, à l'aube, il prétexte la nécessité de revenir à Harar au plus tôt (1).

Selon les dires de Mgr Massaïa et de ses missionnaires, ils ont été chassés du Kaffa à cause d'un coup monté par les "sorciers" gallas. A leur insu, un homme de garde a tué un des chiens qui venait manger les épis de maïs sur leur terrain, et il l'a enfoui sur place. Or, le fait d'enterrer un chien est signe de maléfice pour ces populations. Informé, le ras du Kaffa ne doute pas de la culpabilité de l'évêque et l'abandonne à son sort. Une troupe de soldats s'empare de Mgr Massaïa et le reconduit à la frontière. Durant le trajet, le chien déterré doit accompagner l'évêque. Telle est la décision du "sorcier" pour rompre le maléfice (2).

Nous allons maintenant voir qu'un accueil enthousiaste et amical peut être réservé aux missionnaires.

2. L'accueil chaleureux

a. La bienveillance des ras et du Négus

Un proverbe abyssin dit : "Il est plus périlleux d'avoir pour ami un prince que de l'avoir pour ennemi."

Pour voyager à travers l'Abysinie, il faut une lettre de recommandation d'un ras. Le sort des missionnaires dépend souvent de l'auteur de cette lettre. Mgr Massaïa est reçu avec respect à Tadbada-Mariam dans le Choa par le prince Tikkou-Bérillé. Les serviteurs du prince lui apportent de très beaux présents : un bœuf, dix brebis, cinq grands vases de miel et deux vases de beurre (3). Mais, à peine deux jours plus tard, Mgr Massaïa est arrêté.

Pour atteindre le pays des Gallas, Mgr Massaïa envoie une

(1) Bernoville (G.), p98.

(2) Carouge (A. de), p175-176.

(3) Idem, op. cit p45.

lettre à Ménélik pour lui demander la permission de traverser le Choa. Voilà ce qu'il répond (1) :

"Lettre du Roi des rois Ménélik à Abouna Messias

"Comment te portes-tu ? Je te souhaite bonne santé. Quant à moi, je me porte bien et toute ma maison aussi. J'ai reçu ta lettre et le burnous (2) que tu m'as envoyé. Je t'aime du même amour avec lequel tu m'aimes, c'est pourquoi, viens dans mon royaume le plus tôt que tu pourras. Déjà j'ai mandé à mon ami Abou-Beker de te faire partir le plus promptement possible. Si le Seigneur te fait arriver heureusement dans mon royaume, nous conférerons ensemble sur ce que nous désirons tous les deux. J'ai envoyé à la côte un homme de ma confiance : interroge-le, il te donnera des nouvelles sur moi et sur ma maison.

"Que Dieu te conserve."

L'estime qu'a le Négus pour les missionnaires est un moyen d'entretenir de bonnes relations avec les puissances européennes. Cela permet aux Pères capucins de voyager en toute tranquillité. En définitive, chacune des deux parties trouve son propre intérêt dans cette relation amicale : l'un, à des fins politiques ; l'autre, à des fins apostoliques.

Lorsqu'ils arrivent à Litché, lieu de résidence de Ménélik, Mgr Massaïa et ses missionnaires sont traités comme des seigneurs. "Chaque jour on leur apportait une quantité de pain plus que suffisante pour eux et leurs serviteurs. De temps en temps on amenait un bœuf. Tous les jours on fournissait l'hydromel et le beurre en abondance (3)."

(1) Citée par Carouge (A. de), p238.

(2) Manteau d'homme en laine, à capuchon, porté par les musulmans.

(3) Bernoville (G.), p263.

La bienveillance de Ménélik peut se révéler lors des multiples audiences qu'il accorde aux missionnaires. L'audience commence par des salutations et des remerciements, puis par la remise de présents. Ce jour-là, Mgr Jarosseau offre à Ménélik un tapis, dix mouchoirs en soie et une cassette de flacons de parfums. Ces cadeaux jouent un rôle considérable dans les relations. Mgr Jarosseau raconte (1) :

"J'expose à Sa majesté les faits du Kaffa. Elle en éprouve un déplaisir manifeste. Sur-le-champ, le garant porte-parole Matta-Geria est appelé et, devant lui, Sa Majesté communique à Ato Wossanié, qui est notre interprète écouté, les paroles libératrices, destinées à être envoyées au ras Wold Guiorguis pour qu'il ait à procéder à l'élargissement de nos pauvres prêtres et à leur réintégration dans leurs maisons (...) Nous parlons ensuite un peu du passé. Mon voyage à Kaffa est de nouveau autorisé et confirmé."

Comme nous l'avons vu, Ménélik doit tenir compte de la jalousie de l'Eglise copte et des musulmans. Son cousin, le ras Mekonnen, partagera ses sentiments et protégera les missionnaires établis dans la région de Harar. A la mort de Ménélik, le ras Taffari, qui a été élevé par les missionnaires, garantira la sûreté de leurs nombreuses stations.

b. L'hospitalité des populations

Dès lors que les ras ont donné leur autorisation pour pénétrer à l'intérieur des terres, il faut pouvoir se faire accepter des populations gallas.

La première chose que doit faire un missionnaire, c'est de s'entendre avec la population, de lier amitié avec les principaux dignitaires et surtout devenir membre de la tribu par les usages en

(1) Bernoville (G.), p208-209.

vigueur.

Mgr Taurin s'est allié à la tribu Gullélé par le lien de la communication de sang. Une goutte de sang, prise à la pointe du poignard dans le bras des grands chefs de la tribu est passée dans celui des missionnaires. On effectue l'opération inverse, assorti de discours interminables. Désormais, les missionnaires ne sont plus des étrangers et appartiennent à la tribu. Cette amitié scellée par l'échange de sang peut lancer l'apostolat (1).

Le Père Pierre de Locminé se rend à Annia pour soigner les yeux du chef, Dallâla-Moudé. Un jour pourtant, ce chef envoie son fils de nouveau chercher le Père. Le vieux chef explique au Père qu'il s'est décidé à le prendre comme fils adoptif et membre de la tribu. Là-dessus, conseil de famille, conseil de tribu. La décision du chef est entérinée. La cérémonie d'adoption a lieu selon le rite, au cœur d'une profonde forêt (2).

Il arrive que certains Gallas demandent aux missionnaires de venir leur donner les derniers sacrements ou bien de venir les marier. Abba Gallet, commerçant respecté et fervent chrétien de Lagamara dans le Godjam, sent ses forces décliner et appelle Mgr Massaïa (3) :

"Je suis un chrétien habitué à payer la dîme que chaque année j'ai portée au Godjam. Ma santé ne me permettant plus de faire ce voyage et ayant appris que des prêtres étaient arrivés à Asandabo, je vous envoie une partie de cette offrande et je vous supplie de venir, au moins, l'un d'entre vous, à Lagamara, où nous vous recevrons avec tout l'honneur qui vous est dû."

Abba Haïlou rend visite à Abba Gallet, qui se meurt. Mgr Massaïa arrivera à temps pour lui administrer les derniers sacrements.

(1) Bernoville (G.), p78-79.

(2) Idem, op. cit p105-106.

(3) Citée par Carouge (A.), p123.

Mgr Massaïa est sollicité dans le village de Loya pour célébrer un mariage catholique. Les deux grandes familles, qui forment deux villages, attendent la visite de l'évêque. Le Père Alfred de Carouge (1) précise que "chants de louange, acclamations et joie débordante accueillaient l'évêque et sa suite." Le futur marié avait été baptisé par Antoine d'Abbadie et voulait se marier selon le rite catholique.

C'est surtout lors des tournées de prospection dans une même région et grâce aux ouï-dire que les missionnaires sont bien accueillis. Lorsque Mgr Massaïa se rend à Giarri dans le Godjam, l'accueil est enthousiaste. Le Père Alfred de Carouge (2) raconte que "les petits enfants l'entouraient, se jetant sur lui, quelques-uns lui montraient la marque de l'innoculation sur leur bras ; puis, se prenant par la main, ces petits innocents dansaient et chantaient une chanson de circonstance dont le refrain avait ce sens : *Elle est venue la médecine de la variole ; elle est venue ; il n'y a plus de variole !.*"

Les témoignages abondent sur l'accueil cordial et amical fait par les Gallas aux missionnaires capucins. Le ton de ces témoignages demeure positif, enjoué et jovial. Mais cela n'est-il pas, le plus souvent, destiné à éveiller l'intérêt des bienfaiteurs pour l'Afrique ?

Nous allons, à présent, définir les apports des missionnaires en matière d'enseignement, de social etc.

CHAPITRE II : L'ŒUVRE MISSIONNAIRE

Le missionnaire, plein de zèle apostolique, œuvre en principe à rejeter tout ce qu'il considère comme étant de la barbarie. Ce travail d'"humanisation" et de "civilisation" passe par l'éducation des jeunes filles, l'enseignement dans les écoles, les soins infirmiers donnés dans les dispensaires ou hôpitaux, la libération de l'esclave etc.

(1) Carouge (A. de), p13.

(2) Idem, op. cit. p184.

Selon le docteur Mérab (1), le Galla "est plus accessible à la civilisation, n'étant pas entiché, à la façon des sujets du Céleste Empire, par exemple, ou même à la façon de leurs maîtres les Amharas, de traditions nationales qui l'arrêtent dans les progrès que les Européens lui apporteraient." Le missionnaire va donc tenter de civiliser des indigènes.

SECTION I : LES ŒUVRES D'ENSEIGNEMENT

1. Le rôle des missionnaires dans l'éducation

a. L'amélioration de la condition de la femme

Au XIX^{ème} siècle, pour les missionnaires, la moralisation des populations indigènes est une priorité absolue. Les instructions de la Propagande de la Foi n'ont pas varié depuis 1659 (2) : "Gardez-vous de tout effort et de tout conseil à ces peuples pour leur faire changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs, pourvu qu'elles ne soient pas très ouvertement contraires à la religion et aux bonnes mœurs."

Lorsqu'il évoque l'émancipation de la femme, le missionnaire porte une atteinte profonde aux coutumes ancestrales des populations. Il se réfère pourtant à ce verset du Nouveau Testament (3) : "Que le mari rende à sa femme son dû et de même la femme, à son mari."

Le missionnaire se pose alors en défenseur des droits de la femme, considérée comme inférieure à l'homme en Afrique. Il exige donc, en premier lieu, le libre consentement des jeunes filles pour leur mariage et le mariage "post-pubère". Le voyageur Jean

(1) Mérab (Dr), Impressions d'Ethiopie, p360-361.

(2) Preclin (E.) et Jarry (E.), Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours. Les luttes politiques et doctrinales aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, Bloud and Gay, 1956, tome XIX, p550.

(3) C'est principalement dans la première épître aux Corinthiens, VII, 1-40, que l'Apôtre Paul traite des questions relatives au mariage. Ici, c'est le verset 3.

Duchesne-Fournet (1) affirme que, lorsque la fillette galla atteint sa dixième année, elle est habituellement fiancée sans qu'on la consulte. Elle est mariée trois ou quatre ans plus tard. Ce sont les parents, et plus particulièrement le père, qui décident de leur futur gendre. Si la famille est riche, le choix ne se portera pas sur le fils d'une famille pauvre.

En second lieu, le missionnaire pourchasse la pratique de la dot qu'il considère comme un simple marchandage. Le statut de la femme est largement rabaissé. Le Père Martial de Salviac (2) raconte qu'"au mariage, le père galla cède à sa fille, en guise de dot, un nombre convenable de vaches et de chèvres (...). Sitôt le contrat matrimonial conclu et la dette éteinte le mariage oromo est indissoluble." Le Galla peut même acheter sa femme à crédit total ou partiel. Le mariage est validé et "la valeur d'une femme ainsi épousée augmente en proportion des enfants qu'elle met au monde (3)." Si elle est stérile, le mari peut la renvoyer. Si le mari n'est pas solvable, le père peut reprendre sa fille. La femme, dans cette société si bien structurée et si bien hiérarchisée, sert de monnaie d'échange pour conclure des alliances entre familles.

Le missionnaire se heurte aussi au remariage parfois forcé de la veuve : c'est la loi du Lévirat. C'est une pratique selon laquelle la ou les épouses d'un mari défunt passent à un ou aux frères du mari. Chez les Gallas, cette loi existe pour protéger la veuve et l'orphelin. Seulement ce que le missionnaire n'admet pas, c'est que le proche parent peut réclamer et prendre, comme étant son bien, la veuve et les enfants. C'est un droit, un héritage et le proche parent, en cas de refus de la veuve, peut même aller jusqu'à lui intenter un procès.

Enfin, le plus grand scandale aux yeux des missionnaires catholiques demeure néanmoins l'existence d'une autre pratique : la polygamie. La majorité des Gallas sont monogames. La polygamie,

(1) Duchesne-Fournet, Mission en Ethiopie (1901-1903), Paris, Masson, 1909, tome II.

(2) Salviac (M. de), Les Gallas, grande nation africaine, p215.

(3) Idem, op. cit. p215.

elle, est strictement réservée aux riches familles car le mariage coûte cher. Selon Gaëtan Bernoville (1), "ce n'est point en effet un principe de volupté, comme chez les musulmans, qui autorise la pluralité des femmes, mais l'amour des enfants, la recherche de la gloire et de l'intérêt matériel que peut procurer au Galla une postérité guerrière nombreuse." Parfois, pour se faire apprécier et complètement accepter dans un clan, les missionnaires sont contraints de fermer les yeux sur cette pratique.

Devant cette situation, ils vont pourtant s'efforcer d'imposer le mariage chrétien aux convertis, célibataires ou déjà mariés. Le mariage chrétien fait partie intégrante des caractéristiques essentielles de l'existence chrétienne. Pour être un membre à part entière de l'Eglise, il est nécessaire de respecter cette condition. Il faut suivre les nombreuses directives instituées par l'Eglise depuis des siècles (2) en ce qui concerne les comportements des fidèles avant et pendant le mariage.

Le Père Martial de Salviac (3) précise que "chez les Gallas eux-mêmes, les pauvres monogames ont d'ordinaire plus d'enfants que les riches, et c'est là un argument que les missionnaires font valoir pour détourner ces derniers de la polygamie." Pour inculquer les valeurs chrétiennes aux convertis, le seul moyen est de les écarter des influences néfastes et donc, de les mettre dans des écoles ou bien dans des villages chrétiens spécialement conçus dans ce but. Pour les nouveaux chrétiens déjà mariés, c'est un peu plus difficile. L'Eglise n'admet pas au baptême un adulte qui ne soit pas monogame. En conséquence, il faut établir d'abord la validité du mariage accompli selon la coutume et dans le cas de polygamie, déterminer quelle est l'épouse légitime. Chez les Gallas, la

(1) Bernoville (G.), Mgr Jarosseau, p134.

(2) C'est au XIIème siècle que le mariage devient un sacrement, plutôt ambigu d'ailleurs car au mariage se mêle la sexualité, considérée par l'Eglise comme un péché. Il faut attendre le début du XIIIème siècle pour que l'Eglise parvienne à imposer la fonction du prêtre, en remplacement de celle qu'occupait le père jusque-là.

(3) Salviac (M. de), op. cit. p219.

plus ancienne des épouses est considérée comme étant la maîtresse de maison et donc comme étant l'épouse légitime. Les plus jeunes lui doivent respect, honneurs et politesses dûs à son rang.

Ainsi les missionnaires sont-ils arrivés chez les Gallas avec pour consigne de discerner les coutumes bonnes, indifférentes (donc tolérables) et mauvaises (à supprimer). En général, les traditions qui accompagnent la sexualité et le mariage sont condamnables. Le statut de la femme doit être conforme aux normes chrétiennes. A ce propos, les missionnaires capucins jugeront préférable de confier le domaine de l'éducation et de l'enseignement de la jeune fille galla aux Sœurs Franciscaines de Calais (1).

Il faut néanmoins préciser que bon nombre de missionnaires ont admiré certains points forts du mariage galla. D'abord, ce mariage est indissoluble ; le divorce n'existe pas alors qu'il est accepté chez les Abyssins. Si deux époux se querellent et se séparent, les vieillards interviennent aussitôt pour faire respecter la coutume. Mgr Taurin a même ajouté que le mariage galla est le plus solide après le mariage catholique. Ensuite, la virginité de la femme est assez respectée. Le Père Martial de Salviac (2) dit que "tout Oromo attache un grand prix à la doubra, vierge ." Enfin, le mariage entre proches parents est prohibé. Les Gallas ne se marient pas en deçà du sixième degré de parenté. Certains vont même jusqu'à chercher un époux ou une épouse en dehors du clan ou en dehors de la tribu. L'inceste est formellement interdit.

b. L'enfant

La naissance d'un enfant procure une grande joie et de grandes réjouissances chez les Gallas. L'enfant est généralement entouré de soins, d'attentions et de tendresse, aiment à préciser les missionnaires. La fille et le garçon jouissent des mêmes égards dans leur foyer.

(1) Elles se nomment aujourd'hui les Franciscaines Missionnaires de Notre-Dame.

(2) Salviac (M. de), op. cit. p230.

L'harmonisation et la cohésion de la société galla reposent sur la stabilité de la famille. Le père ou patriarche joue à la fois le rôle de chef, de juge et de prêtre. Son autorité est absolue et ne relève que de Dieu : il doit être obéi de tous. Pourtant, avec la venue des missionnaires, l'autorité du père est remise en question. Selon Bronislaw Malinowski (1), "l'éducation est un processus qui commence à la naissance ; elle est l'héritage social et culturel de l'individu." La formation galla, que d'ordinaire l'enfant reçoit, va être supplantée par celle donnée par les missionnaires. Une nouvelle sphère d'apprentissage commence : l'école. Progressivement, l'autorité parentale disparaît au profit de celle de l'instructeur blanc.

Il existe pourtant deux fléaux qui menacent le jeune galla : la traite et l'esclavage. L'opinion publique française a longtemps été indifférente à ces pratiques. Ce n'est que le 27 avril 1848, sous l'impulsion des deux philanthropes, Alexis de Tocqueville et Victor Schœlcher, qu'un décret du gouvernement provisoire supprime l'esclavage dans les colonies françaises. Plus tard, au Congrès de Berlin, les puissances décident d'insérer dans le texte de l'Acte général du 26 février 1885 des dispositions relatives à la traite pour protéger les populations africaines. L'article VI de l'Acte du Congo commence ainsi (2) : "Toutes les puissances exerçant des droits de souveraineté ou une influence sur lesdits territoires s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence et à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs (...)." La conférence de Bruxelles, qui débute en novembre 1889, exprime sa volonté d'en finir avec les captures d'esclaves et leur expédition par terre ou par mer. Elle prétend faire respecter par la force les mesures prises. Le pape Léon XIII, lui-même, intervient dans ce combat contre l'esclavagisme : rendre à l'esclave sa dignité d'homme en lui offrant la liberté.

(1) Malinowski (B.), Les dynamiques de l'évolution culturelle, Paris, 1970, p108.

(2) Delacroix (Mgr), Histoire universelle des missions, p92-93.

L'initiative privée a déjà obtenu de sérieux résultats sur le terrain. Les missionnaires capucins sont partisans de cette lutte et rachètent des enfants dès leur arrivée sur les côtes orientales de l'Afrique (1). Une lettre de juin 1876 du Père Dominique exprime ce sentiment (2) :

"Ce qui nous coûte davantage pour l'éducation de nos pauvres élèves, c'est que nous sommes quelquefois obligés de les acheter. Au-delà de l'Awack, vivent de nombreuses populations chrétiennes de tradition et en guerre perpétuelle avec leurs voisins les Gallas. Les prisonniers de guerre ordinairement ne sont point mis à mort, mais vendus, ce qui amène de nombreux esclaves sur les frontières de ce royaume. Bon nombre sont de race infidèle ; le reste est d'origine chrétienne, et grandement exposé à tomber entre les mains des musulmans. A deux points de vue, leur rachat serait désirable : 1° pour le rachat de leur âme et le développement de la civilisation chrétienne ; 2° pour l'utilité de l'apostolat, qui ne saurait manquer de trouver dans ces enfants de race chrétienne quelque ressource pour l'évangélisation de ce pays, soit comme prêtres, soit comme instituteurs. Cette première dépense faite, il s'agit de les habiller, de les nourrir et de les instruire."

Pour un lecteur non averti, ces procédés peuvent paraître scandaleux : les missionnaires achètent des esclaves pour les faire travailler.

Une autre lettre du Père Dominique précise à propos de l'esclavage en Ethiopie (3) :

 (1) Supra p40.

(2) Recueil de notes et coupures de journaux relatives aux missions étrangères des Capucins et des Frères Mineurs en Ethiopie.

(3) Idem.

"Les pays gallas fournissent tous les ans des milliers d'enfants esclaves, qui vont pourrir moralement dans les harems d'Egypte ou du Golfe Moresque ; plus nous avons de ressources, plus nous pouvons en sauver."

De grands efforts ont été faits, de grands progrès réalisés pour réduire ces fléaux mais des troupes d'esclaves descendent encore les hauts plateaux éthiopiens pour atteindre l'Arabie. Le transit et le débarquement des esclaves gallas persistent à Hodeidah, dans la mer Rouge, et à Mascate, dans le Golfe Persique, selon le Père Martial de Salviac (1). Sur ce commerce illicite, Mgr Jarousseau écrit au ras Taffari le 21 septembre 1923 (2) :

"J'ai instamment prié M. Lagarde d'expliquer à Genève que les Ethiopiens chrétiens n'ont jamais fait le métier de marchands d'esclaves. Ce sont les musulmans d'Ifat, Tigré, Wargé, Argobba, qui ont toujours pratiqué ce métier, de connivence avec les Arabes et les Turcs. Le commerce des esclaves est avant tout une iniquité musulmane (...)."

Cette précision sur ce commerce est la condition sine qua non pour que l'Ethiopie puisse entrer à la Société des Nations.

Nous allons maintenant étudier les divers établissements (écoles, séminaires, noviciat) qui ont été construits par les missionnaires capucins dans les pays gallas.

2. Les établissements (3)

Depuis Mgr Massaïa et Mgr Taurin, toute nouvelle station a

(1) Salviac (M. de), p263.

(2) Citée par Bernoville (G.), p288

(3) Cette sous-partie est largement inspirée de l'ouvrage de Gabriel-Marie, Un cœur simple et audacieux, Les Frères de Saint-Gabriel (1900-1936), Poitiers, 1979.

vu surgir son école, en même temps que sa chapelle. Mgr Jarosseau, pour obtenir des Frères pour sa mission chez les Gallas, a insisté sur l'importance des écoles comme moyen d'évangélisation.

a. Les écoles

Les Frères de Saint-Gabriel arrivent en Ethiopie le 25 décembre 1900. En ce qui concerne leur futur travail, une convention a été dûment établie. Les Frères ouvriraient deux écoles françaises, donnant six heures par jour un enseignement primaire (et en particulier histoire sainte, plain-chant, instruction religieuse, langue abyssine et leçons pratiques de métiers à la Compagnie du Chemin de Fer) à tous les enfants qui se présenteront, gratuitement, et sans distinction de race, de couleur ou de religion.

Les débuts sont plutôt difficiles dans les écoles. Le Frère Cyrille explique son redoutable problème (1) : "Les élèves ne savent pas un mot de français et je ne sais guère plus de galla." La langue est le meilleur moyen d'être entendu de la population et de communiquer ses propres connaissances. Elle permet de connaître les enfants et de s'adapter à leurs comportements. De plus, ce que les enfants apprennent dans leur langue maternelle ou en français, ils peuvent le transmettre à leur tour à leur famille.

Dans les écoles de Mgr Jarosseau, selon Jean Duchesne-Fournet (2), les enfants sont instruits en trois langues : l'amharique, le galla dans lequel se fait l'enseignement religieux et le français. La doctrine religieuse est exposée à tous mais la liberté de conscience est bien respectée : les enfants viennent de tous les horizons. Le docteur Mérab précise à ce propos (3) :

"Je ne puis retenir mon étonnement en constatant le progrès des élèves dans le français, depuis le premier

(1) Gabriel-Marie, p27.

(2) Duchesne-Fournet (J.), Mission en Ethiopie, 1909, tome I.

(3) Mérab (Dr), Impressions d'Ethiopie, Paris, 1929, tome I.

Jusqu'au dernier : il y a là des Abyssins, des Gallas, des Somalis, des Arabes, voire même un Caucasien ; tous lisent et écrivent de difficiles dictées sans une faute d'orthographe. En sortant de l'école, ils trouvent des emplois dans les administrations telles que la Poste ou la Banque, aux Ministères, à la Douane, auprès des Gouverneurs comme drogmans, ou dans le commerce ; ils deviennent utiles à leur pays et à l'influence du nôtre."

Les missionnaires tentent de former parmi les enfants une élite éthiopienne. Le Négus, d'ailleurs, les préférera aux fils des hauts dignitaires, souvent ignorants. L'origine des jeunes gens est toujours modeste mais lorsqu'ils sortent des écoles missionnaires, ils passent soit au service du Négus, soit à celui des Européens.

Les enfants gallas vont généralement à cette école car leurs parents y voient un moyen d'ascension sociale. Ils ne négligent pas pour autant leur propre enseignement. L'enfant galla reçoit toujours comme premier héritage intellectuel des contes moraux, des proverbes, des maximes et des poésies (1). Les Gallas possèdent une foisonnante littérature, purement orale, mais c'est à l'école des missionnaires qu'ils apprendront à lire et à écrire, et qu'ils découvriront de nouveaux objets tels que les livres et les crayons.

Quant aux capacités intellectuelles, les missionnaires ont l'occasion d'observer celles de leurs élèves. Les enfants se révèlent intelligents et capables. Mgr Massaïa écrit à don Louis Sturla, chapelain catholique à Aden, le 7 janvier 1857 de Lagamara (2) :

"Parlons un peu de nos Gallas. Ils ont un singulier naturel : instruisez-les, ils comprennent tout, ne vous contredisent jamais ; mais c'est tout ce que vous en obtenez. Notre espérance est dans la jeunesse qui se

(1) Salviac (M. de), Les Gallas, grande nation africaine, 1900.

(2) Annales de la Propagation de la Foi, 1858, p55-56.

prête bien aux leçons de l'Évangile."

Le Père Martial de Salviac (1), en 1900, a une autre vision de l'esprit galla. "Le Galla apporte dans la discussion publique la grâce de l'élocution, la souplesse de l'esprit, la finesse des réparties, l'ampleur de l'idée, la modération de la voix, la sobriété des gestes, qui assurent le maintien de sa dignité."

Il n'y a donc pas, pour ce Père, d'infériorité du Noir par rapport au Blanc. Le Noir a des capacités intellectuelles qui lui sont propres et il peut apprendre, comprendre comme tout le monde, qu'il soit dans une petite école, une école professionnelle ou un séminaire.

Pour l'instruction, chaque missionnaire écrit des alphabets, des grammaires, des catéchismes, en langues du pays. Une lettre du Père Dominique de juin 1876 dit (2) :

"Ce serait un grand inconvénient de les élever en dehors des usages du pays. Les livres sont dans la langue pour laquelle les imprimeries d'Europe n'ont pas encore fait de grandes dépenses. Si les circonstances sont favorables pour que nous ayons plus tard une petite imprimerie, nous songerons à multiplier les livres ; jusqu'ici nous nous contentons de manuscrits."

Mgr Jarosseau, avec l'aide des Frères de Saint-Gabriel et les Sœurs Franciscaines de Calais, va développer les écoles dans les pays gallas. Pourtant, ce n'est qu'en 1904 que Ménélik donne officiellement l'autorisation aux Franciscaines de Calais d'instruire les enfants. En février 1905, Ménélik accepte de faire venir des Frères de Saint-Gabriel dans son guebbi (3) pour former des jeunes à la Cour. Sinon tous les cours se font encore clandestinement et contre le gré du Négus. Il n'existe pas de subventions de la part

(1) Salviac (M. de), op. cit. p247.

(2) Recueil de notes et de coupures.

(3) Le guebbi est le palais royal.

du Négus. Le rapport du Frère Alban témoigne de la précarité du matériel utilisé (1) :

"Les élèves écrivent sur des planches que supportent des pieds rustiques, ou sur de vieux cartons posés sur leurs genoux ; comme siège, une petite planche mal équarrie, pour les plus débrouillards, et pour les autres, une caisse ayant servi au transport du pétrole."

Il faut attendre septembre 1927 pour créer officiellement une école publique française à Harar, gratuite et ouverte à tous. Elle s'appelle l'"Ecole Taffari Mekonnen" (2). Les matières qui y sont enseignées sont la géographie, l'arithmétique (calcul), l'histoire, les langues étrangères, la langue du pays, la peinture et le dessin. On tient compte des fêtes religieuses et civiles, des coutumes et des mœurs des jeunes enfants (catholiques, coptes, musulmans) dans les programmes d'étude et dans les classes. Le ras Taffari fournit le mobilier scolaire, bureaux, bancs, tables etc., et les fournitures telles que l'encre, les crayons etc.

Mgr Jarousseau veut tout contrôler par lui-même. C'est lui qui envoie les Frères de Saint-Gabriel à tel ou tel endroit pour diriger les écoles : le Frère Félix de Nolé, inspirateur de l'école franco-éthiopienne, est muté à la direction de l'école d'Addis-Abéba. L'école franco-éthiopienne, elle, connaît un véritable essor au temps du Frère Robert (1919-1929) grâce à son exigence dans le domaine de l'assiduité aux cours, de l'ordre et de la discipline des élèves, de leur propreté et de leur hygiène. C'est lui qui passe des contrats avec la Compagnie du Chemin de Fer et avec le Comité de l'Alliance française. Face à l'Alliance Française, Mgr Jarousseau veut toujours garder sa position d'arbitre dans les négociations pour l'ouverture d'écoles.

Les années trente sont des années noires. Lorsque la menace italienne se fait sentir, une cinquantaine d'élèves sont appelés à

(1) Gabriel-Marie, Un cœur simple ..., p27.

(2) Idem, p 117.

Addis-Abéba pour être soldats. Puis, les événements s'accélérent et les classes sont suspendues. Plus de la moitié des Frères sont partis, les autres se sont réfugiés à Dirré-Daoua. La pancarte "Ecole Taffari Mekonnen" est remplacée par "Scuola Vittorio Emanuele II". Mgr Jarosseau écrit le 3 juillet 1936 au Frère Robert (1) :

"En ce qui concerne nos écoles, du moment que le C.F. Provincial en envisage la fermeture et que déjà, il rappelle le Frère Galmier, je m'incline (...). D'autant plus que le Comité d'Alliance Française se voit obligé de prendre la même décision pour l'école d'Addis-Abéba. Votre départ constitue pour moi une grande peine, et je considère que c'est pour moi, un devoir de ma charge de vous exprimer le témoignage de ma reconnaissance pour les 36 années de collaboration que les Fils du Bienheureux Grignon de Montfort ont fourni à notre apostolat en Ethiopie, avec un zèle et une persévérance qui ne se sont jamais démentis."

Quant aux écoles professionnelles, Pie XI en souligne la formation dans l'encyclique *Rerum Ecclesiae* et les recommande aux missionnaires. "Il est de plus très utile que vous fondiez des écoles supérieures pour les jeunes gens qui ne se destinent pas à l'agriculture, leur ouvrant ainsi l'accès à des études plus relevées et surtout à la pratique des arts manuels (2)."

Mgr Jarosseau engage la Compagnie du Chemin de Fer à ouvrir une école professionnelle à Dirré Daoua. Il rêve même d'une école de commerce. Lors des persécutions, il écrit au Supérieur Général des Frères de Saint-Gabriel le 15 septembre 1904 (3) :

(1) Gabriel-Marie, Un cœur simple ..., p143.

(2) "L'encyclique *Rerum Ecclesiae*" in La Documentation Catholique, 1926, tome XV, p1424-1425.

(3) Gabriel-Marie, op. cit. p44.

"L'école de Harar aura de la peine à se maintenir (...). C'est pourquoi je m'efforce de préparer un refuge aux Frères de Dirré-Daoua sous la tutelle du Chemin de Fer, en donnant à l'école projetée un "cachet professionnel". Les ateliers de la Compagnie seraient ouverts aux élèves apprentis que les Frères auraient chez eux dans leurs classes pour l'enseignement théorique, c'est-à-dire l'Instruction primaire."

Des difficultés apparaissent parce que manquent locaux et matériels. Le recrutement des enfants, à cette époque, se fait parmi les orphelins recueillis ou les enfants esclaves rachetés par les missionnaires. En 1922, Mgr Jarosseau appelle cette école professionnelle "Nazareth".

En 1926, la Compagnie du Chemin de Fer fournit aux Frères quelques machines-outils hors d'usage et le courant électrique. Mais la concurrence est grande avec d'autres ateliers européens qui forment également des ouvriers indigènes. Les Frères manquent de personnel enseignant : la plupart décède de maladies ou d'accidents. Il faut dire que les Frères ne sont pas qualifiés pour cet apprentissage plus pratique que théorique. En 1936, cette école sera définitivement détruite (1).

Cette initiative a permis aux Gallas d'utiliser de nouvelles techniques et d'évoluer, petit à petit, avec le développement souhaité d'abord par Ménelik, ensuite par le ras Taffari.

Les missionnaires ont aussi tenté de créer des "colonies agricoles" ou des villages chrétiens. En effet, il s'avérait utile de stabiliser et de regrouper toutes ces familles chrétiennes, trop souvent dispersées. En outre, les missionnaires pouvaient ainsi vérifier l'acquisition des normes chrétiennes (pas de polygamie, pas d'esclaves, etc.). Encadrés et protégés, les catéchistes n'ont pas à se prendre en charge. Cette enclave "ecclésiastique" est en fait le reflet de la volonté de l'Eglise de s'implanter partout et

(1) Gabriel-Marie, Un cœur simple ..., p125.

d'être considérée comme universelle.

Mgr Massaïa décide de fonder une colonie chrétienne proche de Echia et dénommée Rasa. Une trentaine de familles composent cette colonie, qui est régie par un règlement soigneusement rédigé par l'évêque et les chefs de famille. Pourtant, deux articles posent un problème : le premier défend aux habitants de se disputer et de se battre avec les populations des alentours. Le second refuse l'entrée à tout non catholique : esclaves, chrétiens coptes etc. L'évêque décide de rester sur ses positions et la communauté finit par céder aux articles du règlement. Cette première initiative ne dure pas car une épidémie dévaste toute la communauté (1).

M. Gros, représentant en Abyssinie d'une société parisienne, a obtenu du Négus des concessions importantes de terrains pour y lancer diverses exploitations. Mgr Jarosseau voit dans ces concessions un moyen sûr de rester dans le pays en cas de nouvelles persécutions. Fin 1904, l'évêque envoie les Frères de Saint-Gabriel Vincent de Paul et Félix de Nolé diriger respectivement les concessions de Laga-Arba et d'Alila. Seul le courrier unit les deux communautés à Harar.

D'après le Frère Gabriel-Marie (2), les Frères ont creusé, dans la première concession, un canal pour irriguer les terres. Toute la journée, les Frères essaient de faire un élevage de vers à soie. Malgré les nombreux fléaux tels que les fièvres, les fatigues, etc., les Frères ne cessent de s'activer : entretien des chevaux, organisation des travaux dans les champs et divers chantiers.

Dans la seconde concession, les Frères sèment de l'orge, du maïs, des pommes de terre etc., malgré la douane éthiopienne qui confisque le matériel. Il faut, en effet, obtenir l'autorisation du Négus pour faire venir des marchandises d'Europe et faire passer des caravanes. Malgré tout, les Frères s'occupent de l'abattage des arbres pour se loger, de la culture de produits pour se nourrir. Il faut survivre avec ce que l'on a sous la main.

Mgr Jarosseau écrit au Supérieur des Frères de Saint-Ga-

(1) Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie, p296-297.

(2) Gabriel-Marie, p49.

briel sa profonde inquiétude quant au devenir de ces deux concessions (1) :

"Les concessions nous causent pas mal de tourments, et je me demande si nous pourrons, longtemps encore, y maintenir nos Frères."

La réalité est dure à admettre. L'échec des concessions provient des mauvaises conditions de l'exploitation et des nombreuses dépenses dûes à une désastreuse gestion financière dont les missionnaires n'avaient pas mesuré les difficultés.

b. Les établissements religieux

La question de la formation du clergé indigène est devenue primordiale en pays dit de mission. Ce clergé doit, avant tout, assurer la relève du missionnaire et encadrer les nouveaux chrétiens dans les villages. Les prêtres indigènes sont capables, mieux que quiconque, de convertir leurs compatriotes. Leur parfaite connaissance du pays et de la langue leur permet de discuter, de convaincre et de transmettre plus facilement la doctrine aux populations à évangéliser.

Pie XI, dans son encyclique *Rerum Ecclesiae*, encourage fortement le recrutement et la formation d'un clergé indigène. Trois-quarts de siècle plus tôt, d'ailleurs, Mgr Massaïa avait bien compris l'importance et la nécessité d'ordonner des prêtres indigènes. A ce propos, le Père Louis de Gonzague raconte (2) :

"Ce saint évêque savait, d'après des expériences déjà faites, que la création d'un clergé indigène n'était pas une utopie (...). Multiplier ces prêtres indigènes, lui a toujours paru le moyen le plus sûr pour maintenir et augmenter le bien commencé, et diminuer avec le temps

(1) Gabriel-Marie, p59.

(2) Annales de la Propagation de la Foi, 1869, p281.

la grande répulsion de ces peuples contre les Européens."

Ainsi, Mgr Massaïa avait-il décidé de se mettre à la disposition de tous pour que chacun puisse bénéficier de l'instruction religieuse (1) :

"Quanto all'istruzione religiosa, oltre il catechismo della mattina e della sera, che soleva fare immancabilmente alla famiglia, stabilii di farne due altri, uno prima di mezzogiorno, ed uno prima di notte ; questo per la gente del vicinato, e quello per coloro, che venivano da lontano."

En 1852, lors de son passage à Assandabo, Mgr Massaïa confère l'ordination sacerdotale à Abba Hailou et à Abba Fessah. En 1863, après avoir été instruits, Abba Jacob et Abba Joannès deviennent prêtres.

Comment la catéchèse a-t-elle été organisée dans le vicariat des Gallas ? Au séminaire le plus souvent ambulante de Mgr Massaïa et de Mgr Taurin ont succédé un petit et un grand séminaire. Le petit séminaire est fondé en 1897 par Mgr Taurin et se développe plus tard sous l'impulsion de Mgr Jarosseau. Le Père Joseph écrit à son propos (2) :

"C'est le séminaire de la Mission. Je prépare, avec un autre Père, ces enfants au sacerdoce. La plupart, à peine âgés de 10 à 15 ans, savent déjà un peu de fran-

(1) Extrait cité par Atti del convegno ..., 1990, p70.

"Quant à l'instruction religieuse, en plus du catéchisme du matin et du soir, que je faisais d'habitude à la famille, je décidais d'en faire deux autres, un avant midi, et un avant la nuit ; ce dernier pour les gens du voisinage, et le premier pour ceux qui venaient de loin."

(2) Bulletin des Missions Catholiques, janvier 1909, p16.

çais et de latin. Toute la journée est occupée entre la prière, l'étude et le travail des champs."

Les élèves, cependant, se sont dispersés lors de la révolution soulevée par Lidj Yassou. Fermé de 1915 à 1925, cet établissement redevient prospère en 1937 sous les Capucins italiens (1).

Le grand séminaire est établi par Mgr Jarosseau en 1903 à Harar. Le Père Séraphin, supérieur du grand séminaire, le décrit dans une lettre datée du 6 août 1904 (2) :

"Voulez-vous connaître le plus petit Grand Séminaire du monde catholique ? Rendez-vous à Harar, dans l'enclos de la mission. Adossées à la chapelle de l'humble résidence épiscopale, voici trois salles plus minuscules l'une que l'autre, et ne mesurant pas ensemble vingt mètres carrés. Pour aller de l'une à l'autre, d'étroits sentiers, en plein air, où deux personnes ne peuvent passer de front, nous servent à la fois de couloir et de jardin (...). C'est là tout l'établissement qui répond au titre presque menteur du Grand Séminaire indigène d'Harar.

"Voulez-vous le visiter en détail ? Volontiers, je serai votre cicérone. Voici les salles n°1 et 2. L'une et l'autre servent, tour à tour, de dortoir et de lieu de récréation. Comme vous le voyez, nos jeunes lévites couchant sur des nattes ou de vieux sacs d'emballage, la literie ne prend guère de place ; c'est là, d'ailleurs tout notre ameublement (...). Quant au n°3, il nous représente la salle *factotum* : c'est là qu'on prépare ses leçons et que l'on rédige les devoirs quotidiens ; là qu'on suit tous les cours réglementaires, plus les répétitions de liturgie et les conférences spirituelles ; là, enfin,

(1) Paris (A. de), Mgr André Jarosseau, ancien évêque français d'Ethiopie, 1941.

(2) Bulletin des Missions Catholiques, août 1904, p449.

qu'on loge les bouquins grands et petits (aussi antiques que rares) qu'on a pu transporter si loin depuis que la Mission existe ; en un mot, cet antre étroit et obscur est notre salle *omnibus*. Il ne peut néanmoins nous tenir lieu d'oratoire, et cela nous oblige à aller faire tous nos exercices de piété à la chapelle de la Mission (...).

"Mais, voilà, le Bon Maître qui, lui, à ses desseins éternels, fait que le nombre de nos séminaristes indigènes va toujours grandissant. Actuellement, ils sont onze, trois *abyssins* et huit *gallas*. Six d'entre eux ont déjà reçu les quatre Ordres mineurs et poursuivent leurs études philosophiques."

Les séminaristes indigènes décident donc de renoncer à leurs anciennes croyances et aux rites ancestraux pour se consacrer à l'enseignement des Saintes Ecritures. Dans cette démarche, les missionnaires leur servent de guides et de modèles. C'est, ensemble, dans un travail mené en étroite collaboration, que des missionnaires venus de France et des prêtres *gallas* proposent l'Evangile aux populations.

Cette collaboration se manifeste de bien d'autres manières comme l'écrit le Père Séraphin le 2 août 1906 dans le Semeur d'Ethiopie (1) :

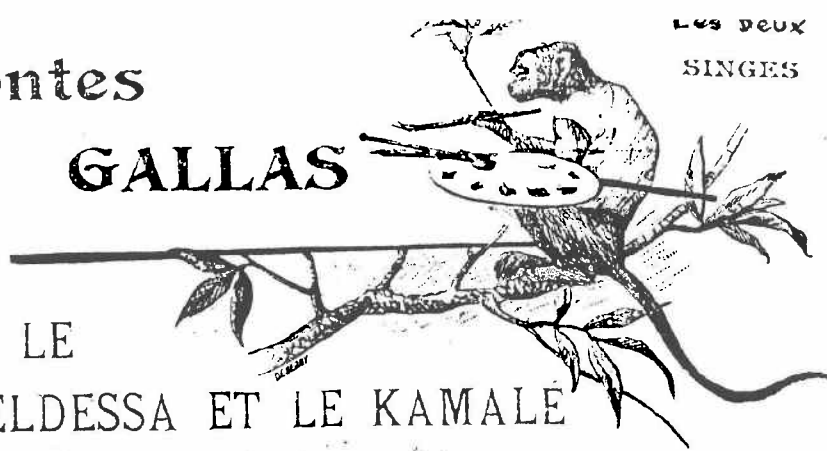
"Que pourront bien rédiger, pour votre bulletin, nos jeunes élèves africains encore si peu familiarisés avec les règles austères de notre langue française ?

(...) Nos jeunes séminaristes se feront - à leurs heures de loisir - une double joie de fixer par écrit les histoires archaïques que tout enfants, ils ont appris de la bouche sentencieuse des vieillards *amharas* ou *gallas*."

A la lecture des contes traduits, tels que "le *djeldessa* et le

(1) Le Semeur d'Ethiopie, 1906, p87.

GALLAS

LE
DJELDESSA ET LE KAMALÉ

Il était une fois un Djeldessa (1) et un Kamalé (2) qui firent ensemble un contrat. En vertu de ce traité, ils devaient, tour à tour, travailler en commun l'un pour l'autre.

S'étant donc réunis, ils allèrent d'abord labourer le champ du kamalé. Or, l'heure du goûter venue, le kamalé dit au djeldessa: « Mon ami, n'est-il pas temps de prendre notre repas? » — « C'est vrai, dit le djeldessa; mais, qui de nous deux ira à la maison chercher la gourde de bière? » — « C'est le plus fort! » reprit le kamalé.

Et le djeldessa, tout fier de sa corpulence, alla prendre la bière à la maison. Dès son retour, il dit au kamalé: « Nous voilà en possession de la gourde. Mais à présent, qui boira le premier? » (3) — « C'est celui qui a du poil blanc » répondit le kamalé. (4)

Et tandis que, sans être allé chercher la gourde, notre rusé kamalé buvait à longs traits; de son côté, le pauvre djeldessa pensait:

« En toute occasion, le fin madré, pour faire prévaloir ses intérêts, trouve toujours quelque prétexte ».

Plusieurs, dans les pays Gallas, tirent encore cette morale: « La finesse des Petits, l'emporte toujours sur la bêtise des Grands ». En d'autres termes: « A quoi sert d'être Grand si l'on manque d'esprit, et qu'il importe d'être Petit, si l'on en possède.

(1) Le plus gros singe des pays Gallas. Son poil est généralement roux.

(2) Espèce de singe des pays Gallas. Plus petit et plus lesté que le Djeldessa, il s'en distingue par un pelage en partie blanc, et surtout par une ruse plus que proverbiale.

(3) Bière Oromo, agréable et limpide à la surface, mais déposant une lie abondante et laxative.

(4) Poil blanc ou grisonnant, objet, chez les Gallas, de vénération et de présence.

Original en langue Galla.

Djaldo fi Kamalé,
gouza waligodé.

Oyrou kamalédâti dakan. Saan soupata guégnan: « Ya, kamalé? Ya djaldo kamalédan! Soupanni gahé, égnou gale, farcho nou hafidou? » — « Kan houmma kabouga! » djette kamalen.

Galéti, fidéga. « Kamalé? Ya djaldo! Farchon douf-té, égnou दौरa hadougou? » — « Kan arri kabouga! » djette kamalen.

Akkanatti, outou galté
in fidiné, दौरa dougdé.

« Ayli baban, houndarra
ouf olcha, bakkayoutti
ouf boultcha ».

Barlon (élève) Élias.

kamalé" (voir page précédente) ou "l'hyène et l'âne" etc., les rédacteurs capucins du Semeur d'Ethiopie en ont remarqué la délicatesse. "On sera plus d'une fois surpris de constater par le rapprochement des fables gallas de celles d'Esopé et de La Fontaine, que le bon sens et le ton de l'esprit humain sont partout les mêmes, et que les peuples, prétendus sauvages, ont plus de finesse qu'on n'a coutume de leur en accorder (1)."

A la différence des Abyssins (2), l'instruction religieuse est pratiquement nulle chez les Gallas. Seules les prières et la sagesse des vieillards forment le patrimoine théologique des enfants gallas. La religion est un domaine strictement réservé aux magiciens. Chaque clan, selon le Père Martial de Salviac (3), a son grand pontife qui fait les prières officielles et qui tient le rôle de sacrificateur. Ce personnage, avec l'Abba Mouda, a une influence considérable sur la population. Le missionnaire doit tenir compte de cette influence lorsqu'il essaye de fonder un établissement religieux. Il ne doit ni choquer ni brusquer la population.

Un autre établissement religieux est spécialement créé par Mgr Massaïa en 1865 : un collège pour enfants gallas dans le quartier de Saint-Barnabé à Marseille. Mgr Massaïa souhaite les voir devenir de futurs missionnaires en Ethiopie. Douze élèves arrivent donc à Marseille le 4 janvier 1867. En attendant la construction de ce collège, les enfants sont logés dans une aile du couvent capu-

(1) Le Semeur d'Ethiopie, 1906, p88.

(2) La jeunesse abyssine reçoit une instruction purement orale dans les écoles que l'on nomme debra, dirigées par des moines ou des prêtres coptes. Selon l'ouvrage d'Antoine d'Abbadie, L'Abyssinie et le roi Théodore, l'enseignement est gratuit. Mais les élèves demandent l'aumône et sont souvent les domestiques de leurs professeurs. Les études durent très longtemps : sept ans pour le chant d'Eglise, neuf ans pour la grammaire et dix ans pour la Bible. Les élèves, n'ayant pas de livres à leur disposition, apprennent tout de mémoire.

(3) Salviac (M. de), Les Gallas, grande nation africaine, p140.

cin. Une lettre du Père Louis de Gonzague précise (1) :

"On leur donna pour directeur un de nos Pères accoutumé à parler leur langue, un Frère professeur, et un autre pour les soins matériels. Il serait difficile de dire ce que ces enfants, à peine sortis de l'esclavage et du paganisme, firent de progrès dans les sciences et dans la vertu. Après trois mois seulement, ils lisaient le français et l'écrivaient à la dictée."

Ces enfants font leur communion et reçoivent leur confirmation. Mgr Massaïa en emmène deux en Ethiopie, Louis et Stéphane, pour en faire des missionnaires. Mais, dès la seconde année, la santé des élèves devient alarmante : c'est la phtisie (tuberculose pulmonaire). Il faut donc les rapatrier et le 19 septembre 1870, les Pères et leurs élèves embarquent pour Aden (2). La mission gagne, malgré cet échec, trois prêtres indigènes.

c. Les établissements pour jeunes filles

Les Sœurs Franciscaines de Calais ont joué un grand rôle dans l'enseignement des jeunes filles gallas. Elles débarquent sur les côtes orientales de l'Afrique en 1890. Cinq religieuses ont commencé à regrouper des orphelines noires et ont ouvert une école à Aden. A Djibouti, des classes pour indigènes et enfants des colonies européennes sont fondées. En 1897, elles s'établissent à Harar et viennent seconder les missionnaires capucins dans leur tâche (3).

Conjointement aux écoles de garçons, Mgr Jarousseau ouvre avec les Sœurs Franciscaines de Calais une école de filles. Leur

(1) Annales de la Propagation de la Foi, 1869, p282.

(2) Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie, p280-281.

(3) Cette sous-partie est largement inspirée de l'ouvrage : Les Sœurs Franciscaines de Calais, Paris, librairie Letouzey et Ané, 1924.

but est de faire de ces élèves des futures mères de famille parfaites, des "fées du logis", tout en leur inculquant les notions essentielles de l'instruction. Ces écoles forment, en définitive, des épouses "admirables", selon un idéal chrétien bien précis. C'est à la fois l'occasion de contester l'autorité des anciens et de s'émanciper. Les jeunes filles sont particulièrement sensibles à ce message émancipateur. Le succès des congrégations religieuses féminines en Afrique exprime une aspiration à sortir des cadres rigides imposés par les traditions ancestrales.

A Addis-Abéba, à partir de 1903, les Sœurs Franciscaines éduquent les jeunes filles clandestinement. Elles sont obligées de se cacher pour ne pas éveiller la susceptibilité des Abyssins ; le Négus n'a toujours pas autorisé l'ouverture des écoles par les missionnaires.

Mgr Jarosseau fonde, avec l'aide de Mère Géorgina, la congrégation des oblates indigènes. Les postulantes passent six mois à l'orphelinat pour étudier leur vocation. Elles prennent alors l'habit du Tiers-Ordre séculier et commencent leur postulat qui dure un an. Celui-ci est couronné par leur profession dans le même Tiers-Ordre. Cette profession correspond à leur prise d'habit comme sœur oblate et à leur entrée au noviciat. Ce temps de formation dure deux ans durant lesquels les novices apprennent le français et sont instruites de la doctrine à enseigner. Elles prennent part aux divers travaux et s'initient aux ouvrages particuliers du pays. "On leur inculque l'esprit franciscain, l'esprit de piété, de simplicité, d'obéissance et de dévouement (1)." Il est évident que cette longue formation subit également de multiples persécutions.

Le 1er mai 1915, Mgr Jarosseau note dans son journal (2) :

"J'ai le bonheur de consacrer au Seigneur Cœcilia Emmanuel, la sœur d'Abba Elias. Elle a prononcé au pied de l'autel, entre mes mains, ses trois vœux de pauvreté,

(1) Les Sœurs Franciscaines de Calais, p117.

(2) Extrait cité par Bernoville (G.), Mgr Jarosseau, p291.

chasteté et d'obéissance en qualité d'oblate tertiaire de Saint-François, affiliée à la congrégation des Sœurs Franciscaines de Calais."

Le 29 décembre 1922, Mgr Jarosseau écrit à son ami, le curé de Saint-Mars (1) :

"Ce qui est un signe d'espérance, c'est que les vocations sacerdotales se dessinent et que, parmi nos jeunes filles chrétiennes, plusieurs attirées par la grâce de Notre-Seigneur, ont renoncé au monde pour se consacrer à lui. Ce qui fait que nous avons déjà une petite congrégation de religieuses indigènes en formation (...). J'espère beaucoup que ces âmes, consacrées à Notre-Seigneur, nous attireront des grâces de conversion par leurs prières, leur vie édifiante et la part qu'elles auront dans l'enseignement du catéchisme aux femmes et jeunes filles de leur pays."

A cette époque, elles sont trois professes et quatre novices. En 1925, les Oblates indigènes de Marie-Immaculée sont quinze.

En 1936, quatre bombes tombent sur la maison des Sœurs à Harar. Mgr Jarosseau décide de les évacuer ; les Sœurs Franciscaines et leurs élèves partent pour Dirré-Daoua. Elles poursuivront leur apostolat à Djibouti.

Il faut maintenant noter l'importance considérable des travaux scientifiques des missionnaires sur l'Ethiopie.

3. Les recherches scientifiques

a. Les recherches archéologiques

Dans le domaine de la recherche, les missionnaires ont fait preuve d'initiatives et de curiosité. M. Pottier, le conservateur du Louvre, suggère au Père capucin Bernardin Azaïs d'effectuer des

(1) Lettre citée par Bernoville (G.), p291.

recherches archéologiques en Ethiopie. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts et l'école des Langues Orientales l'encouragent chaleureusement. Le Père Azaïs arrive le 1er juillet 1922 à Harar, en compagnie d'un professeur, Roger Chambard.

Mgr Jarousseau, selon Gaëtan Bernoville (1), se déclare plutôt favorable à cette expédition scientifique. Le 21 juillet, le Père Azaïs et Roger Chambard sont reçus par le ras Taffari. Celui-ci leur dit (2) :

"Pour vous aider dans ces excursions, je ne dispose pas, comme dans votre belle France, d'automobiles et de chars aériens. Nous en sommes toujours à la locomotion antique du mulet et du cheval. Mais celle-là, je puis, et j'en suis heureux, la mettre à votre disposition. Afin que vous puissiez circuler avec toute liberté, je vous donnerai une lettre de recommandation pour tous les chefs du royaume. Ayez donc bon courage, car l'œuvre que vous allez accomplir tournera aussi bien à la gloire de l'Ethiopie qu'à l'avantage de la science française."

De 1922 à 1926, le Père Azaïs et Roger Chambard ont exploré l'Ethiopie, d'abord dans la région de Harar, puis dans celle des grands lacs Zouaï, Langano, Chala, Marguerita et Chamo. Toutes les recherches ont été notifiées dans deux volumes : Cinq années de recherches archéologiques en Ethiopie. Jusqu'en 1934, le Père Azaïs ne cesse de compléter ses recherches.

Au point de vue archéologique, d'anciennes ruines et villes abyssines, des mosquées détruites et des dolmens restent visibles. Au point de vue préhistorique, le Père Azaïs a recueilli des fossiles de toutes sortes : ammonites, orthocères etc. (3).

(1) Bernoville (G.), p280.

(2) Idem, op. cit. p281-282.

(3) Moulins (A.), Capucins missionnaires ..., 1931, p116.

Le succès de ces explorations se répercute dans tous les milieux scientifiques d'Europe. Plusieurs articles et études ont suivi les travaux des deux chercheurs scientifiques. M. Cottreau publie "Les invertébrés jurassiques de la région de Harar", M. Ravaisse, "Les stèles et les inscriptions arabes trouvées en Abyssinie" etc.

Le Père Azaïs et M. Chambard donnent également de nombreux renseignements en ce qui concerne l'ethnologie. Ils parlent de Harar et de ses habitants (langues, mariage, religion etc.), de la culture du café et du kât (1).

Le 21 novembre 1926, Mgr Jarosseau décrit dans son journal quelques trouvailles des explorateurs concernant la religion chrétienne (2) :

"10.000 colonnes, des milliers de statues se rapportant à l'antiquité païenne de l'Ethiopie. Pour l'époque chrétienne : une église monolithe (26 fenêtres, plafond sculpté, le tout dans le style de la liturgie abyssine), 2 calices artistiques bronze doré avec patène dont l'un est décoré des figures des douze apôtres ; 2 grandes croix, encensoir, algière, plateau ; 4 grands in-folio manuscrits en langue guez, enluminures de belles miniatures représentant les apôtres, les évangélistes et autres diverses scènes de l'Ancien et Nouveau Testament. Ces manuscrits, magnifiquement écrits sur parchemin, contiennent chacun 200 feuillets. Ils renferment : le texte de l'Evangile, le livre de la foi, les actes des apôtres et un rituel (psautier) de la Vierge (...)."

Les missionnaires ont œuvré à la constitution d'un patrimoine archéologique éthiopien, jusque-là insoupçonnable.

(1) Azaïs (B.), Cinq années de recherches ..., p113.

Le kât est un arbuste à feuilles de la famille des *Celastraceae*. Les musulmans mâchent les feuilles car elles ont des vertus aphrodisiaques (mélange de kola et de caféine).

(2) Extrait cité par Bernoville (G.), p283-284.

b. Les recherches sur la flore et la faune

Le Père Azaïs et M. Chambard ont commencé par répertorier les plantes d'Ethiopie et ont constitué un herbier, riche de plantes médicinales. Le couso sert de remède contre le ténia. Une autre plante, la perpétuelle, a la propriété d'annoncer la pluie.

Les Frères de Saint-Gabriel se sont aussi intéressés aux divers aspects de l'Ethiopie. Le Frère Robert a observé les oiseaux. Il a dénombré plus de 833 espèces dont 23 n'existent pas en dehors de l'Ethiopie. Le Frère Maurel, lui, a fait des études sur la faune et la flore en coopération avec M. Scey-Montbéliard, secrétaire de chancellerie à Addis-Abéba et correspondant de la société nationale d'acclimatation de Paris (1).

Le Père Aloys (2) décrit la faune sauvage de l'Ethiopie. Serpents, éléphants, hyènes, fauves, font partie intégrante du paysage éthiopien dans lequel vivent les missionnaires. Il leur arrive donc de se trouver nez à nez avec un léopard ou une hyène. Les oiseaux, en général, émerveillent les missionnaires : bengalis, pluvians, serpentaires etc.

c. La linguistique

Les missionnaires vont, dès le début, s'intéresser aux différentes langues du pays et ont le souci de les faire découvrir au grand public. En 1864, Mgr Massaïa est reçu par Napoléon III, qui décide de faire imprimer sa grammaire galla-amharique. Plus tard, Mgr Taurin profite de son séjour en Europe, en 1880, pour faire imprimer divers livres pour l'apostolat : manuel de piété et de vie chrétienne, un évangile selon saint Matthieu, un petit et un grand catéchisme, un alphabet pour la langue galla (3). Le Père André (le futur Mgr Jarosseau) se perfectionne sans cesse dans la connaissance de la langue galla et l'arabe ; Harar est une ville musulmane.

(1) Gabriel-Marie, Un cœur simple ..., 1979, p133.

(2) Moulins (A. de), Capucins missionnaires ..., p126-136.

(3) Analecta Ordinis, 1927, p196-197.

En 1888, Mgr Taurin encourage les missionnaires et les engage à ne pas négliger les études linguistiques. Mgr Jarosseau composera une grammaire et un dictionnaire, des manuels en langue galla, notamment un règlement de vie chrétienne pour les nouveaux chrétiens et un manuel dominical. Selon Gaëtan Bernoville (1), l'évêque a rédigé aussi un mémoire sur les mœurs, la faune et la flore du pays galla.

Mgr Jarosseau, le 27 janvier 1925, est à Rome. Pie XI a autorisé l'impression, à l'imprimerie polyglotte vaticane, de son ouvrage bilingue (galla-français) et de son catéchisme en langue galla. Selon toujours Gaëtan Bernoville (2), l'évêque repartira avec un millier d'exemplaires du premier, deux mille du second.

Pourtant, les problèmes de traduction de la Bible et de certains mots ne sont pas toujours simples à régler. Comment expliquer la signification du mot "neige" à des jeunes africains ? La plus grosse difficulté des missionnaires, dans ce genre de travail, est de s'adapter au contexte dans lequel ils se trouvent. Malgré tout, il faut reconnaître que ces traductions et toutes ces études ont facilité l'extension de la foi catholique en pays dit de mission. Elles ont permis le rapprochement et la découverte de ces peuples.

Rencontrer les populations, c'est parler leur langue et comprendre leur comportement, mais c'est aussi partager leurs souffrances et tenter de les soulager.

SÉCTION 2 : LES ŒUVRES SOCIALES

Les missionnaires capucins arrivent dans un pays où les conditions climatiques, la précarité des moyens, l'utilisation de l'eau et l'hygiène, posent bon nombre de problèmes : d'où aussi les multiples fléaux qui ravagent les récoltes et les populations, les famines dûes aux sauterelles et à la peste bovine, la propagation de diverses maladies etc.

(1) Bernoville (G.), p254.

(2) Idem, op. cit. p306.

1. Les orphelinats

Les missionnaires ne refusent à personne leur aide et leur charité et voient même l'avenir leur sourire quant au nombre de conversions possibles dans ces moments graves de famines ou d'épidémies. Le Père Athanase le dit lui-même (1) :

"Du reste, je ne vous parlerai de cette grande famine, qu'en tant qu'elle a été pour la Mission Galla la cause providentielle de nombreuses conversions et de la fondation de la plupart de nos stations. Que de fois d'un grand mal physique Dieu se plaît à faire surgir un grand bien moral ! C'est dans la souffrance qu'il aime à visiter l'âme des peuples comme des individus."

Aussi la fondation d'orphelinats devient-elle nécessaire pour recueillir tous les enfants abandonnés, et plus tard les baptiser. Les premiers, en 1891, datent d'une des plus grosses famines qu'ait connu l'Éthiopie, sont ceux d'Awallé, Harar, Lafto et Bibalou. Pour établir ces orphelinats, il faut trouver un terrain approprié. Mgr Taurin (2), ayant guéri un chef abyssin, parvient à obtenir de ce dernier, en signe de reconnaissance, un coin de terre. Mgr Jarosseau préférera acheter des concessions.

Nombreux sont ceux qui sont confiés aux soins des Sœurs Franciscaines de Calais : Harar en 1897, Dobba en 1903, Kabbana en 1923 etc. Les orphelins grandissant, le personnel missionnaire va leur apprendre à travailler et va les faire étudier. Le Père André a recueilli une trentaine d'enfants à Awallé en 1891 ; maintenant, ils savent lire et la plupart récitent leurs prières et leur catéchisme. D'autres lisent le latin et savent chanter par cœur la Messe et les Vêpres (3).

(1) Le Semeur d'Éthiopie, 1905, p22.

(2) *Idem*, op. cit. p24.

(3) L'écho de Saint-François et de Saint-Antoine, 1894, p107.

En 1903, cette revue prend le nom : "Les Voix Franciscaines".

Très souvent, les familles préfèrent s'adresser aux missionnaires dès qu'elles sentent leurs forces décliner. Un extrait du journal du Père Athanase le confirme (1) :

"Mgr Taurin commença par recueillir à la porte de sa résidence épiscopale. Le père et la mère de famille, mourants de faim, éprouvaient, avant d'expirer, la suprême consolation d'avoir pu dérober leurs enfants à une mort inévitable, en les donnant au charitable Evêque qui les adoptait, les prenait à sa charge, les faisait siens, suivant l'usage et la loi du pays."

Les populations croient que le missionnaire, et lui seul, peut s'occuper de leurs enfants. Nous avons vu pourtant que, chez les Gallas, les enfants peuvent être adoptés ou recueillis par les familles lorsque les parents décèdent.

La famine est un fléau permanent en Ethiopie, et tous les missionnaires la subissent au même titre que les populations gallas. Les plus dures sont celles des années 1865-1866, 1889-1892 et 1905-1906. L'une des causes de ce fléau demeure l'invasion de milliers de sauterelles, qui ravagent toutes les récoltes. En 1894, la plus grande partie des cultures a été détruite et les missionnaires n'ont pu en récolter que les 2/10ème (2). Le Père Cyprien écrit à Mgr Jarousseau à propos des sauterelles (3) :

"Les sauterelles nous ravagent en ce moment ; tout paraît perdu autour de nous et fort loin, tant du côté ouest que du côté est. Par ici, les orges et les froments se dorraient déjà et promettaient une belle récolte. Les gens qui n'ont plus de grain depuis quelque temps les couvaient des yeux ; encore une semaine et on allait moissonner. Le fléau passe impitoyable et tout périt ; il

(1) Le Semeur d'Ethiopie, 1905, p23.

(2) Analecta Ordinis, 1895, p88.

(3) Les Voix Franciscaines, 1905, p501.

ne nous reste que la famine en perspective."

Lorsqu'arrivent de tels fléaux, les missionnaires tentent d'y remédier par tous les moyens. Le Père Azaïs marche durant toute une journée pour rendre visite aux Somalis et leur demander du grain. Après délibération du conseil, voici ce que dit le chef (1) :

"Ne crains rien, nul ne touchera à ta personne. Repose-toi de tes courses. Ne te fatigue plus à parcourir notre contrée. Demain j'irai moi-même visiter le pays et je te faciliterai le moyen d'acheter à bas prix le grain que tu cherches."

Le lendemain, des nuages de sauterelles envahissent la région. Les habitants décident de conserver leur grain et de ne plus le vendre. Les missionnaires doivent attendre d'être ravitaillés ; cela peut traîner en longueur. En 1905, lors d'une autre invasion de sauterelles, les autorités utiliseront le train pour acheminer le grain dans les provinces touchées par la famine.

Mgr Massaïa, dans ses mémoires, explique l'attitude des missionnaires et celle des populations durant ces fléaux (2) :

"In secondo luogo convien dire che la carità evangelica sia una virtù sì sublime, ed insieme sì naturale all'uomo da destare ammirazione non solo nei seguaci di quel Gesù, che con la voce e con l'esempio la venne a mettere in trono, ma eziando nei cuori più corrotti, nelle menti traviate e negli stessi popoli barbari e crudeli.

(1) Bulletin des Missions Catholiques, Février 1899, p76.

(2) Extrait cité par Atti del convegno ..., 1990, p70.

"En second lieu, il convient de dire que la charité évangélique est la vertu sublime, et à la fois si naturelle à l'homme qu'elle suscite l'admiration non seulement chez les disciples de Jésus qui donnent l'exemple, mais aussi dans les cœurs les plus corrompus, dans les esprits dévoyés et chez les peuples barbares et cruels. Donc si

Laonde se quella gente tanta stima e rispetto aveva per me e per la Missione, e se nell'ultima carestia squa descritta, anche i piu avari mi furono larghi di elemosine di altri soccorsi, doveva cio attribuirsi specialmente all'ammirazione."

Les orphelinats, asiles et dispensaires sont un moyen pour les missionnaires de baptiser les enfants et leurs parents en danger de mort. Le fait qu'on s'occupe d'eux, qu'on ne les laisse pas tout seuls, les prédispose plus à accepter les sacrements.

2. Les dispensaires

Avant de partir en pays dit de mission, le personnel missionnaire a acquis de nombreuses connaissances médicales. Cela va leur permettre d'instruire et de rendre service aux populations.

La médecine traditionnelle est aux mains des "sorciers" guérisseurs. Ce sont eux qui possèdent la connaissance des plantes miraculeuses, les formules magiques appropriées pour appeler les bons esprits, supposés guérir le malade. Un jour, Mgr Massaïa, en se rendant au chevet d'une malade, assiste à un exorcisme pratiqué par une "sorcière" galla (2).

Or, l'arrivée du missionnaire vient perturber les habitudes, d'une part parce qu'il ne demande rien en échange des soins, d'autre part parce qu'il utilise des instruments nouveaux (pansements, piqûres etc.), une science inconnue. La magie guérisseuse du Père devient plus forte, plus puissante que celle du "sorcier" : telle est la première pensée qui va germer dans l'esprit du Galla. Il faut donc maintenant s'adresser au Père blanc plutôt qu'au "sorcier". Le missionnaire remplace petit à petit le véritable "sorcier" : les schémas traditionnels sont préservés.

ces gens ont eu de l'estime pour moi et ma Mission, et si même les plus avares furent généreux, cela était dû spécialement à l'admiration pour nos actions."

(1) Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie, p110.

Le docteur Mérab (1) a étudié très précisément les maladies et les soins utilisés par les peuples gallas. Selon lui, le Galla est un spécialiste en intervention ; c'est un habile chirurgien. Les rebouteux gallas savent admirablement faire la réduction des fractures et des luxations : le patient est ligoté à un arbre ou à un piquet et on tire sur le membre. Ils soignent également les yeux : certains savent opérer la cataracte ! Dans les cas graves chirurgicaux aussi bien que médicaux, le Galla s'adresse à des idoles en terre cuite ou à des statuettes. Le missionnaire, il faut le dire, n'a pas toute cette expérience.

Les plaies infectées, les diverses piqûres de moustiques, les morsures, les coupures non nettoyées etc., sont des maladies bénignes et font partie du domaine du missionnaire. Il suffit de respecter certaines règles d'hygiène et d'appliquer de simples médicaments comme un désinfectant. Les Pères obtiennent ainsi des résultats là où les "sorciers" échouent. La reconnaissance des patients est alors telle que les missionnaires en profitent pour les évangéliser. La compassion manifestée par les Pères permet aux populations de se rendre compte de quoi ils sont capables et de les accepter complètement. Mgr Massaïa, dans ses mémoires, écrit ceci (2) :

"L'apostolo di Gesu Cristo pertanto, esercitando la medicina, non lavora fuori del suo campo ; ma, sia guarisca per virtù divina, o meglio, per miracolo, sia si serva di elementi materiali, apprestati dalla natura e suggeriti dalla scienza, da noi chiamati farmachi, egli comple una parte del suo ministero di carità verso il

(1) Ce passage est largement inspiré de l'ouvrage du docteur Mérab, Médecins et médecines en Ethiopie, 1912.

(2) Extrait cité par Atti del convegno ..., 1990, p71.

"Donc l'apôtre de Jésus-Christ, lorsqu'il exerce la médecine, ne sort pas de son domaine ; mais, qu'il guérisse par la vertu divine ou bien qu'il guérisse par miracle, qu'il se serve d'éléments naturels ou fournis par la science, les médicaments, il accomplit une partie

suo simile."

Cette activité médicale va être d'un grand secours pour les populations victimes d'épidémies. Le missionnaire amène dans ses bagages remèdes et vaccins pour soulager les souffrances. La dysenterie, le typhus, le paludisme, le choléra et la variole ont sévi durant l'apostolat des Capucins français.

Selon le Père Alfred de Carouge (1), la variole est un fléau redoutable en Ethiopie. Mgr Massaïa décide alors de vacciner les Gallas ; l'épidémie est immédiatement stoppée. "Quel spectacle pittoresque et édifiant que celui de cet évêque assis sous un arbre, les manches retroussées, une peau de vache comme tablier et sur ses genoux un enfant qu'il vaccinait avec soin. Puis, c'était un adulte qui se présentait : que de fois la saleté ou la vermine de sa clientèle aurait rebuté l'opérateur s'il n'avait été l'homme de cœur et le charitable Père que nous connaissons (2)."

En ce qui concerne les dispensaires et les hôpitaux, ils ont été établis auprès des stations, soit par les Pères, soit par les Sœurs Franciscaines de Calais. En 1903, le petit dispensaire de Harar des missionnaires se transforme en véritable hôpital sous l'initiative du ras Mekonnen et du docteur Vitalien. En 1908, le docteur Brunati arrive, secondé par un infirmier, M. Besse.

Dès le début, l'hôpital se préoccupe de soigner les indigènes. Un avis a été affiché sur la porte de l'hôpital le 12 juillet 1908 (3) :

"Tous les malades indigènes (Abyssins, Harraris, Gallas etc.) et tous les indigents européens, grecs, arméniens etc., reçoivent gratuitement les soins du médecin de l'Hôpital Français ainsi que les médicaments que nécessite leur état dans la mesure des ressources de cet établissement (...)."

de son ministère de charité envers son prochain."

(1) Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie, p115.

(2) Idem, op. cit. p116.

(3) Le Semeur d'Ethiopie, 1908, p433.

En 1906, la maison des Capucins se transforme en hôpital à cause d'une épidémie de typhus. Le 15 novembre 1918, c'est la grippe infectieuse qui se répand un peu partout.

A Addis-Abéba, trois religieuses s'occupent de l'hôpital depuis 1921. Les débuts sont partout très difficiles mais les dispensaires sont indispensables. Selon Henriette Célarié (1), plus de 3500 sujets visitent les dispensaires chaque mois.

En 1936, le vicariat des Gallas comprend trente-six dispensaires et huit hôpitaux, totalisant deux cent cinquante lits.

3. La léproserie Saint-Antoine de Harar

Outre les écoles, les orphelinats et les dispensaires, les sources missionnaires considèrent que la plus belle œuvre de Mgr Jarosseau est sans aucun doute la léproserie Saint-Antoine de Harar.

Selon le Père Aloys (2), nombreux sont les lépreux qui déambulent dans les rues de Harar. Leurs conditions de vie sont déplorable : ils vivent de l'aumône et dorment dans les rues. Ils font généralement peur à la population. Selon Gaëtan Bernoville (3), "dans les ruelles, ils réclament aux échopes du pain et de la viande, et, s'ils leur sont refusés, ils crachent sur ces aliments pour obliger les marchands à les leur donner."

Le ras Mekonnen, gouverneur de Harar, désire ardemment en débarrasser la ville. Mgr Jarosseau lui propose de rassembler tous les lépreux hors de la ville, dans un village spécialement conçu pour eux. Le ras Mekonnen s'empresse d'y donner son consentement. En attendant la construction de locaux définitifs, les Pères Marie-Bernard et Azais, désignés pour s'occuper de l'œuvre, commencent à donner des soins aux lépreux, aidés des Sœurs Franciscaïnes de Calais.

Le village, début 1901, s'établit petit à petit à trois cent mè-

(1) Célarié (H.), Ethiopie au XXème siècle, 1934, p40.

(2) Moulins (A. de), Capucins missionnaires ..., p62.

(3) Bernoville (G.), p191.

tres des remparts de Harar. Il est découpé en deux quartiers : l'un pour les hommes, les Pères leur servant d'aumôniers et d'infirmiers ; l'autre pour les femmes, les Sœurs les soignant. Les rues sont larges et aérées, les toukoules (1) sont couvertes de chaume et embellies par des fleurs (géranium, dahlia). Parmi celles-ci, une chapelle, une clinique et une école sont construites. L'instruction est donnée aux lépreux (2).

La léproserie est inaugurée le 13 juin 1903, jour de la fête de Saint-Antoine. Les lépreux sont une cinquantaine à vivre quotidiennement dans ce village. Presque deux cent viennent régulièrement se faire soigner. Tous sont d'origine abyssine ou d'origine galla. La plupart n'entendent rien au catholicisme ; les débuts sont, par conséquent, très éprouvants pour les missionnaires. Malgré leur charité et leur compassion, les missionnaires affrontent le mécontentement, les injures, les menaces et parfois les coups. Il leur faut beaucoup de patience pour pouvoir se faire estimer des lépreux. Le Père Azaïs décrit, d'ailleurs, l'état mental des lépreux dans son ouvrage (3) :

"Le caractère fondamental de la mentalité du lépreux, c'est la mélancolie, qui lui donne souvent une irritation extraordinaire de tempérament, des accès de colère et de rage, pour le plonger ensuite dans une extrême dépression."

Le docteur Bodros confirme les affirmations du Père capucin dans le Semeur d'Ethiopie (4) :

"Le lépreux est un homme qui montre devant l'affreuse calamité qui l'atteint une résignation faite en même

(1) Maison typiquement abyssine.

(2) Moulins (A. de), "Capucins au service des lépreux et lépreux capucins" in Études Franciscaines, Mars-Avril 1935.

(3) Azaïs (B.), Cinq années de recherches ..., 1900, p17.

(4) Le Semeur d'Ethiopie, 1908, p362.

temps de foi religieuse et de raison philosophique (...). Il a des insomnies terribles. Ces insomnies comme dans les psychoses dépressives sont accompagnées de délire onirique (délire de rêve), de confusion mentale et d'hallucinations de la vue, hallucinations le plus souvent terrifiantes."

En 1932, le docteur Féron vient soigner bénévolement les lépreux. Il consacre ses revenus à acheter des médicaments dont le néophage, plutôt utilisé pour les maladies de peau (1). Jusque-là, pour pallier l'absence de médicaments, le Père Charles utilise de l'eau bouillie pour nettoyer les pansements. Ce dernier écrit à ce propos (2) :

"J'ai enregistré de nombreuses améliorations, malgré la simplicité de mes moyens d'action. Le seul fait de changer de régime arrête le mal assez longtemps et, si l'hygiène est rigoureuse, ses progrès assez considérablement ralentis."

Le tandem Père Charles et docteur Féron va tout tenter pour rendre la vie plus agréable aux lépreux. Les Sœurs Franciscaines de Calais vont s'occuper du quartier des femmes.

D'après le Père Aloys (3), les lépreux ont besoin de recevoir une instruction comme les autres habitants. Pour pouvoir lire les catéchismes et les manuels, les missionnaires leur apprennent l'alphabet. Ils apprennent même à chanter. Le Frère Théotime devient leur maître de chant et il a réussi à leur faire étudier des cantiques en langue galla.

Le Père Charles, successeur du Père Marie-Bernard, écrit en 1928 (4) :

(1) Célarié (H.), Ethiopie au XXème siècle, p78.

(2) Lettre citée par Bernoville (G.), p310.

(3) Moulins (A. de), "Capucins au service des lépreux ...", 1935.

(4) Moulins (A. de), Capucins missionnaires ..., p65-66.

"Nos lépreux ont manifesté, dans le courant de cette année, leur meilleure bonne volonté, par leur diligence et leur assiduité à la prière du matin et du soir, ainsi qu'à la réunion qui les groupe à la chapelle, pour la récitation du chapelet. Ils ont été aussi très fidèles à l'assistance quotidienne de la messe, au catéchisme et à toutes les cérémonies religieuses des dimanches et autres fêtes."

Les Pères capucins, très proches de ces convertis, les guident dans l'initiation chrétienne. Les nouveaux aspirants doivent prendre le temps de découvrir la religion catholique et faire la preuve que leur désir n'est pas éphémère.

Presqu'aucun lépreux ne meurt sans baptême. Les catéchistes y jouent d'ailleurs un rôle indispensable. Ils peuvent transmettre la doctrine et soutenir les nouveaux chrétiens contre les troubles intérieurs. Le Père Azaïs écrit à ce propos (1) :

"Les convertir en masse, il ne fallait pas y songer. L'important au début, était de n'en laisser mourir aucun sans baptême. Cela paraît simple ; mais, lorsque le missionnaire s'approchait du grabat du lépreux qui allait expirer, une invasion de fanatiques venait exciter le mourant à repousser les conseils du missionnaire. Il fallait alors user de stratagème."

Le baptême est également un soulagement pour les lépreux. Le missionnaire choisit d'alléger leurs souffrances, de leurs porter assistance et insiste sur la nécessité du baptême pour obtenir le salut. Le Père Azaïs écrit (2) :

"Dès que le lépreux a reçu le baptême, une transformation morale et même physique des plus frappantes se

(1) Bulletin des Missions Catholiques, juin 1911, p258-259.

(2) *Idem*, op. cit. p260.

produit en lui.

Le baptême en lui donnant la force de supporter ses maux et lui enseignant une entière résignation à la volonté de Dieu, lui fait perdre très rapidement le fond de haine implacable qu'il a vouée à la société et de révolte contre Dieu à cause de son malheur."

Mais, l'œuvre n'est pas épargnée. Elle est l'objet de malédictions de l'Abouna et a été assiégée par les soldats abyssins. Plus tard, en 1914, des consuls étrangers ont dénoncé le problème de l'hygiène au sein de la léproserie (1).

En 1936, le Père Charles, le docteur Féron et les Sœurs Franciscaines de Calais doivent quitter Harar, laissant la léproserie aux mains de l'évêque italien, Mgr Ossola.

Après avoir vu les apports des missionnaires dans le milieu social, nous allons étudier, à présent, ceux concernant la communication : relations internationales mises en place, apaisement des conflits locaux, poste et imprimerie fondées pour les besoins de l'apostolat.

SECTION 3 : LA COMMUNICATION

1. La diplomatie

a. Au niveau international

Mgr Jarosseau, principalement, a toujours eu le souci de mettre en relations l'Ethiopie avec l'Europe, notamment le Vatican. Les prêtres missionnaires sont mis à contribution pour être les messagers entre le Souverain Pontife et le Négus. Très secrètement, Mgr Jarosseau s'emploie dès 1905 à établir des relations entre les deux souverains.

Mgr Jarosseau décide d'envoyer à Rome le Père Basile. Sa mission est de solliciter Pie X d'écrire une lettre au Négus dans laquelle il demande sa clémence et sa justice en faveur de catholi-

(1) Analecta Ordinisi, 1928, p259.

ques de Loumé, de Salabé et de Berreket emprisonnés. Le 20 août 1906, une lettre du Saint-Père est remise à Ménélik par le Père Basile (1) :

"Mu par cette sollicitude inhérente de Notre caractère de Père, Nous ne pouvons, puissant Empereur, dissimuler la douleur que Nous ressentons, en apprenant que, dans quelques parties des nombreuses provinces qui composent votre Immense empire, des catholiques, pour l'unique motif de leur foi, ont été jetés en prison et se sont vus dépouillés de leurs biens.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, ils s'étaient rendus coupables de quelques crimes ou révoltes contre les lois, Votre Majesté peut avoir la certitude que Nous n'élèverions pas la voix en leur faveur ; mais, n'est-il pas de notoriété publique qu'aux heures difficiles, la patrie éthiopienne et le trône de vos ancêtres n'ont pas eu de plus fidèles sujets et de plus héroïques défenseurs que les catholiques de Harar par exemple, auxquels la multitude des autres peut être comparée ?

Quoi qu'il en soit, Nous sommes persuadés, quant à Nous, que le puissant Ménélik n'aura ordonné, directement, aucune mesure de persécution contre les catholiques ; et cette persuasion est tellement chez Nous une conviction que Nous n'hésitons point à prier Votre Majesté de faire cesser les injustices et les vexations odieuses que certains, méconnaissant vos bienveillantes intentions, se permettent contre vos sujets catholiques, et cela non sans porter un regrettable préjudice à la gloire de leur magnanime souverain (...)."

Le Négus demande au Père Basile de lui faire une traduction en amharique de la lettre du Saint-Père. La réponse du Négus au Souverain Pontife est donnée au Père Marie-Bernard le 14 novem-

(1) Les Voix Franciscaines, 1907, p207-208.

bre 1906, ainsi qu'une décoration, celle de l'Etoile d'Ethiopie le 10 janvier au soir (1) :

"Nous nous félicitons de voir que Votre Sainteté, qui entretient des relations amicales avec les autres puissances du monde, veuille bien nous honorer de la même faveur. Nous-mêmes, d'ailleurs, obéissant à un sentiment tout semblable, nous nous sommes plu autrefois à entourer de notre bienveillance et à combler de nos bienfaits Mgr Massaïa et Mgr Taurin (...). Et maintenant, dans le désir de donner à Votre Sainteté un témoignage authentique de notre amitié pour Elle, nous lui envoyons, jointe à la présente lettre, la décoration de l'Etoile d'Ethiopie et le grand cordon qui est la plus haute distinction honorifique de notre empire."

Dès lors, le cas des catholiques emprisonnés est réglé. Les relations entre l'Ethiopie et le Vatican sont désormais entamées, dont les Pères capucins attendent beaucoup pour l'Eglise et la mission. Le 8 août 1907, le Père Marie-Bernard est de retour de Rome, avec le titre d'envoyé extraordinaire du Souverain Pontife auprès du Négus. Le 19 août, il est reçu par Ménélik (2) :

"Sa Majesté vint au devant de moi jusqu'à l'entrée de son grand salon. Après l'avoir respectueusement saluée et lui avoir adressé quelques paroles que traduisait Ato Haylé Mariam, je remis d'abord le pli de Sa Sainteté ; puis, découvrant la mosaïque, je la présentai à l'Impératrice, qui ne put retenir un cri d'admiration en contemplant l'image de la Vierge et de l'Enfant-Jésus. Dès ce moment, le visage de Sa Majesté parut tout rayonnant de joie."

(1) Les Voix Franciscaines, 1907, p214.

(2) Les Voix Franciscaines, 1908, p74.

Des lionceaux sont envoyés au Souverain Pontife par Ménélik comme cadeaux. Ces lionceaux sont placés dans les cages à l'orangerie du jardin du Vatican. Quant au Père Marie-Bernard, il est reçu par Pie X, le 19 février 1908, en audience, durant laquelle les deux hommes se sont entretenus de l'état actuel des relations entre l'Abyssinie et l'Eglise catholique. Mgr Jarousseau écrit au curé de Saint-Mars le 25 juillet (1) :

"Le but que je me proposais en ménageant ce rapprochement était d'abord de relever, dans l'idée des Abyssins, le prestige du nom catholique que les schismatiques de toute nuance, mais les Russes surtout, s'étaient appliqués avec une perfidie inouïe à déprécier et à calomnier auprès de ces pauvres populations dans l'espoir de se les attacher (...). Je nourrissais de plus l'intention, en gagnant Ménélik au Saint-Père, de faire constater, aux Garibaldiens du Quirinal comme aux sinistres athées qui nous gouvernent, que la grande figure du Vicaire de Jésus-Christ reste toujours l'attraction suprême et qu'elle domine de bien haut les misérables tourbillons de leur haine. Encore ici, le coup a porté."

L'impératrice Zéoditou et le ras Taffari ont notifié leur avènement au Vatican en 1917. Par l'intermédiaire de Mgr Jarousseau, Benoît XV félicite les souverains. En 1924, le ras Taffari est reçu solennellement par Pie XI, successeur de Benoît XV depuis le 6 février 1922.

En novembre 1929, une mission pontificale est venue rendre visite au Négus. Le 24 octobre, Mgr Jarousseau écrit à sa nièce, Madame Denis (2) :

"C'est exactement le 16 novembre prochain que l'am-

(1) Lettre citée par Bernoville (G.), p249.

(2) Idem, p316-317.

bassade pontificale débarquera à Djibouti. Officiellement avisé par S. Em. le cardinal Gasparri de l'envoi de cette mission, dont le chef est S. Ex. Mgr Marchetti Salvaggiani, je me rendrai moi-même à Djibouti, pour recevoir l'envoyé du Saint-Père avec les bonheurs dus à sa haute dignité. Le vœu du ras étant que je lui présente moi-même l'ambassadeur de Sa Sainteté, je l'accompagnerai nécessairement à la capitale. Voilà un événement de bien à la cause catholique dans ce pays-ci."

Dès avril 1930, Pie XI projette la construction d'une université, d'un observatoire, qui collaborerait avec celui du Vatican, et d'une cathédrale à Addis-Abéba. La cathédrale est bénie le 8 octobre 1933 par Mgr Jarosseau. Les deux autres projets n'aboutiront pas.

Depuis 1934, les choses se gâtent entre l'Italie et l'Éthiopie. Haïlé Sélassié décide, toujours par l'intermédiaire de Mgr Jarosseau, de demander au Souverain Pontife de s'interposer pour éviter le conflit italo-éthiopien. L'arbitrage demandé est promis ; une première démarche a été faite auprès du roi d'Italie le 20 janvier 1935. Mais un incident survient, qui va définitivement compromettre les négociations (1). Le 4 mai, Mgr Jarosseau alerte le cardinal Pacelli pour protéger tous les intérêts en jeu. Les relations resteront sans suite. La guerre est déclarée peu de temps après.

Mgr Jarosseau a été l'initiateur d'un autre très grand projet pour l'Éthiopie : son entrée dans la Société des Nations. Après l'avènement de l'impératrice Zéoditou et du ras Taffari en 1917, Mgr Jarosseau écrit au ras le 28 août (2) :

"Le moment est venu pour l'Abyssinie de sortir de la neutralité pour se mettre avec les Alliés. Si l'Éthiopie

(1) Supra p48.

(2) Gabriel-Marie, Un cœur simple ..., p90.

rentre maintenant dans leur camp, elle sera la bien accueillie, et elle assurera son indépendance."

Dans cet espoir, le ras Taffari jette les bases d'un projet de traité avec les alliés dont le texte, aménagé par Mgr Jarosseau, sera agréé. Le 21 juillet 1918, Mgr Jarosseau note dans son journal (1) :

"Dieu soit béni ! Les documents que j'ai envoyés à Son Altesse répondent complètement à ce qu'il désirait. Encore un peu de temps et le passage de l'Abyssinie dans le camp des Alliés sera un fait accompli. Pour la bonne conduite et l'heureuse issue de cet événement, la mission, dans mon humble personne, dirigée et aidée par Notre-Seigneur et sa Très Sainte Mère, en aura été le principal facteur."

Mgr Jarosseau et M. Lagarde mettent tout en œuvre pour que l'Ethiopie puisse entrer à la S.D.N. C'est M. Lagarde qui avertit le prince régent du moment opportun pour poser officiellement sa candidature, puisqu'il écrit à Mgr Jarosseau (2) :

"Votre Grandeur a dû être prévenue de la décision du guebbi de demander par câble à entrer à la Société des Nations. Cette décision, venant après le veto opposé par l'Italie à l'audition d'un délégué éthiopien sur la question esclavagiste, indique le désir de voir fixer la situation internationale de l'empire (...). La question, vous vous en doutez bien, est fort complexe et même très grave."

Mgr Jarosseau n'a cessé d'intervenir sur le terrain de l'esclavage en Ethiopie. Sur Genève, l'évêque a dépêché le Père Azais

(1) Extrait cité par Bernoville (G.), p272.

(2) Idem, op. cit. p287.

et au quai d'Orsay, le Père Martial de Salviac. Mgr Jarousseau note dans son journal le 6 octobre 1923 (1) :

"La mission catholique a le droit de se réjouir parce que son action (celle du Père Azais) a été intimement liée aux efforts de ceux qui ont si méritoirement travaillé à faire donner à l'Abyssinie une place dans la Société des Nations."

L'Ethiopie est admise à l'unanimité dans la S.D.N le 28 septembre 1923. Face aux prétentions anglo-italiennes, la France présente à l'Ethiopie un visage protecteur et désintéressé qui, en réalité, favorise sa position à Djibouti. Mgr Jarousseau n'a pas été étranger à ces multiples négociations.

b. Au niveau local

L'organisation des tribus gallas est liée à l'autorité des chefs de famille, aux activités militaires de la tribu. Selon le Père Martial de Salviac (2), tout Galla est animé d'un esprit guerrier. Cet esprit a traversé les siècles grâce au courage et à la bravoure dont les Gallas font preuve. "Le sentiment de responsabilité, pesant également sur chaque sujet, exalte son courage, décuple son adresse, et lui inspire des secrets de tactique imprévue et déconcertante (3)."

Pourtant, l'un des premiers actes de l'influence européenne missionnaire a été de tenter de mettre fin à ces combats, de supprimer les causes et l'organisation de la guerre. Mgr Massaïa est prié d'arbitrer un conflit entre deux villages (4). "Voici ce dont il s'agit, dit l'un des chefs : depuis quatre mois nous sommes en guerre avec Célia, principauté voisine, et dans chaque rencontre

(1) Extrait cité par Bernoville (G.), p290.

(2) Salviac (M. de), Les Gallas, grande nation africaine, chap. XIV.

(3) Idem, op. cit. p260.

(4) Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie, p132-142.

nous avons toujours été vaincus par nos ennemis. Nous attendions impatiemment votre arrivée, car nous savons que là où vous êtes, les lances tombent des mains de l'ennemi, et que les maladies les plus terribles disparaissent sous votre souffle. Venez-nous donc en aide dans le grand péril qui nous accable."

Mgr Massaïa, avant de leur répondre, veut savoir la cause de cette guerre. Il se trouve qu'une femme de Célia, amoureuse d'un Lagamarais, a décidé de quitter son mari. Ce dernier vint la réclamer et le détenteur refusa de la lui livrer. Le mari, fou de rage, revint avec des amis et un premier combat eut lieu.

Voici ce que répondit l'évêque : "Lagamarais, ne vous imaginez pas que j'aie un pouvoir par moi-même, comme vos mages se vantent d'en avoir. La puissance est en Dieu seul qui l'exerce et la communique comme il lui plaît. Quant à vos présents, sachez bien tous que je ne suis pas venu pour en recevoir, mais qu'en venant dans vos contrées, je n'ai d'autre intention que d'éclairer vos âmes et les convertir à Dieu et à sa religion, qui ne peut être qu'une et véritable. Voilà toute mon ambition et celle de mes prêtres. Et maintenant que vous reconnaissez votre imprudence et votre faiblesse, manifestées clairement par tant de défaites, vous n'avez plus qu'un parti à prendre, c'est de demander la paix à Célia." Les prêtres, Abba Hailou et Abba Johannès, partent porter le message de paix, plus tard refusée par les Célians. La guerre est alors imminente. Mgr Massaïa donne aux Lagamarais quelques conseils : "N'attaquez pas les premiers. Postez-vous non loin de la frontière et quand l'ennemi aura abattu les croix, marchez au nom de Dieu avec confiance et combattez vaillamment." Il bénit l'armée et entre dans la chapelle pour y prier. Les Lagamarais finissent par vaincre les Célians (1).

Les missionnaires considèrent que les guerres entre tribus, entre villages gallas sont complètement immorales. En condamnant le servage, les vols de bétail, etc., les missionnaires effacent les anciennes hostilités tribales et éliminent la souveraineté de certains royaumes et tribus. Les Pères se sentent investis d'une

(1) Carouge (A. de), p132-142.

mission : celle de régler les palabres et d'apaiser les conflits en se référant à Saint-Augustin. Saint-Augustin dit que, dans bien des circonstances, il faut agir différemment pour le bien commun, et même pour l'intérêt de ses propres ennemis (1).

Pourtant, en tant que tradition, la guerre subsiste dans les esprits. Une grande partie de l'organisation sociale est encore basée sur cette tradition : chefs, guerriers, etc. Le souvenir de la gloire, du prestige, perdure chez les Gallas. "La première passion qui s'éveille chez l'adolescent est celle de la gloire, celle d'acquiescer, avec le nom d'homme, le privilège d'oindre sa tête d'une couche de beurre, de ficher de belles plumes dans l'épaisseur de la chevelure, et d'enfiler, le reste de sa vie, au-dessus du coude, les bracelets d'ivoire qui signalent les braves (2)." Plus tard, le guerrier cherchera à léguer à ses enfants un nom illustre et redouté de l'ennemi.

2. La poste

Dans ce domaine aussi, les missionnaires font figure de pionniers car ce sont eux, les premiers, qui ont assuré l'acheminement du courrier en Éthiopie.

Le Frère Emile Foucher relate l'histoire des services postaux, dirigés par les missionnaires capucins de 1888 à 1908 (3). C'est en 1888, quelques années après l'occupation égyptienne à Harar, que les Capucins décident de fonder des services postaux. Les Pères imaginent leur propre organisation pour que le courrier puisse être distribué à Djibouti, Harar et Entotto (la future Addis-Abéba). Les lettres sont généralement transportées à dos de chameaux dans des caravanes, escortées de soldats armés.

En 1892, le service postal des missionnaires devient régulier. L'organisation ne cessant de se développer, les missionnaires

(1) Epist. CXXXVIII, Ad Marcellinum, c. II, n. 14, P. L., t. XXX, col. 351.

(2) Salviac (M. de), p289.

(3) Hundred years Harar Mission (1881-1981), p15.

res prennent la décision de créer des boîtes postales pour les marchands. Mais cette tâche devient de plus en plus dure. Le gouverneur de Djibouti écrit à ce propos le 23 août 1900 (1) :

"Je n'ignore pas la lourde tâche que vous impose ce service délicat de la poste et les responsabilités qui vous incombent de ce chef ; mais vous savez les obstacles sans nombre qui ont surgi devant les différents essais tentés par le Protectorat de la Côte Française des Somalis pour l'organisation d'un service régulier répondant aux vœux du public européen. J'espère néanmoins que, grâce à notre voie ferrée qui s'avance, toutes ces difficultés seront applanies."

En janvier 1902, un contrat est signé avec le gouverneur de Djibouti et la Compagnie des Chemins de Fer égyptiens pour acheminer le courrier. Les timbres utilisés sont en usage à Djibouti. Généralement, trois grands sacs sont amenés à Harar : le premier est adressé aux missionnaires, le second part en direction d'Addis-Abéba pour la légation française et le dernier pour la poste abyssine.

Durant six ans, trois fois par semaine, les missionnaires s'occupent du courrier. Finalement, le 1er juin 1908, l'administration de Djibouti décide de remettre les services postaux des missionnaires capucins sous sa juridiction. Ils ont été confiés à M. Guillet, qui est chargé d'organiser à Harar, au nom du Négus, un service conforme au système européen. Une lettre du 6 juin 1908 du consul d'Italie, Carlo Mochi, remercie les missionnaires (2) :

"Au moment où le service postal de Harar passe de la Mission Catholique, je sens le devoir de remercier les R.R Pères de la Mission, qui pendant plusieurs années ont fait le délicat service des lettres avec tant de dé-

(1) Le Semeur d'Ethiopie, 1908, p415.

(2) Idem, p414.

vouement et de courtoisie."

Un arrêté est publié le 12 juillet 1908 concernant le nouveau service postal (1):

"Art. 1er — Un service de colis postaux est établi à titre d'essai entre Djibouti, Dirré-Daoua, Harar, Addis-Abéba et vice-versa à compter du 10 juin 1908.

"Art. 2 — Ne sont admis dans ce service que les colis ayant 15 centimètres de largeur sur chaque face et dont le poids brut n'excédera pas un kilo.

"Art. 3 — Les colis ne seront reçus par le bureau expéditeur qu'autant qu'ils porteront l'adresse exacte du destinataire et un emballage (...).

Douze missionnaires capucins ont successivement pris en charge les opérations postales de 1892 à 1908. La mission catholique de Harar a joué un rôle important dans la mise en place des services postaux éthiopiens.

Pour être admise au sein de l'Union Postale Universelle, l'Ethiopie a besoin d'une administration bien structurée et d'un service bien organisé. Elle y est finalement admise en 1909.

Le bureau de Harar est transféré à Dirré-Daoua, aussi la mission se trouva-t-elle soulagée de tout l'acheminement régional. A partir de 1908, M. Roque est chargé d'organiser les relations postales de l'Ethiopie avec le monde extérieur.

3. La presse

Toujours à l'avant-garde, les missionnaires capucins fondent en 1907 la première imprimerie en Abyssinie. Cette modeste installation (machines typographiques rudimentaires) prend le nom

(1) Le Semeur d'Ethiopie, 1908, p418-419.

de Saint-Lazare et se trouve réunie dans le même enclos que la léproserie de Harar .

Sous la direction du Père Marie-Bernard, l'imprimerie se met aussitôt au service de la Compagnie du Chemin de Fer et du gouvernement abyssin. Tracts, brochures, dictionnaires, alphabets français-gallas, grammaires, catéchismes, etc., contribuent grandement à faire naître le goût de l'étude et l'envie d'apprendre parmi les adultes trop âgés pour fréquenter les écoles. La presse est un excellent moyen pour l'apostolat car elle s'adresse à toutes les populations : Européens, Abyssins, Gallas .

Les missionnaires capucins éditent eux-mêmes un journal qu'ils ont appelé "Le Semeur d'Ethiopie". Une interview du Père Marie-Bernard dit ceci (1) :

"Nous avons une revue mensuelle, le *Semeur d'Ethiopie*, — une revue illustrée ! — qui s'en va porter de tous côtés aux amis de l'Abyssinie les nouvelles de notre chère mission et dont les abonnements deviennent une ressource pour la léproserie. Cette revue, il est inutile de vous dire que nous la "composons" dans tous les sens du mot, puisque nous en sommes tout à la fois les rédacteurs et les typographes. "

Le Semeur d'Ethiopie fait connaître Harar et sa région, les diverses religions d'Ethiopie, les visites importantes, les remises de prix dans les écoles, les dissertations des meilleurs élèves, les contes gallas, les récits de voyage etc. Les articles sont très variés et relatent tout ce qui se passe en Ethiopie.

Mgr Jarousseau décide de transporter les ateliers dans la ville naissante de Dirré-Daoua. Dirré-Daoua est, en effet, à mi-chemin de la côte et d'Addis-Abéba et est un carrefour des communications européennes et abyssines. Le transfert de l'imprimerie Saint-Lazare est effectif le 8 décembre 1908 (2).

(1) Les Voix Franciscaines, 1908, p215.

(2) Bernoville (G.), Mgr Jarousseau, p250.

En 1936, l'imprimerie, abandonnée par les Pères capucins, est reprise par les colonisateurs italiens pour leurs tracts et brochures. L'année 1936 est donc bien une année charnière dans l'histoire religieuse de l'Éthiopie et c'est pourquoi nous l'avons choisie comme terme de notre recherche. D'autres développements viendront ensuite.

Plus tard viendra l'indépendance avec ses conséquences : volonté d'affirmation d'une identité nationale avec le retour du Négus Haïlé Sélassié, autonomie par rapport aux directives de l'ancien colonisateur. On pourra alors s'interroger sur l'impact de cette nouvelle politique sur l'avenir de l'Église catholique et se demander comment évolueront les transformations apportées par les missionnaires capucins depuis 1852.

CONCLUSION

Méthodes d'évangélisation et apports des missionnaires capucins aux peuples gallas : tel a été le thème qui a orienté notre recherche. Nous nous sommes efforcé, au long des pages précédentes, de montrer les résultats de cette acculturation.

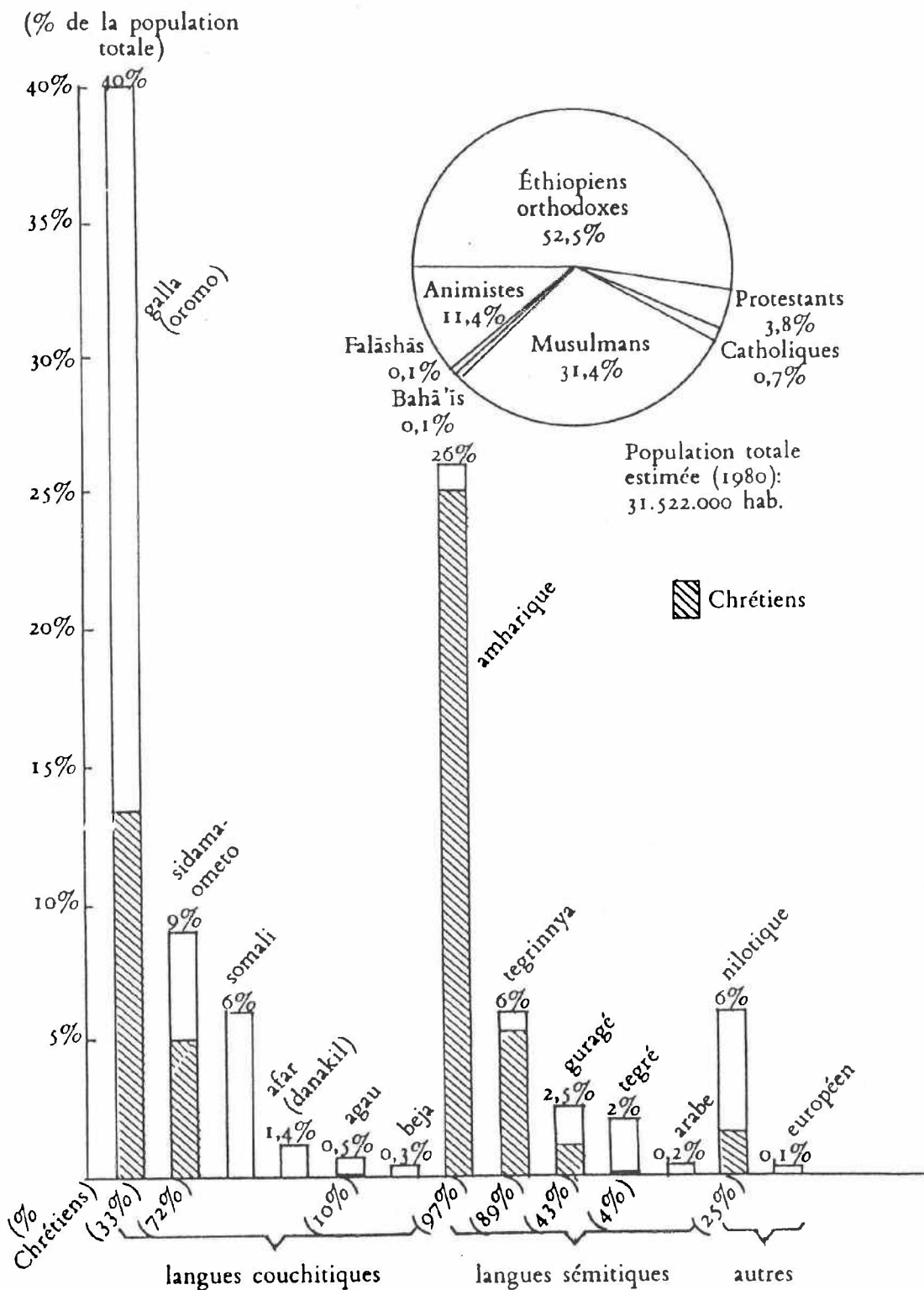
Les missionnaires partent en pays dit de mission dans le but de propager la religion et les vertus chrétiennes telles que l'amour du prochain, l'humilité, la patience, la persévérance. Les missions dispersées sont le plus souvent vouées à l'échec ; il faut, par conséquent, de la discipline, des plans d'ensemble et des directives précises, données par le Saint-Siège.

L'Introduction du catholicisme comme nouvelle religion exige qu'une autorité religieuse nouvelle se mette en place en évinçant les autres. Pour ce faire, les missionnaires ont besoin de connaître en détail les pratiques religieuses et morales des peuples qui les entourent afin de mieux s'y opposer ou bien de les corriger. Ils sont sincèrement convaincus que leur civilisation, à la fois européenne et chrétienne, ne peut être que la seule. D'où, ces dialogues entamés avec les populations gallas pour subvenir à leurs besoins, les aider, gagner leur sympathie, en soignant les malades, en instruisant les enfants, en libérant les esclaves. En contrepartie, ils proposent l'Évangile et le baptême. Le catholicisme tente peu à peu d'établir son monopole dans les régions les plus reculées.

Mais, au fond, qui peut renoncer à une forme d'école, en l'occurrence française ? Qui peut renoncer aux technologies accumulées pour se contenter des instruments rudimentaires ? L'imprimerie serait-elle remplaçable par la stricte oralité ? Il s'agit, en conséquence, d'une tentative d'universalisation, en plus de celle de christianisation.

D'une certaine manière, les Gallas ont profité et bénéficié des avantages d'une civilisation beaucoup plus développée. Seulement les avantages matériels ont été beaucoup plus facilement acceptés que les dons spirituels. La majorité des peuples gallas ne sont pas devenus catholiques (voir graphique page suivante). Mal-

DISTRIBUTION ETHNIQUE ESTIMÉE DES CHRÉTIENS EN ÉTHIOPIE EN 1980



Source: Stoffregen-Pedersen (K.), *des Éthiopiens*, Brepols, 1990.

gré leur bonne volonté, les missionnaires n'ont pas réussi à supplanter les structures sociales et les traditions ancestrales.

Les missionnaires capucins ne sont pas seulement des prêtres français, ils sont aussi des pionniers qui quittent leur famille, leur patrie afin de transmettre l'Évangile aux peuples ignorants. Ils doivent être prêts à accepter tous les inconforts du voyage (climat, nourriture), les risques de maladies et de mort, et doivent apprendre à vivre dans la pénurie et la précarité des moyens. Rien n'aurait jamais été entrepris, s'il avait fallu attendre d'avoir en main tous les atouts (surtout financiers) pour commencer. Les Capucins français, qui procèdent aux premières investigations et aux premières fondations, vivent une expérience unique par rapport aux Capucins italiens, qui les remplaceront en 1936 et qui marcheront sur des chemins déjà tracés.

Les conditions politiques dans lesquelles s'inscrit l'œuvre des missionnaires ont largement marqué les méthodes et la transmission des modèles, pour emprunter l'expression à Christiane Roussé-Grosseau. Rappelons que la pénétration en pays galla a été difficile et que l'installation des missionnaires a souvent été compromise. Les exactions musulmanes et les intrigues européennes ont obligé les missionnaires à la prudence.

Mais le fait que l'Éthiopie devienne colonie italienne dès 1936, à la suite d'une invasion, bouleversera les habitudes. Les missionnaires auront à se soumettre, en particulier à travers l'apprentissage des langues et des coutumes abyssines et gallas. Ils devront laisser la place aux Capucins italiens. Depuis cette époque, le vicariat des Gallas a subi de nombreuses transformations dont il est nécessaire de retracer l'évolution.

A la veille de la guerre italo-éthiopienne de 1935-1936, quatre circonscriptions ecclésiastiques étaient établies. Le vicariat d'Erythrée, dirigé par les Capucins italiens, et le vicariat d'Abysinie, par les Lazaristes français, dépendent de la Sacrée Congrégation de l'Église Orientale. Le vicariat des Gallas, administré par les Capucins français, et la préfecture du Kaffa, par les Pères de la Consolata de Turin, sont placés sous la tutelle de la Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi.

A peine la conquête de l'Ethiopie était-elle achevée que le Vatican, en accord avec le gouvernement italien, envisage une complète réorganisation des territoires. Pour les territoires soumis à la Congrégation Orientale, le vicariat d'Abyssinie est supprimé. Il est remplacé par trois préfectures : celle du Tigré confiée aux Lazaristes italiens, celle de Gondar, aux Fils du Sacré-Cœur de Vérone et celle de Dessié, aux Frères Mineurs italiens. Pour les territoires soumis à la SCPF, le vicariat des Gallas prend le nom de vicariat de Harar et ses limites sont modifiées. Une nouvelle préfecture dite de Neghelli, détachée du vicariat précédent, est confiée aux Missions Etrangères de Milan. La préfecture du Kaffa est élevée au rang de vicariat et se nomme désormais vicariat de Djimma. Un vicariat dit d'Addis-Abéba est détaché lui aussi du vicariat des Gallas et est confié au clergé séculier (1).

A partir de 1950, les Capucins français (Province de Paris) reviennent en Ethiopie, mais seulement en tant qu'aides à l'éducation. En 1990, l'imprimerie Saint-Lazare est fermée. Le 7 janvier 1993, sous le patronage de "Notre-Dame de la Merci", est érigée la Vice-Province-Générale d'Ethiopie. Elle regroupe quatre-vingt-quatre Frères issus des custodies de Harar, du Kambata et du Wolayta : quarante Ethiopiens, vingt Italiens, onze Erythréens, dix Français, deux Indiens et un Maltais (2).

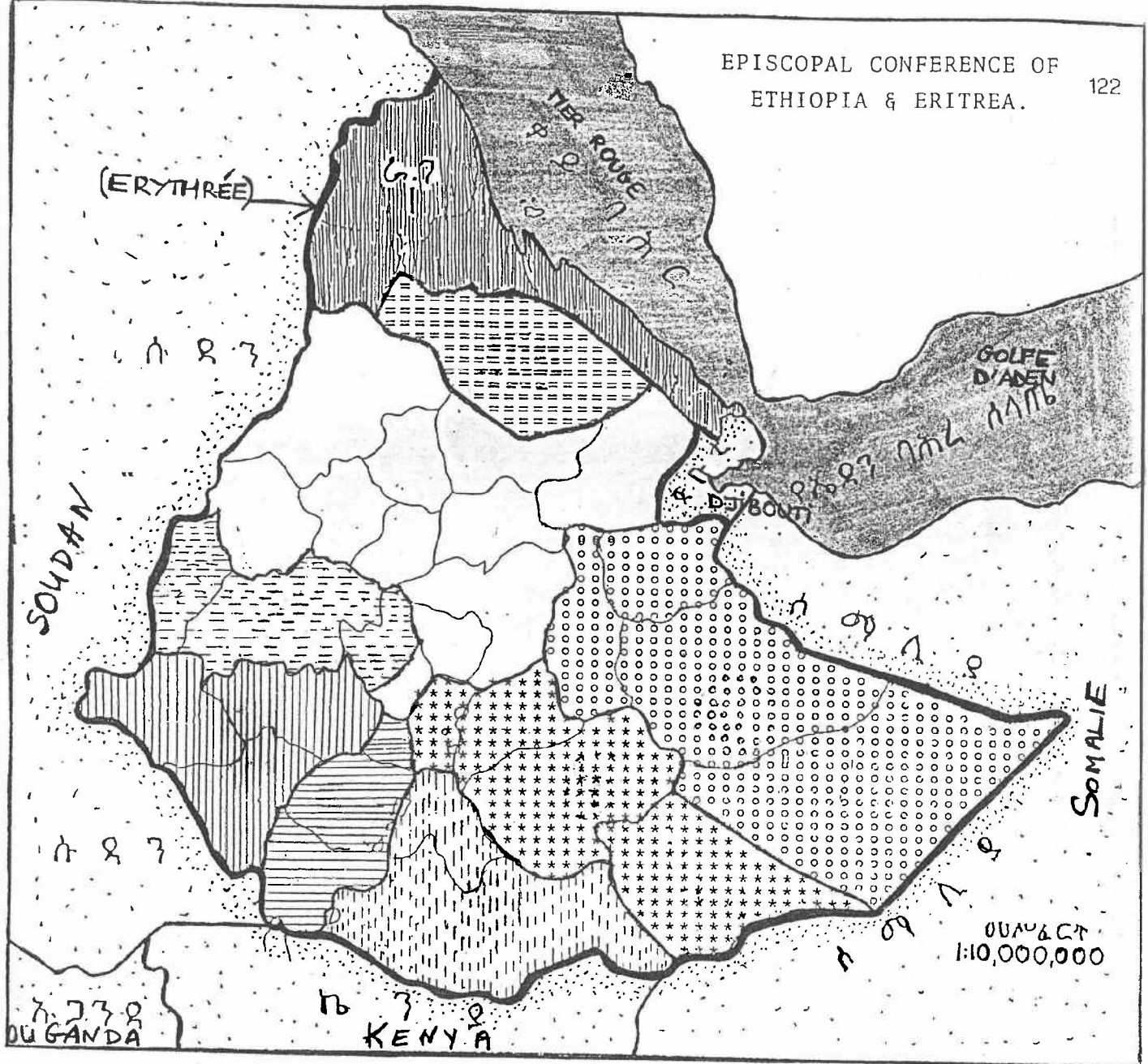
Le vicariat des Gallas est aujourd'hui divisé en huit diocèses (voir la carte page suivante). Chaque diocèse est dirigé par un évêque, dont cinq sont Ethiopiens. Les Pères capucins travaillent dans trois de ces huit diocèses :




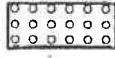
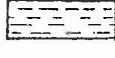
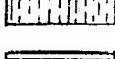
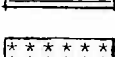


- L'archidiocèse d'Addis-Abéba comprend six paroisses. Il existe des écoles primaires, un petit séminaire pour les futurs prêtres capucins.

- Le vicariat de Soddo-Hosanna comprend neuf paroisses. Il existe des écoles primaires, des cliniques dont une d'ophtalmologie, un séminaire diocésain, un garage, des jardins d'enfants.

(1) Lesourd (P.), Histoire des missions catholiques, 1937.

(2) M.M, "Nouvelle Vice-Province-Générale en Ethiopie" in Mission Messages, Mars-Avril 1993, n°394.



-  = Archdiocese of Addis Abeba.
-  = Eparchy of Asmera & Apostolic Vicariate of Asmera.
-  = Eparchy of Adigrat.
-  = Apostolic Vicariate of Harar.
-  = Apostolic Vicariate of Nekemte.
-  = Apostolic Vicariate of Awassa.
-  = Apostolic Vicariate of Soddo-Hosanna.
-  = Apostolic Vicariate of Meki.
-  = Apostolic Prefecture of Jimma-Bonga.

SOURCE : Soeur Catherine Gaynor, secrétariat catholique éthiopien, Addis - Abéba.

Plusieurs projets de développement pour lutter contre la sécheresse (l'eau) ainsi que des projets sociaux sont en cours.

- Le vicariat d'Harar comprend six paroisses. Un séminaire capucin, des écoles et de nombreux projets concernant l'agriculture, les ateliers sont créés.

Les religieuses s'occupent des femmes, des jardins d'enfants, des cliniques, des programmes de formation des jeunes. Les religieux, quant à eux, ont des programmes de développement, des classes, des séminaires. Le personnel missionnaire compte aujourd'hui cent-six Capucins : soixante-et-onze Ethiopiens, vingt-et-un Italiens, huit Erythréens et six Français (1).

Les Oblates de Marie-Immaculée sont restées à Harar. Elles sont au nombre de quinze et s'occupent des orphelins et d'une clinique pour les lépreux. Les Sœurs Franciscaines de Calais sont au nombre de trente-trois : trente-deux Ethiopiennes et une missionnaire. Elles travaillent dans les mêmes diocèses que les Capucins et s'occupent des écoles, des noviciats, des cliniques, des jardins d'enfants, de la promotion des femmes. Elles sont responsables d'une maison de prière : conférences, retraite spirituelle, repos. Ce sont les Pères jésuites qui se chargent du matériel et du service pastoral de cette maison.

Dans les cliniques, les maladies les plus importantes sont la tuberculose, la malaria, les maladies de peau et de plus en plus le sida. La léproserie existe encore et continue son œuvre depuis sa création. Des progrès ont été largement réalisés et permettent d'alléger les souffrances.

Des problèmes néanmoins subsistent. La guerre avec la Somalie et l'indépendance de l'Erythrée ont déplacé de nombreuses personnes et ont fait beaucoup de blessés. La tendance du gouvernement a alors été de mettre en place partout des personnes du même groupe ethnique. La sécurité de l'emploi n'est pas garantie et cela favorise une ethnie au détriment des autres : le risque

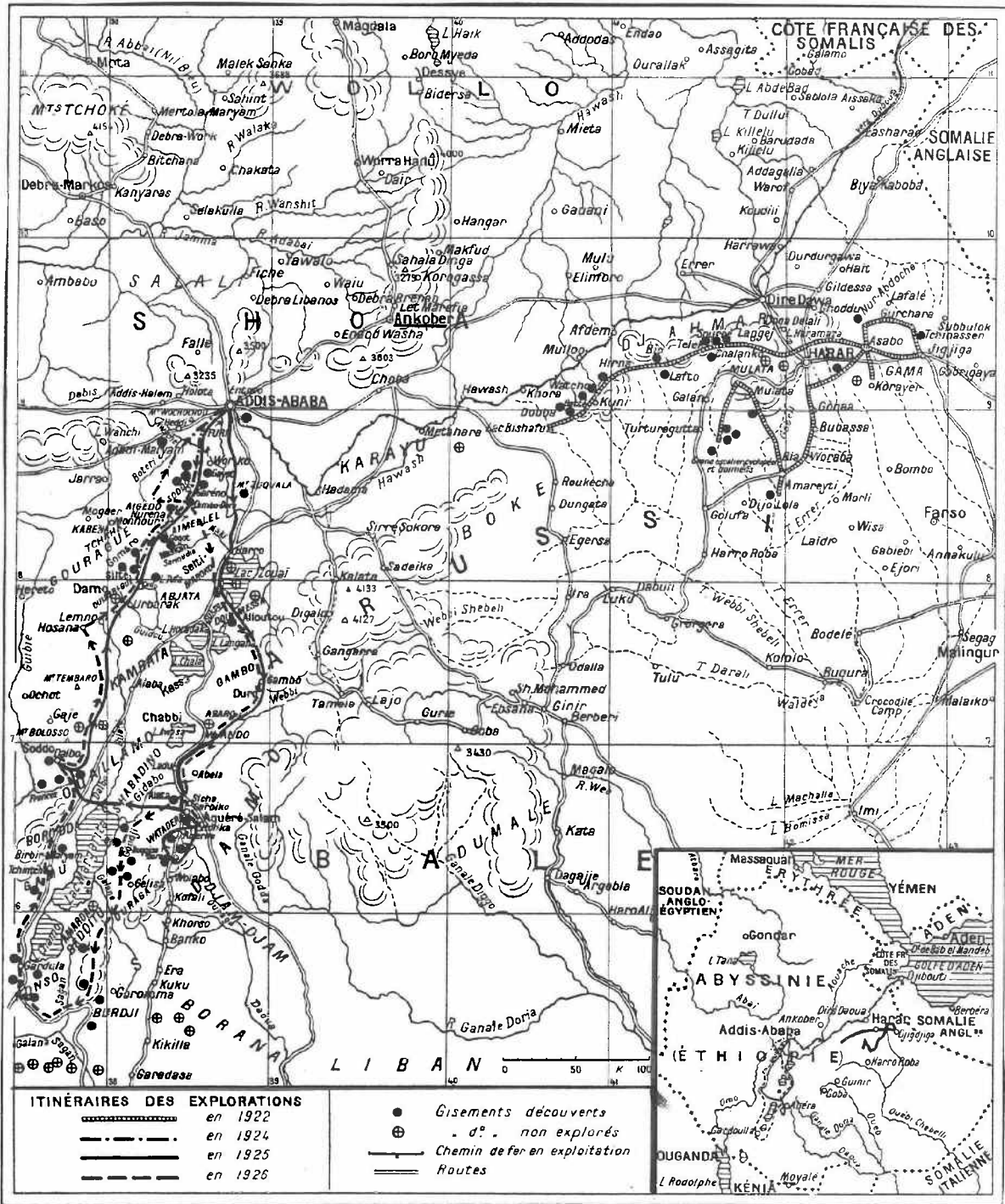
(1) Lettre datant du 7 avril 1995 de Sœur Catherine Gaynor, département de la communication, secrétariat catholique éthiopien à Addis-Abéba.

d'une guerre civile est toujours présent. Ensuite, le gouvernement classe les églises protestantes et catholiques comme appartenant à des ONG (Organisation non gouvernementale), avec tous les inconvénients que cela comporte. Le personnel religieux est là pour élaborer des projets de développement et les réaliser. Enfin, il existe le problème de l'irrigation, de l'électricité (pas d'usines), etc.

Aujourd'hui, des débats subsistent en ce qui concerne le problème de l'inculturation, c'est à dire le problème de l'adaptation et de l'adoption de la culture locale comme coutumes, manières de vivre, d'agir et de s'exprimer. Mgr Laurent Nagae écrit à propos de l'inculturation (1) :

"Je demande aux missionnaires et aux Eglises d'Occident, à l'égard des jeunes Eglises des pays de missions, de se libérer de la mentalité juridique ou institutionnelle. Les institutions de l'Eglise universelle se sont formées et développées dans le monde occidental. Aujourd'hui, avec le progrès soit de l'urbanisation, soit des moyens de communication sociale, les idées et les mœurs évoluent vite ; beaucoup de vieilles coutumes transmises depuis les temps anciens viennent à disparaître. On ressent une certaine nostalgie du passé ; mais l'inculturation ne signifie pas le retour au passé ; elle n'est pas archéologie."

(1) Mgr Nagae, "L'inculturation" in Mission de l'Eglise, Mars 1984, n°63.



ITINÉRAIRES DES EXPLORATIONS DU PÈRE AZAÏS EN ABYSSINIE

Source: Azaïs (B.) et Chambard (R.), Cinq années de recherches archéologiques en Ethiopie, 1931.

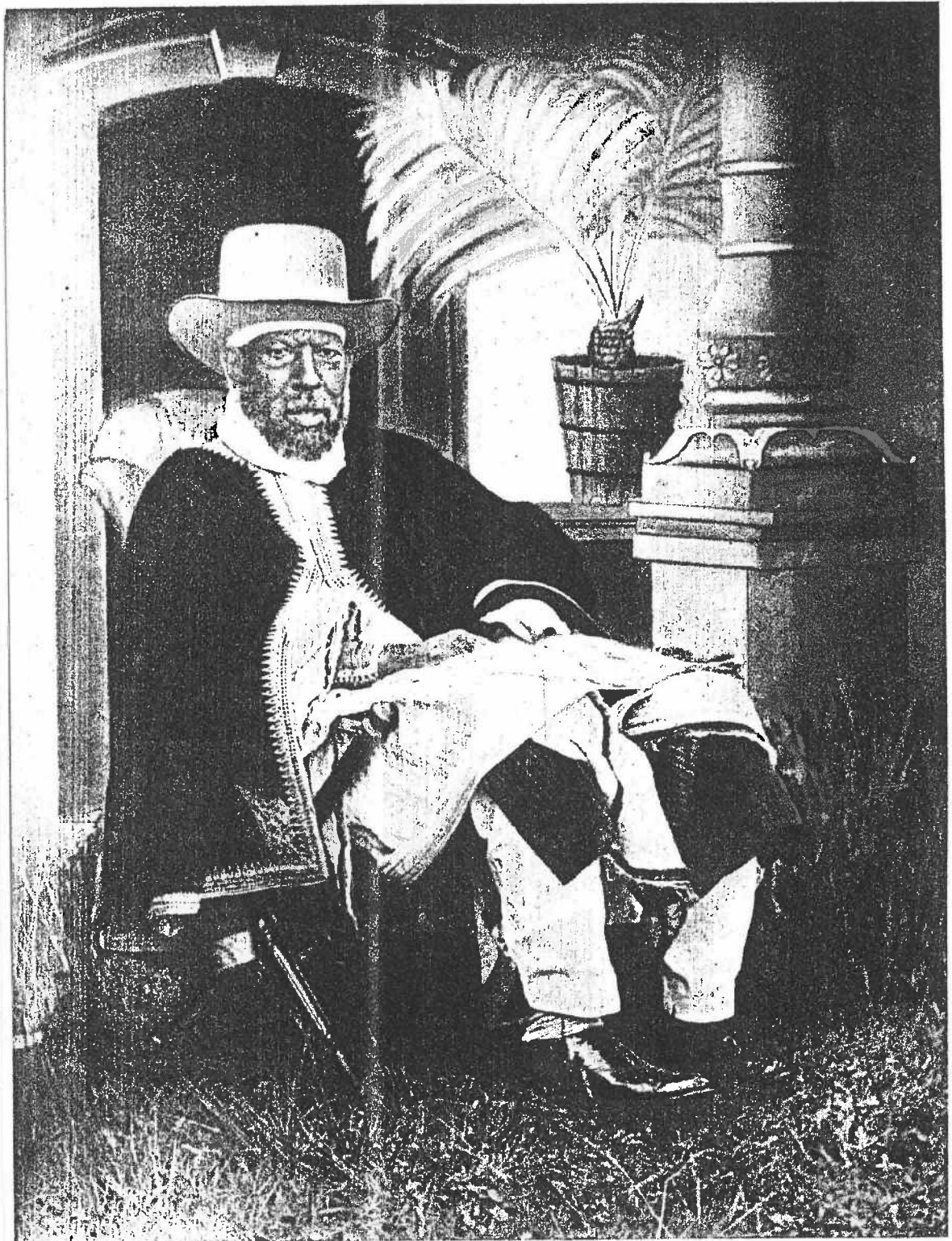


Planche XIII

L'EMPEREUR MÉNÉLICK.

Source : Bernoville (G.), Nigr Jaroseau, 1950.

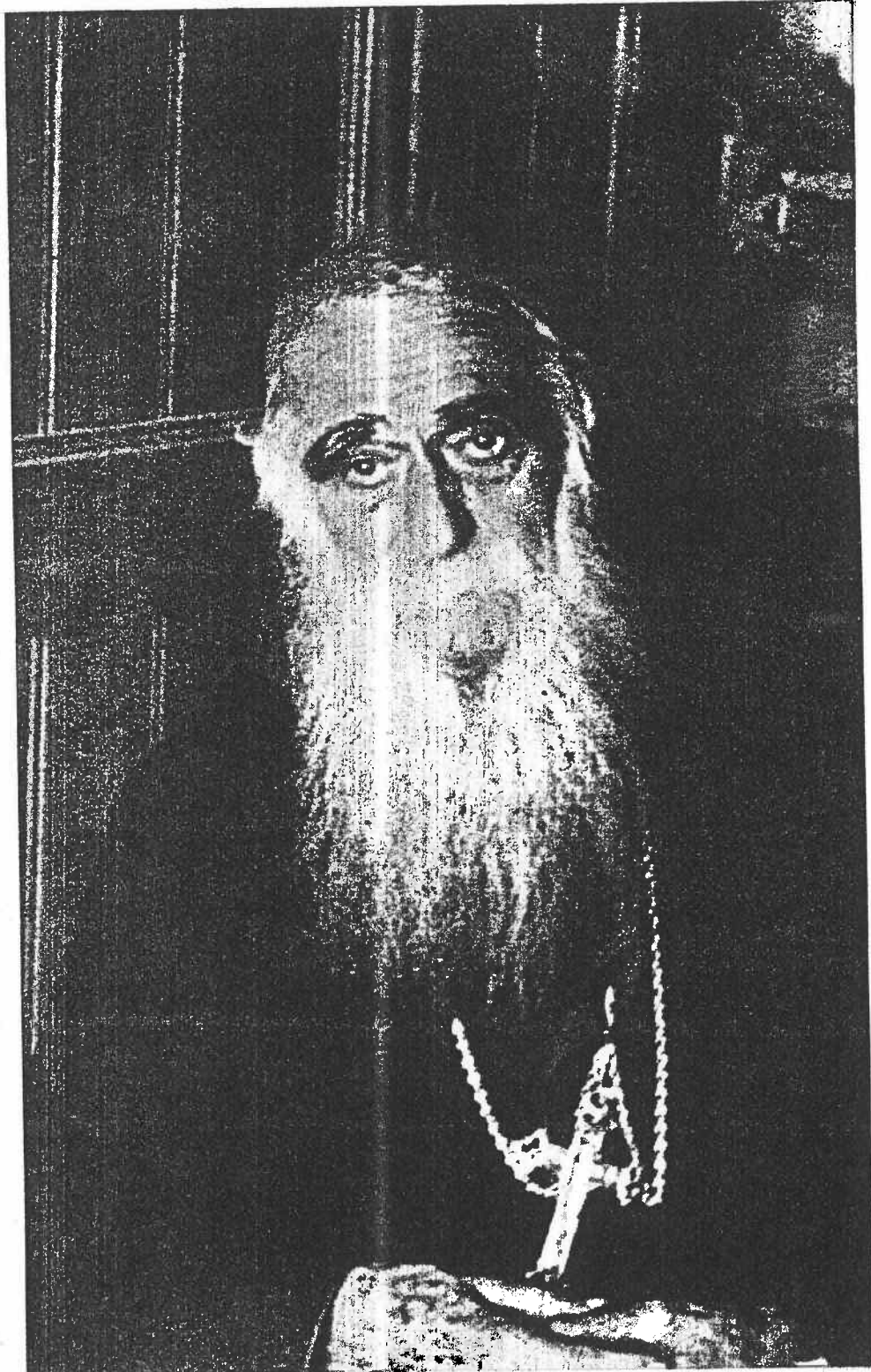


Planche XXIII

Mgr JAROSSEAU EN 1938.

Source : Bernoville (G.), Mgr Jarosseau, 1950.

I. SOURCES

Ces sources sont classées par ordre chronologique afin de mieux percevoir l'évolution de la pénétration des missionnaires capucins et des voyageurs français en Ethiopie au XIXème siècle..

1° Les Capucins

- Cahagne (Mgr Taurin), Œuvre de Saint-Michel des Gallas pour la formation d'un clergé indigène destiné à la mission des Gallas, Marseille, M. Olive, 1866.

- Dominique, Lettre sur la mission des Gallas, 1875.

- Carouge (A. de), Une mission en Ethiopie d'après les mémoires du Cardinal Massaïa et d'autres documents, Paris, Ch. Poussiégué, 1900.

- Salviac (M. de), Un peuple antique ou une colonie gauloise au pays de Ménélik : les Gallas, grande nation africaine, 1900.

- Biarritz (G. de), Les Capucins en Ethiopie. Mission des Gallas, Toulouse, Les Voix Franciscaines, 1929.

- Azais (B.) et Chambard (R.), Cinq années de recherches archéologiques en Ethiopie. Province du Harar et Ethiopie méridionale, Paris, P. Geuthner, 1931.

- Moulins (A. de), Capucins missionnaires en Afrique Orientale. Pays galla en Ethiopie, côte française des Somalis, Toulouse, Les Voix Franciscaines, 1931.

- Paris (A. de), Mgr André Jarousseau dernier évêque français d'Ethiopie. Frère Mineur Capucin 1858-1941, Toulouse, Les Voix Franciscaines, 1941.

- Nécrologe de la mission galla, imprimerie Saint-Lazare, Dirré-Daoua, Ethiopie, s.d.

2° Les récits de voyageurs

- Combes (E.) et Tamisier (M.), Voyage en Abyssinie dans les pays des Galla, de Choa et d'Afat (1835-1837), Paris, Dessessart, 1839, tome II et tome III.

- Abbadie (Antoine d'), L'Abyssinie et le roi Théodore, Paris, Ch. Douniol, 1868.

- Simon (G.), Voyage en Abyssinie et chez les Gallas Rajas, Paris, 1885.

- Borelli (J.), Ethiopie méridionale. Récit de mon voyage aux pays amharo, oromo et sidamo (1885-1888), Paris, 1890.

- Michel (Ch.), Mission de Bonchamps. Vers Fachoda à la rencontre de la mission Marchand à travers l'Ethiopie, Paris, Plon, 1900.

- Duchesne-Fournet (J.), Mission en Ethiopie (1901-1903), Paris, Masson, 1909, tome I et tome II.

- Mérab (Dr), Médecins et médecines en Ethiopie, Paris, 1912.

- Alype (P.), Sous la couronne de Salomon. L'empire des Négus, de la reine de Saba à la Société des Nations, Paris, Plon, 1925.

- Mérab (Dr), Impressions d'Ethiopie (1921-1929), Paris, 1929, tome I et tome II.

- Célarié (H.), Ethiopie au XXème siècle, Hachette, 1934.

3° La presse

(1) Les revues

- Analecta Ordinis Minorum Capuccinorum

Revue officielle trimestrielle de l'Ordre des Capucins. Nous avons examiné toutes les années de 1894 à 1936.

- Annales de la Propagation de la Foi

Revue bimestrielle recueillant tous les documents relatifs aux missions et à l'œuvre de la Propagation de la Foi, années 1854 à 1871.

- Le Semeur d'Ethiopie

Revue mensuelle de la mission capucine en Ethiopie, éditée à Dir-ré-Daoua dans le Vicariat des Gallas. Les seules années que nous avons pu consulter sont celles de 1905 à 1910.

- Les Missions Catholiques

Bulletin hebdomadaire de l'œuvre de la Propagation de la Foi, édité à Lyon, années 1870 à 1936. Il contient de nombreuses lettres de missionnaires de tous les coins du monde.

- Les Voix Franciscaines

Revue mensuelle relatant entre autres les missions capucines, éditée à Toulouse, années 1894 à 1936.

(2) Les dossiers de presse

- Recueil de notes et coupures de journaux relatives aux missions étrangères des Capucins et des Frères Mineurs en Ethiopie, constitué par l'archiviste de la bibliothèque franciscaine de Paris.

- Raffray (A.), "Voyage en Abyssinie et au pays des Gallas Raïas" in Bulletin de la Société de Géographie, Paris, 1882, tome III.

- Aubry (A.), "Rapport sur une mission au royaume du Choa et dans les pays gallas" in Archives des Missions Scientifiques et Littéraires, Paris, 1888.

- "Encyclique Maximum Illud" in La Documentation Catholique, 1919, tome IX.

- "Encyclique Rerum Ecclesiae" in La Documentation Catholique, 1925, tome XV.

- "Capucins missionnaires, missions françaises" in Notes Historiques et Statistiques, 1927.

- Moulines (A. de), "Capucins au service des lépreux et lépreux capucins" in Études Franciscaines, Mars-Avril 1935, tome 47, n°267.

II. BIBLIOGRAPHIE

1° Les missions

(1) Les premières études historiques

- Piolet (J.B.), Les missions catholiques françaises au XIX^e-me siècle, Paris, 1902, tome II.

- Piolet (J.B.), Nos missions et nos missionnaires, 1904.

- Arens (B.), Manuel des missions catholiques, Louvain, éd. du Muséum Lessianum, 1925.

- Goyau (G.), Missions et missionnaires, Paris, librairie Bloud and Gay, 1931.

- Guide des missions catholiques, publié sous le haut patronage de la Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi, 1937, 3 tomes.

- Lesourd (P.), Histoire des missions catholiques, Paris, 1937. Voir en particulier le chapitre sur l'historique de la pénétration religieuse en Ethiopie.

- Aupiais (F.), Le missionnaire, Paris, Larose, 1938.

(2) Les ouvrages ultérieurs

- Sedes (J.), Histoire des missions françaises, Paris, PUF, 1950. (QSJ). Cet ouvrage ne traite pas des missions propres aux Capucins.

- Delacroix (Mgr), Histoire universelle des missions catholiques. Tome III : Les missions contemporaines 1800-1957, Paris, librairie Gaud, 1958.

- Delavignette (R.), Christianisme et colonialisme, Paris, 1960.

- Chauleur (S.), Apostolat et colonialisme, Paris, 1961.

- Michel (P.), Les missions : une place prépondérante dans le développement des peuples, Mémoire de Maîtrise, IEP Toulouse, 1977.

- Roux (A.), Mission des Eglises. Mission de l'Eglise, Paris, éd. du Cerf, 1984.

- Picciola (A.), Missionnaires en Afrique (1840-1940), Paris, Denoël, 1987. L'auteur fait une description très succincte des missionnaires durant cette période.

- Duroselle (J.B.) et Mayeur (J.M.), Histoire du catholicisme, Paris, PUF, 1993. (QSJ). L'ouvrage ne traite pratiquement pas des missions du XIX^{ème} siècle.

- Maurier (H.), Les missions. Religion et civilisation confrontées à l'universalisme. Contribution à une histoire en cours, Paris, éd. du Cerf, 1993. Ecrit par un père blanc, cet ouvrage est fondamental pour notre recherche.

2° Généralités sur l'Afrique et la colonisation

- Alméida-Topor (H.), L'Afrique au XX^{ème} siècle, Paris, 1993.

- Coquery-Vidrovitch (C.) et Monniot (H.), L'Afrique Noire de 1800 à nos jours, Paris, PUF, Nouvelle Clio, 1991. L'ouvrage comporte une bibliographie très importante.

- Deschamps (H.), La fin des empires coloniaux, Paris, PUF, 1969. (QSJ).

- Deschamps (H.), Histoire générale de l'Afrique Noire de 1800 à nos jours, Paris, PUF, 1971, tome II.

- Guillaume (P.), Le monde colonial, Paris, Armand Colin, 1994. L'auteur propose une bonne synthèse sur les missions dans la seconde partie de son ouvrage.

- M'Bokolo (E.), Histoire générale de l'Afrique Noire XIX^e-XX^e siècle, Paris, Hatier, 1993, tome II.

- Miège (J.L.), L'impérialisme colonial italien de 1878 à nos jours, Paris, Sedes, 1968. Cet ouvrage est indispensable pour comprendre l'action italienne autour de l'Ethiopie.

- Miège (J.L.), Expansion européenne et décolonisation de 1870 à nos jours, Paris, PUF, Nouvelle Clio, 1991.

- Oliver (R.), L'Afrique depuis 1800, Paris, PUF, 1970.

3° L'Ethiopie : histoire et religion

- Atsebeha (H.), L'image de l'Ethiopie au XIX^eme siècle d'après le témoignage des voyageurs et auteurs français, Thèse de 3^eme cycle, Université de Strasbourg, 1979. Cette étude nous a permis de comparer la vision des missionnaires avec celle des voyageurs.

- Cleret (M.), Ethiopie, fidèle à la croix, Paris, 1957.

- Coulbeaux (J.B.), Histoire politique et religieuse de l'Abysinie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de Mé-nélik, Paris, P. Geuthner, 1929.

- Davy (A.), Ethiopie d'hier et d'aujourd'hui, Paris, 1970.

- Doresse (J.), Histoire de l'Ethiopie, PUF, 1970. (QSJ).

- Huntingford (G.W.B.), "The Galla of Etiopia" in Ethnographic Survey of Africa, International African Institute, London, 1955. C'est un des seuls articles récents sur les Gallas.

- Lester (P.), "Etude anthropologique des populations de l'Ethiopie I, les Gallas" in L'Anthropologie, 1928, n°38.

- Pankhurst (R.), Economic history of Ethiopia (1800-1935), Addis-Abéba, Ethiopie, 1966. L'auteur s'intéresse également aux aspects sociaux et politiques de l'histoire d'Ethiopie.

- Stoffregen-Pedersen (K.), Les Ethiopiens, Brépols, 1990. Cet ouvrage est essentiellement basé sur la religion spécifique de l'Ethiopie (dogmes, croyances, etc.).

- Vanderlinden (J.), L'Ethiopie et ses populations, Paris, PUF, 1977.

- Weber (O.), Corne de l'Afrique : Ethiopie, Somalie, Djibouti, Yemen, Paris, Autrement, 1989. Ouvrage sur le XXème siècle.

4° Les missions capucines en Ethiopie

- Atti del convegno sul Card. Massaia all'antonianum di Roma, 24 feb 1990 : Guglielmo Massaia Vicario Apostolico dei Galla (Etiopia), Curia Generale ofm Cap., Istituto Franciscano di Spiritualita, Roma, 1990. Ce colloque est constitué d'extraits des mémoires de Mgr Massaia : I mei 35 di missione nell'alta Etiopia. Memorie storiche, Rome, 1885.

- Bernoville (G.), Mgr Jarousseau et la mission des Gallas, Paris, Albin Michel, 1950. L'auteur décrit aussi le contexte politique international dans lequel s'inscrit la mission.

- Cunéo (A. de), Nelle terre d'Etiopia. Quasi cent'anni di storia missionaria, Roma, 1939.

- Huet (B.), Tableau chronologique comparé de l'histoire des missions catholiques en Ethiopie (1837-1937), Paris, 1971. Cette étude retrace aussi l'historique des vicariats apostoliques d'Abyssinie et d'Erythrée.

- Hundred Years Harar Mission (1881-1981), 1981.

- Proceedings of the Pan African Capuchin Conference's meeting held at Nairobi (Kenya), 3-8 August 1992 : The Capuchins in Africa, Roma, 1993, pp27-43 et 263-297. Ce colloque est un des seuls documents qui puisse nous permettre de connaître la situation de la mission en Ethiopie aujourd'hui.

5° Les phénomènes d'acculturation

- Biobaku (S.O.), "Aspects historiques de l'acculturation" in Présence Africaine, 1963, n°47 .

- Kodjo (S.), Problèmes de l'acculturation en Afrique, Mali, 1979.

- Laverdière (L.), L'Africain et le missionnaire : l'image du missionnaire dans la littérature africaine d'expression française, Fallarmin, 1987. Cet ouvrage est fondamental pour notre recherche. Mais les éditions Fallarmin n'existant plus, il n'est consultable qu'à la Bibliothèque Nationale.

- Malinowski (B.), Les dynamiques de l'évolution culturelle. Recherche sur les relations raciales en Afrique, Paris, Payot, 1970.

- Maunier (R.), Sociologie coloniale, Paris, 1932.

- Mokono (D.), Acculturation en Afrique équatoriale française. Approche ethno-historique, Thèse de 3ème cycle, Paris VII, 1987.

- Ngango (G.), "Le colonialisme culturel en Afrique" in Présence Africaine, 1963, n°47.

- Roussé-Grosseau (C.), Mission catholique et choc des modèles culturels en Afrique. L'exemple du Dahomey (1861-1928), Paris, Lharmattan, 1992. Nous citons cette étude car elle nous a apporté un éclairage intéressant au point de vue méthodologique.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	p1
INTRODUCTION	p2
QUELQUES RAPPELS NÉCESSAIRES	p5
1. Les Capucins	p5
2. Quelques aspects de l'Éthiopie	p7
3. L'épopée missionnaire et la conquête coloniale	p12
4. Les sources	p15
PREMIÈRE PARTIE : LA MISSION ETHIOPIENNE : NAISSANCE ET FONDATIONS	p21
CHAPITRE I : L'ETHIOPIE ET L'EUROPE	p22
<u>section 1 : Les premiers contacts</u>	p22
<u>section 2 : L'historique</u>	p23
CHAPITRE II : LA MISE EN ŒUVRE DE L'ÉVANGÉLISATION	p26
<u>section 1 : Les grands papes missionnaires</u>	p26
1. Le réveil missionnaire : Grégoire XVI (1831-1846)	p26
2. L'ère des explorations : Pie IX (1846-1878)	p28
3. La grande expansion des missions	p28
a. Léon XIII (1878-1903)	p28
b. Pie X (1903-1914)	p29
4. L'avènement des jeunes Eglises	p29
a. Benoît XV (1914-1922)	p29
b. Pie XI (1922-1939)	p30
<u>section 2 : Qu'est-ce qu'une mission ?</u>	p30
1. Les fondements	p30
a. La Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi	p30
b. La mission	p31

2. Le personnel missionnaire	p32
a. La formation	p32
b. Le personnel féminin	p33
CHAPITRE III : L'INSTALLATION DE MISSIONNAIRES EN ETHIOPIE	p34
<u>section 1 : La France missionnaire</u>	p34
1. La politique anticléricale française	p34
2. La politique française envers les missions	p35
3. En Ethiopie	p36
<u>section 2 : Les premiers obstacles</u>	p38
1. Un long voyage	p38
2. Un début d'installation	p40
<u>section 3 : Les trois évêchés</u>	p42
1. Les précurseurs (1838-1846)	p42
2. Mgr Massaïa (1846-1880)	p43
3. Mgr Taurin (1881-1899)	p45
4. Mgr Jarosseau (1900-1936)	p47
DEUXIÈME PARTIE : UNE CULTURE IMPORTÉE	p50
CHAPITRE I : LES CAPUCINS CHEZ LES GALLAS	p51
<u>section 1 : La population à évangéliser : les Gallas</u>	p51
1. Présentation socio-économique et historique	p51
a. Le paysage galla	p51
b. Une histoire mouvementée	p54
c. Une société structurée et hiérarchisée	p55
2. Les croyances	p56
<u>section 2 : La réaction des autochtones : entre rejet et bon accueil</u>	p59
1. La réaction violente	p59
a. Les Coptes	p59

b. Les musulmans	p61
c. Les Gallas	p62
2. L'accueil chaleureux	p63
a. La bienveillance des ras et du Négus	p63
b. L'hospitalité des populations	p65
 CHAPITRE II : L'ŒUVRE MISSIONNAIRE	 p67
<u>section 1 : Les œuvres d'enseignement</u>	p68
1. Le rôle des missionnaires dans l'éducation	p68
a. L'amélioration de la condition de la femme	p68
b. L'enfant	p71
2. Les établissements	p74
a. Les écoles	p75
b. Les établissements religieux	p82
c. Les établissements pour jeunes filles	p88
3. Les recherches scientifiques	p90
a. Les recherches archéologiques	p90
b. Les recherches sur la faune et la flore	p93
c. La linguistique	p93
 <u>section 2 : Les œuvres sociales</u>	 p94
1. Les orphelinats	p95
2. Les dispensaires	p98
3. La léproserie Saint-Antoine de Harar	p101
 <u>section 3 : La communication</u>	 p105
1. La diplomatie	p105
a. Au niveau international	p105
b. Au niveau local	p111
2. La poste	p113
3. La presse	p115
 CONCLUSION	 p118

LISTE DES ILLUSTRATIONS

I. L'Ethiopie au temps de Mgr Massaïa (1846-1880) et aujourd'hui	p13
II. L'organisation missionnaire de l'église	p27
III. Itinéraire de Mgr Massaïa (1846-1880)	p44
IV. Cultures et industries en Ethiopie	p52
V. Contes gallas : le djeldessa et le kamalé	p86
VI. Distribution ethnique estimée des chrétiens en Ethiopie en 1980	p119
VII. Episcopal conference of Etiopia & Eritrea	p122

LISTE DES ANNEXES

Annexe n°1	p125
Annexe n°2	p126
Annexe n°3	p127
Annexe n°4	p128

SOURCES	p129
---------	------

BIBLIOGRAPHIE	p133
---------------	------

TABLE DES MATIÈRES	p139
--------------------	------